

A

ā, āh, aha : interjection destinée à exprimer des émotions ou des passions assez fortes. Comme telle, appartient surtout à la langue parlée et à la poésie. L'*ā* de *ah* représente une notation de la longue ou une prononciation emphatique. *Aha* attesté chez Plaute et dans la Vulgate est une forme à redoublement, issue sans doute de *ah* + *a*, cf. J.-B. Hofmann, *Lat. Umgangsspr.*, p. 19. Cf. gr. *ā, āā, ā*, etc. — V. *ha*.

ab, abs, ā : préverbe et préposition. *Abs* présente vis-à-vis de *ab* le même élargissement en *-s* que *sus-* de **subs* > **sups*, *os-* de **obs* > **ops* vis-à-vis de *ob*, *sub*. En composition, *ab* s'emploie devant voyelle, devant *h* et devant les consonnes *i* (= *j*), *d*, *l*, *n*, *r*, *s* : *abaus*, *abēgi*, *abigō*, *aborior*, *abūti*; *ab(j)iciō*, *abdō*, *ablātus*, *abnūō*, *abripīō*, *absum* (prononcé *apsūm*); *abs-* devant les explosives *c* et *t* : *abscondō*, *abstrahō*, *abstineō*, *abstulī* (en face de *ablātum*); devant un *p* initial, *abs* se réduit à *as-* : *asportō*, *aspellō* et *aspernor* de **ab(s)pernor*; *ā* est la forme réduite de **abs* devant les labiales sonores *m*, *u*, *b* : *āmouēō*, *āuellō* de **a(b)zmouēō*, **a(b)zuellō*, *ābitō*, cf. *sēviri* de **sezviri*. *Ajui*, parfait de *absum*, est une forme analogique; devant la sourde *f* le latin recourait d'ordinaire à un autre préverbe, *au-*, cf. plus bas. Dans la phrase, les emplois de *ab*, *abs*, *ā* sont aussi réglés par l'initiale du mot suivant, et suivant les mêmes règles qu'en composition; toutefois, l'usage comporte plus de liberté: on trouvera par ex. *abs tē* et *ā tē*, etc., et toujours *ā patre*. Des raisons d'euphonie et de clarté — notamment le désir d'éviter des confusions avec les composés de *ad* — semblent avoir réglé l'emploi des diverses formes de *ab* (*ā*, *abs-*, *as-*, et aussi *au-*).

Ab signifie « en s'éloignant, en partant de, depuis, de », et marque le point de départ (des environs, du voisinage d'un endroit, et non de l'intérieur de), ce qui explique qu'il accompagne l'ablatif; il se dit aussi de l'espace comme du temps, avec ou sans idée de mouvement : *Caesar maturat ab urbe proficisci*, Cés. [BG. I 7; *hic locus aequo fere spatio ab castris Ariouisti aberat*, id., ibid., I 43, 1; *mulieres... ab re diuina* (« au sortir de », d'où « après ») *apparebunt domi*, Plt., Poe. 617; *secundus a rege*, Hirt., B. Al. 66. C'est le sens de « en s'éloignant de » qui explique *ab rē* « contrairement aux intérêts » (par opp. à *in rem*). *Absum* s'oppose *adsum*, et à *absens*, *praesens* (la variation de préverbe est instructive). *Ab* se distingue de *ex* et de *dē*. *Ex* marque la sortie de l'intérieur d'un lieu et s'oppose à *in* qui indique la présence ou l'arrivée à l'intérieur d'un endroit. Quant à *dē*, il exprime une idée de retranchement, de diminution, et aussi un mouvement de haut en bas, cf. Varron, fgm. ap. Scaurum GLK VII 32, 2. Généralement les différences de sens sont observées par les bons écrivains. Ennius distingue : *Diana facem iacit a laeua*, Sc. 33; *olli crateris ex auratis hauserunt*, A. 624; *Hectoris natam*

de Troiano muro iactari, Sc. 82. Cicéron, Caec. 30, 84, établit dans une subtile discussion juridique la différence entre *deicere ab* et *deicere ex* : *Vnde deiectus est Cinna? Ex urbe. Vnde Telesinus? Ab urbe. Vnde deiecti Galli? A Capitolio. Vnde qui cum Graccho fuerunt? Ex Capiulio*. Toutefois, dès l'époque de Plaute, des confusions tendent à se produire dans la langue populaire: ainsi on lit dans Plaute *abire de foro* Men. 599 et *a foro... abeunt*, Po. 442 (v. Lindsay, *Synt. of Plautus*, pp. 86-87), et Lucrèce écrit indifféremment I 787-8 *meare a caelo ad terram, de terra ad sidera mundi*. On dit *abhinc*, mais *deinde*, *exim*; *ab* et *dē*, *ex integrō*, etc. C'est *dē* qui est la particule vivante, et dont l'emploi se généralise aux dépens de *ab* et de *ex*, qui perdent petit à petit leur valeur précise. Sur ces faits, v. Thes. I 13, 37; 17, 39. *Ab* est souvent en corrélation avec *ad* pour marquer le passage du point de départ au point d'arrivée : *alterum* (scil. *siderum genus*) *ab ortu ad occasum commean*s, Cic., N. D. 2, 19, 49. La différence entre *ab* et *per* est marquée par Cicéron, De inu. 2, 80 (textes dans Thes. I 30, 84) : *a quo et per quos et quomodo... statui de ea re conueniret*; ad Brut. 1, 1, 1, *aliquid a suis uel per suos potius iniquos ad te esse delatum*; Rosc. Amer. 80 *quid ais? uolgo occidebantur? per quos? et a quibus? « par quelles mains? et sur l'ordre de qui (et de qui venait l'ordre)? »*. *Per*, dont le sens propre est « à travers, pendant, durant », a signifié secondairement « par l'intermédiaire de, au moyen de, par », puis « à cause de »; c. g. Plt., Cap. 690, *qui per uirtutem interit at non interit ne diffère guère de Cic.*, Att. 3, 17, 1, *litteras non tam exploratas a timore*; cf. *ab arte et per artem*. On conçoit que *dē* et *per*, formes plus pleines, et qui, ayant l'avantage de commencer par une consonne, gardaient mieux leur autonomie dans la phrase et risquaient moins de se confondre avec la finale du mot précédent, aient réussi à éliminer *ab* et *ex* comme prépositions; aussi la préposition est-elle peu et mal représentée dans les l. romanes, cf. M. L. 1. L'italien *da* semble une contamination de *ā* et de *dē*. *Ab* marquant le point de départ a servi à l'époque impériale à introduire le complément du comparatif; *maior Petros* « plus grand que Pierre », c.-à-d. « relativement grand en partant de Pierre », a été renforcé en *maior ā Petros*, sans doute en commençant par des expressions locales du type *citerior*, *inferior*, *superior ā*, cf. Thes. I 39, 40 sqq. L'emploi s'en est étendu à des verbes marquant la supériorité ou l'infériorité : *minuere*, *minōrāre*, etc., et on le trouve même après un positif. Ainsi s'expliquent dans Dioscoride les formes *abalbus*, *abanustus* qui équivalent à des comparatifs, cf. Thes. s. u.

Le sens de *ab* explique qu'il ait pu servir à introduire le complément du verbe passif, non pas, comme on le dit souvent, pour marquer le nom de l'agent, le sujet « logique » de l'action, mais — tout au moins à l'origine

pour indiquer de qui provient l'action exprimée par le verbe; ainsi Enn. ap. Auct. ad Her., 2, 24, 38, *iniuria abs te* (= qui me vient de toi) *afficior*, où le sens est le même que dans : *leuior est plaga ab amico quam a debitore*, Cic., Fam. 9, 16, 7, « la blessure est plus légère venant d'un ami que d'un débiteur ». Ce sens ne diffère pas beaucoup de « la blessure est plus légère, portée par un ami que par un débiteur »; et l'on comprend que *ab ait* pu parfois servir à introduire le nom de l'agent; mais c'est un emploi secondaire, et du reste rare.

Ab, dans une phrase comme *doleo ab animo, doleo ab oculis, doleo ab aegritudine*, Plt., Ci. 60, pouvait se comprendre « je souffre d'une douleur qui me vient de l'âme », ou « je souffre du côté de l'âme ». *Ab a* pu prendre ainsi le sens de « par suite de, du côté de, en ce qui concerne », ce qui explique les expressions de la langue impériale *Narcissum ab epistulis, Pallantem a rationibus*, Suét., Ci. 28, dont le prototype se trouve déjà dans Cicéron (v. *Pollex, seruus a pedibus meus*, Att. 3, 5, 1. Cf. aussi *stare ab* « être du côté de, du parti de »).

Dans la basse latinité, l'usage s'est développé de renforcer à l'aide de *ā, ab* certains adverbcs ou prépositions dont le sens s'était affaibli : *abintus, abinucem*, cf. fr. *avant, it. avanti de abante*, cf. M. L. 20 *abextra, 21 abhinc* (classique), 28 *abinde, 29 abintro, 30 abintus, 51 b. ab ultra, a foras, a foris*. Mais les formes avec *dē* sont plus fréquentes; v. *dē*.

Ab a servi également à renforcer des verbes composés, dont le préverbe s'était affaibli : *abrelegō, relictus, remissio, renuntiō*, tous tardifs, et de la l. de l'Egl., sans doute faits sur des modèles grecs.

Ab préverbe marque l'éloignement, l'absence, et par suite la privation : *abdūcō, abed, aborior*, quelquefois aussi, comme *ex*, l'achèvement : *absorbed, abitor*. En composition, il a servi à former quelques adjectifs qui, par rapport au simple, marquent la privation, l'absence : *āmēns, āuius, abnormis, absimilis, absonus, absurdus*; *ab oculis* = gr. ἀπ' ὀφθαλμῶν a passé dans les langues romanes (fr. *aveugle*), M. L. 33, B. W. s. u. Ce type de formation est assez rare, ab se trouvant concurrencé par *dē* (*dēmēns*), *dis-* (*dissimilis*), *e(x)-* (*ēnormis*), *in-*, *per-*, *uē-*. La particule *est* aussi, dans les noms de parenté, à former certains noms d'aïeux, *abauus, abauia, abauonculus, abmātertera, abamīa, abpatruus, abnepōs, abnep̄tis, absocer*; v. *auus*.

Ab est, pour le sens, à *ex* ce que gr. ἀπο est à ἐξ, et, avec une racine différente, ce que v. sl. otŭ (ot-) est à iz. La différence est symétrique à celle entre *ad* et *in*; elle n'a rien de surprenant, car le finnois distingue un ablatif d'un élatif, comme un allatif d'un illatif, et un adessif d'un inessif, là où l'indo-européen a un cas unique : le locatif.

Le latin n'a que *ab*, avec le *b* constant à la finale, tandis que l'ombrien a *ap-* dans *apehtrē* « ab extrā, extrinsecus » (même opposition entre lat. *sub* et osq. *sur*; entre lat. *ob* et osq. *ūp, op*). On interprète d'ordinaire lat. *aperiō* et *operiō* par **ap-weryō*, **op-weryō*; mais il est étrange que *p* figure devant **w* seulement dans cette paire de mots; la forme sonore serait seule possible; il faut envisager une autre explication; v. sous *aperiō*.

Quant à l'origine, rien ne prouve que *ab ait* perdu la voyelle finale qu'on observe dans les formes parentes :

gr. ἀπο (préposition et préverbe), indo-iran. *apa* (seulement préverbe), hitt. *appa* et qui figurait sans doute dans l'orig. nal de got. *af, etc.* : là où une voyelle finale s'est amuie, le latin a une sourde, ainsi dans *et, cf. gr. ἐτι, et nec, cf. neque*; du reste le lituanien *at* (cf. sl. *ot-*) se trouve en face de *ata-*, et le slave *u* en face de skr. *ava*; **ap* (*ab*) peut donc être ancien; on voit par *subter* que *sub* n'a perdu aucune voyelle finale. Le traitement -*b* d'une labiale finale ancienne est parallèle au traitement -*d* des anciennes dentales finales.

Le *au-* qui devant *f* sert de préverbe, dans *au-ferō* (à côté de *abs-tuli, ab-latus*), *au-fugiō*, répond à v. irl. *ó, ua* et à fp. pruss. *au-*, v. sl. *u*, cf. skr. *ava* et lat. *uē-*. C'est un mot diffèrent. Il a prévalu en irlandais parce que, *p* ne subsistant pas en celtique, le groupe de **ap(o)* y perdait sa caractéristique principale.

La forme *abs-* du type *abstuli*, qui oppose nettement *attuli* à *abstuli*, répond à gr. ἀψ, avec addition de -*s* qui figure dans beaucoup de formes adverbales; cf. skr. *avāh* en face de *ava*, gr. ἀμφος en face de ἀμφοι, etc. Le -*b* figure ici par réaction étymologique, comme on le voit par *suspiciō, sustuli*, où *b* ne se rencontre jamais. C'est seulement dans *asportō* que le *b* manque, pour une raison évidente. Le caractère non phonétique de la présence de -*b* dans *abstuli*, etc., ressort aussi de *ostendō*, cf. omb. *ostendu* « ostenditō »; il s'agit de **a(b)s-* devant consonne, en face de *ab-*. Cet -*s* de *abs-*, **u(b)s-*, **o(b)s-*, à côté de *ab, sub, ob*, diffère du -*s* constant de *ex* (cf. toutefois *ex-ferō*).

Étant donné que *ex-* aboutit à *ē-* devant *m, u* (consonne), on expliquera de même par *abs-* l'a de : *āmoued, āuertō, āuellō, āuehō* (tandis que l'on a *abdō, abdūcō* en face de *ēdō, ēducō*). Mais la forme *ā-* de l'osco-ombrien dans osq. *aamanaff* « mandāuit », omb. *ahavendū* « āuertitō », *aharipursatu*, *ahrepuatu*, etc. « **abstri-podātō* » reste énigmatique. Phonétique dans des cas tels que *ā mē, ā nōbis, ā uōbis*, etc., le *ā* résulte d'une extension dans des cas tels que *ā tē, ā cane, ā puerō*, etc.

La forme *af*, attestée sporadiquement à l'époque républicaine (*af uobes* CIL I² 586, 156 av. J.-C.; *af solo* X 5837; *af muro* I² 1471; *af Capua* I¹ 638) et qui, pour Cicéron (*Orat.* 158), ne subsistait que dans des expressions fixées, n'est pas expliquée (v. Ernout, *El. dial.*, s. u.). On la retrouve en pélagien : *afed* « abiiit »; l'osque *afukad* « dēferat? » est très incertain.

Le groupe de lat. *ab, gr. ἀπό*, etc., est apparenté à **po-* (v. ce mot) de *poliō*, etc., **pos-* (v. *post*), **epi* (gr. ἐπι, etc.), à got. *afar* « après », etc.

absque (apsque) : composé de *abs* et de *que*, usité surtout à l'époque archaïque dans l'expression *absque foret te, absque ted esset* (cf. Plt., Tri. 832), qui est proprement une proposition conditionnelle à forme coordonnée et généralement en parenthèse, dont le sens est « et la chose se serait passée ainsi en dehors de toi, sans toi ». — « Le sens conditionnel ne résulte pas de *absque*, ni d'un des éléments de *absque*, mais de la forme verbale... Mais le sens général de l'expression et certaines phrases ont pu faire croire plus tard à l'existence d'une préposition *absque*. Cette méprise a été commise par Fronton qui a choisi *absque* à titre de vieux mot. Mis à la mode, *absque* s'est propagé avec les fonctions et le sens d'une préposition » (Lejay, R. Phil. 26 (1912), 259; sur

d'autres essais d'explication, voir Schmalz-Hofmann, *Lat. Gr.*, p. 531).

***ababalumum, -I n.** : forme vulgaire pour *opobalsamum* (emprunt de la l. impériale au gr., d'où *opobalsamētum*), blâmée par l'app. Probi, et qu'on retrouve dans Mul. Chiron.

abacus, -I m. (forme courante latinisée du gr. ἄβαξ; on trouve aussi la transcription pure et simple *abax*; *abacus* est sans doute bâti sur le gén. ἄβακος; cf. *elephantus* de ἑλεφαντος, *trugonus* de τρυγῶνος, *delphinus* de δελφίνος) : toute espèce de table (simple, précieuse, à jouer; t. de géométrie, t. de Pythagore, etc.); puis : console, tailloir d'un chapiteau sur lequel vient reposer l'architrave; plaque de revêtement d'une paroi.

Emprunt technique; déjà dans Caton.

Dérivés : *abaculus*; *abacinus*.

abaddir ind. : ὁ βαττωλος; « *abaddir deus dicitur, quo nomine lapis uocatur quem deorauit Saturnus pro Ioue.* » Gloss. Pap. CGL V 615, 37.

Mot oriental, désignant sans doute une pierre divine; non attesté avant l'époque impériale (St Aug.).

***abantes** : mortui <quos Graeci elibantes (i. e. ἀλιβαντες) appellanti>, CGL IV 201, 5 et V 435, 4. Cf. sans doute **Abantes* « οἱ ἑθνοεῖς καὶ κολοσσοί, νεκροί, Hes.

abantonia : v. *ambactus*.

abauus : v. *auus*.

abba, abbās, -ātis m.; *abbātissa, -ae f.*; *abbātia, -ae f.* Mots d'Église, introduits seulement dans la basse latinité, et empruntés sans doute au gr. ἀββᾶ « père », lui-même venu de l'araméen. Panroman, sauf roumain. M. L. 8-10. Celt. irl. *abb*, etc.

***abbō, -āre?** : — φιλῶ στόματι ὁ λέγεται ἐπὶ βρέφους : *abbo, basio*, CGL II 472, 8. Mot du langage enfantin, non attesté dans les textes. Même géminée que dans *acca, amma, atta*, etc.

abdō : v. *dō*.

abdōmen, -inis (abdūmen, Charis., Gloss., avec changement de suffixe, v. Ernout, *Élém. dial.*, p. 89 et s.) n. : ventre, panse; matrice, cf. Plin. 11, 211 (= gr. γαστήρ). S'emploie au sg. et au pl. Se dit des animaux, surtout du porc, et de l'homme, mais, en ce cas, souvent avec un sens péjoratif : *gurgus atque helleuo natus abdomini suo*, Cic., Pis. 41. Quelquefois employé pour *abdoia*, cf. Plt., Mi. 1398, et Don., Eu. 424. Semble appartenir à la langue familière; banni de la poésie, à l'exception des comiques et des satiriques. Figure dans la langue médicale (Celse, 4, 1, p. 122). Non roman.

Pas d'étymologie sûre. Le rapprochement de *abdō* peut être dû à l'étymologie populaire; et la présence du suffixe instrumental -*men* ne se justifie pas sémantiquement (cf. *legūmen*). Sans doute déformation d'un mot non i.-e. — En général, les noms du « ventre » sont d'origine obscure quand ils ne sont pas tirés de la notion de « intérieur », comme v. h. a. *intuoma* « exta » = lat. **indōmen*.

abecedarius, -a, -um : adj. dérivé de A, B, C, « qui concerne l'alphabet, alphabétique »; -*m* n. : alphabet, abécédaire. Calque de *alphabetum*. Bas-latin (St Aug.,

Fulg.); cf. CGL II 578, 14, *elementarius*; qui discit *abiciāle* — ABC est peut-être conservé dans certaines formes romanes, cf. M. L. 16; et en celt., irl. *abgiar, apgiar*, etc. V. *alphabetum*.

Abella, -ae f. : nom d'une ville de Campanie, sans doute proprement « la ville des pommes », cf. Vg., Aen. 7, 740, ... *maliferas... moenia Abellae*.

Dérivés : *abellānus* (cf. osq. dat. sg. m. *Abellānū*) qui a servi d'épithète à *nux* pour désigner la noisette (it. esp. *avellana*) et le coudrier; cf. aussi **abellānia*; *abellinus*, M. L. 17, 18. B. W. sous *avellina*.

L'indication de Vg. donne lieu de croire que l'italique avait conservé les noms de la « pomme » et du « pommier » qui sont attestés dans le vocabulaire indo-européen du Nord-Ouest, depuis v. sl. *ablūko* « pomme », *ablant* « pommier » et lit. *obūlas* « pomme », *obelis* « pommier » jusqu'à irl. *aball* « pommier » (et tout le celtique : gaul. *avallo* « pōma », fr. *Avallon*; cf. Dottin, *Langue Gaul.* 229 et v. Rev. Celt. 43, 233), en passant par got. crim. *apel*, v. h. a. *apful*, v. angl. *æppel*, v. isl. *eple*. Ce nom, qui désignait la « pomme » des anciens peuples de langue indo-européenne dans l'Europe du Nord, a été remplacé en Italie par un nom méditerranéen, désignant sans doute un fruit amélioré, lat. *mālum* (v. s. u.); l'adj. *abellānus* n'a aucune trace du sens ancien.

abedō : v. *ed, Abēda*.

abiēs, -ētis f. (souvent dissyllabe chez les poètes dactyliques avec *i* consonne; la longue du nominatif représente **abiēs* de **abiet-s*; les langues romanes ont perdu le *od* et généralisé *ē* (c.-à-d. *e* fermé au cas régime, d'où *abiē* comme *pariē* de *pariēs*, cf. M. L. *Einf.*², p. 137) : « sapin »; puis « bois de sapin » et, comme gr. ἐλάτη et sans doute à son imitation dans la langue de la poésie, tout objet de sapin, « tablette, vaisseau (cf. *alnus*), lance ». — Ancien, usuel. — M. L. 24.

Dérivés : *abieginus* (-*gneus, -gnius, -gineus*) : do sapin. Formation analogique d'après *ilignus, salignus, larignus*; *abiegneus* comme *iligneus, saligneus* sans doute d'après *ligneus*; *abiegineus* d'après *fāgineus*, etc.; *abietālis*; *abietārius*, tardifs. Les l. rom. attestent aussi **ab(i)ēteus*, M. L. 25.

Origine inconnue. Les noms des conifères varient d'une langue indo-européenne à l'autre. On ne sait de quel parler vient la glose d'Hésychius : ἄβιν ἐλάτην, ὁ δὲ πύκτιν.

abiga, -ae f.; *abigeus* : v. *abigō*, sous *agō*.

abitorium -I n. : *lātrina publica*. De *abedō*; cf. all. *Abtritt*.

ablaqueō : v. *laqueus*.

ablegmina, -um n. pl. : — *partes extorum quae dis molabant*, P. F. 19, 10; cf. Gl. Scal., CGL V 589, 28, *ablegmina partes extorum, quae prosegmina dicuntur*. Seuls ex. du mot.

Ancien mot en -*men* conservé dans la langue religieuse, se rattachant à *legō* au sens de « prélèvement ». Cf. *prosegmina*.

aboleō, -ōs, -ōul (ainsi Suét. Aug. 32; mais Prisc. GLK II 490 enseigne *abolētus* et *abolūt*; cf. CIL VI 10407^c *aboluerūt*; pour Diomède le parfait est *abolētus* en face

u supin *abolitum*), *abolitum* (d'où *abolitur* Eusèb.),
 être : détruire, anéantir, abolir, effacer et par suite
 faire perdre le souvenir de ; *abolitus* « oublié », et à
 l'asse époque *abolitio* « destruction », et « oubli », amnis-
 sion », cf. Oros., Hist. 2, 17, 25, *quod factionis genus...*
inmensam uocauerunt, i.-e. *abolitionem malorum*; *abo-*
lior, *abolēciō* (Tert.). La glose ἀπολείω, CGL II
 32, 45, se justifie parce que *aboleō* s'emploie souvent de
 écriture : *a. nōmina, scripta, carmina, librōs*, etc., cf.
 Thes. I 116, 51 sqq. Les formes les plus fréquentes sont
 infinitif présent et le participe passé. Attesté seule-
 ment à partir de Vg. et de T. L. (Cicéron ne connaît
 que *dēlēō*), et rare au premier siècle de l'Empire ; les
 dérivés sont tous tardifs. M. L. 33 a.

Il en est de même pour *abolēscō*, dont le premier ex-
 est dans Virgile, *Ae. 7, 231, nec... tantū... abolescet gratia*
acti, où Servius note *abolescet : abolebitur*. Et *us* est
inchoatiua forma cum opus non esset. — *Abolēō*, *lēscō*
 ont formé couple antithétique avec *adolēscō*, *adolēō* que
 l'étymologie populaire avait rapprochés (cf. *adolēō*) ; et
 on peut se demander si ce n'est pas le sens de « augère »
 donné à *adolēō* qui a amené la création de *aboleō* ; cf.
 Ernout, Philologica, I, 53 et s. Il y a peu de cas à faire
 de la glose *oleri, deleri*, CGL V 544, 23 ; 316, 5 ; 377, 2 ;
delēri, qui n'est pas autrement attesté, a peut-être été
 tiré arbitrairement de *aboleō*. Dans les gloses, les verbes
 en *-scō* étant devenus pour la plupart transitifs, *ado-*
lēscō est confondu avec *aboleō* et traduit ἀπολείω.

Le sens et la forme obligent à rapprocher : *aboleō*,
abolitū — peut-être *dēlēō*, *dēlēū* — *adolēscō* (ainsi, parce
 que *adolēō* [avec *perfectum adolūtū*] est un autre verbe)
 — *inolēscō*, *inolētū* — *exolēscō*, *exolētū*. — Ce groupe
 est, d'autre part, inséparable de *ald*, alui — *ind-olēs*,
prētēs, *sub-olēs* — *altus*. Le sens particulier de chacun
 des mots du groupe de *aboleō*, etc., est déterminé par
 le préverbe. Mais il y a une formation commune en *-ē*
 qui donne à tous ces verbes un caractère propre en face
 de *ald*. — Il a été émis des opinions autres ; de *aboleō*,
 on a rapproché gr. *δλε* dans *ἐλλεμι, ἄλεια* ; depuis
 Priscien, on a coupé *dēlēō* en *dē-leō*, cf. *lētum*. Mais la
 structure dans *dē-leō* en face de *lētum* n'est pas claire ;
lētum est à rapprocher sans doute de gr. *δλε*. Le mieux
 semble être de ne pas rompre le groupe de *ab-olēō*, etc.
 — Pour l'étymologie, v. *ald*.

abolla, -ae f. : « manteau », de laine grossière, épais
 et double, dont se couvraient les soldats et les paysans,
 et que certains philosophes portaient par affectation. —
 Attesté depuis Varron. Origine inconnue. La forme
 grecque tardive ἀβόλλα semble être une transcription
 du mot latin ; de même aussi le mot cité par Hésychius :
ἀβολαίς περιβολαὶ ὑπὸ Σικελῶν.

abōminō : v. *ōmen*.

aboriginēs -um m. pl. : les « autochtones », ou pre-
 miers habitants du Latium et de l'Italie dont les rois
 légendaires sont Latinus, Picus, Saturnus, Faunus.

Souvent expliqué comme dérivé de *ab origine*, comme
 de *pede plānō* « de plain pied » est dérivé dans le cod.
 Theod. *pedeplāna* « les lieux qui sont de plain pied »,
 de *ā inanā* est dérivé *āmanuēnsis* « scribe, secrétaire »,
 etc. Mais l'emploi comme nom propre par les historiens
 (Caton, Salluste, Tite-Live) laisse à penser qu'il s'agit

peut-être d'un nom de peuple ancien, déformé par l'éty-
 mologie populaire.†

abracadabra : mot magique (Seren. Sammon. 935).
 V. Axel Nelson, Eranos Rudbergianus, 326 et s. Cf.
Abrazas.

abrotonum, -i n. (-tonus m.) : aurone. Emprunt au
 gr. ἀβρότονον, conservé plus ou moins altéré dans les l.
 romanes. M. L. 39 ; B. W. s. u.

absconsus : doublet tardif de *absconditus*, refait sur
abscondi, forme de parfait qui s'est substituée à *abscon-*
didi, attestée à partir de Sénèque.

absida, -ae f. : chœur d'une église, abside. Emprunt
 populaire, répandu dans la l. de l'Église, fait sur l'acc.
 gr. ἀψίδα, sans l'aspirée et avec passage à la 1^{re} déclinaison.
 (cf. *lampada*, etc.) ; pour le b, cf. *absinthium*. Portugais :
ousia. M. L. 45.

Dérivés : *apsidātus*, -dula. On trouve aussi la trans-
 cription savante (sans l'aspiration) : *apsis*, -idis ; l'as-
 pirée n'apparaît qu'une fois dans Plin le J. 2. 17. 8,
 où il faut sans doute rétablir le mot grec.

absinthium, -i n. : absinthe. Emprunt au gr. ἀψίνθιον
 déjà dans Plaute. M. L. 44 ; B. W. s. u. La graphie *ab-*
 au lieu de *ap-* est analogique de *absum*, etc.

Dérivé : *absinthiatūs* (Diosc.).

absque : v. *ab*, in fine.

abstēmius : v. *imēmum*.

absurdus, -a, -um : discordant. Sens voisin de *absonus*
 auquel il est joint par Cic., De Or. 3, 41, *uox... quasi*
extra modum absona atque absurda. De là : hors de propos
 (qui n'est pas dans le ton, *aliēnus*), absurde. Cf.
 ἀπηχῆς, ἀπεχός ; skr. *apasvara*. — Ancien, usuel. M.
 L. 50.

Dérivé : *absurdiūs* : dissonance (l. grammaticale,
 Priscien), et (b. lat.) absurdité.

De **ab-sur-do-s*. V. *susurrus*.

abundō : v. *unda*.

abyssus, -i f. = gr. ἀβύσσος « abîme ». Non attesté
 avant Tertullien. A passé par l'intermédiaire de l'Église
 sous une forme savante dans les l. rom. avec un doublet
 populaire **abismus*, d'après les mots en *-ismus* ;
 cf. M. L. 31 et 56 ; B. W. s. u. ; et en irl. *abis*, britt.
affays.

ac : v. *atque*, sous *at*.

acaunnumarga (acauno-), -ae f. : espèce de marne pier-
 reuse, Plin. 17, 44. Mot celtique ; cf. *Acaunus*, nom de
 lieu chez les Nantuates.

Acca : terme du langage enfantin désignant la ma-
 man, cf. skr. *akkā*, gr. Ἀκκώ « māter Cereris ». De même
 que ce dernier, employé comme nom propre, et passé
 dans la légende, y a désigné la mère nourricière de Ré-
 mus et Romulus, femme de Faustulus, et mère des douze
 frères Arvales, *Acca Larentia*, peut-être d'origine
 étrusque, à qui on offrait des fêtes : *Accālia, Lārentālia*.
 Cf. aussi *Acca, Accaua*, -caus (pélignien), *Accius*, etc.
 Même gemination de consonnes que dans *abbō, anna*,
atta, etc. V. Frisk, *Gr. et. Wört.*, s. u.

acceia, accia, -ae f. (Ital.) : bécasse. Mot tardif, sans
 doute étranger. M. L. 66.

accendō : v. *cand(eō)*.

accessō : v. *accessō*.

Accherūns, -untis m. (*acche* chez Plaute, *ächē* chez
 les poètes dactyliques à partir d'Ennius ; pour la gémi-
 née, cf. *bracchium*) : Achéron. Emprunt au gr. Ἀχέρων
 par un intermédiaire étrusque ; pour la finale, cf. le type
Arrūns, -untis ; la forme proprement latine serait
**Acherō, ōnis*. V. Pasquali, St. etruschi 1, 291 et s. ;
 Devoto, *ibid.*, 2, 325 et s.

Dérivé : *accherunticus* (Plt.).

accidō : v. *cadō*.

accidō : v. *caedō*.

accipiter, -tris m. (f. dans Lcr.) : oiseau de proie,
 épervier ou faucon.

Dérivés artificiels : *accipitrō*, -ās, « lacerō » Lae-
 vius ; *accipetrina* (scil. *manus*), « fūrātrix » Plt.,
 Ba. 274.

Rapproché par étymologie populaire de *accipiō*, cf.
 Isid., Orig. 12, 7, 55 ; et Caper, GLK VII 107, 8, *accip-*
iter, non acceptor. Le nom rustique est *tinnunculus* ;
 cf. Col. 8, 8, 7, *genus accipitris, tinnunculum uocant rus-*
tici. C'est *acceptor* qui est passé dans les langues romanes.
 Cf. M. L. 68 et *acceptōrarius* 69 ; et c'est de *acceptor* que
 dérive sans doute la forme *astur* (v. ce mot) qu'on lit
 dans un passage récent et interpolé de Firmicus ; et il
 faut renoncer à voir dans *astur* un emprunt au gr. ἀστυ-
 πλαξ (scil. *τέρας*), influencé par *uolturn*. La forme tar-
 diue *acceptor* est influencée par *aceps* ; v. B. W. sous
autour.

Si l'on fait abstraction de l'influence de *accipiō*, le
 mot *accipiter* est parallèle à *acupodiūs*. De
 même que *acu-pediūs* rappelle gr. ἄκυ-πους, *accipiter*
 rappelle gr. ἄκυ-πίτερος (cf. Il. 13, 62), skr. *ācu-pāvan-*
 « qui vole rapidement ». L'*ō* qui se trouve dans gr. ἄκυ-
 etc., est conservé dans lat. *ōcior* (v. ce mot). La forme lat.
acu- aurait le vocalisme zéro du type gr. βᾶρος, etc. ;
 le *ō* de lat. *ōcior* représente un degré plein, normal au
 comparatif, tandis que lat. *acu-* aurait un *a-* issu de
 i.-e. **a* dont aucun correspondant n'a été signalé (l'éli-
 mination vient peut-être de ce qu'un conflit avec le
 groupe de *acēō*, etc., a été évité). — Quant à *-piter*, v.
 sous *pro-pterous* et *pedō*. — Pour le sens, cf. v. sl. *ja-*
trěbū « autour » (chez Berneker, *Sl. et. Wört.*, p. 32) dont
 le radical serait celui de lat. *ōcior*.

āc- ; **ācēō**, **ācēdus** ; **ācerbus** ; **āciēs** ; **ācus** ; **ācer**. La
 racine *āc-* « être piquant, aigu, pointu » a servi à former
 des mots dont le sens propre ou dérivé, physique ou
 moral, est demeuré en général proche du sens originel.

1^o Tout d'abord une série de mots s'appliquant aux
 sensations du goût : *acēō*, -ēs : être aigre ou acide (déjà
 dans Caton), *acēsō*, -is, (-e-) : s'aigrir ; et *acor*, -ōris m.
 (Colum., Plin), *acisus* (déjà dans Plt.), *acidulus*, -la
 (M. L. 104, 105 ; fr. *oseille*, B. W. s. u.) ; dérivés tardifs
acidō, -ās, *acidūs* f. (ā. λ. Marcellus), *acidūia* f. « aigreur
 d'estomac » (Marc., Anthim.), *acidōnicus*.

acētum, -i : vinaigre (M. L. 98), peut-être neutre subs-
 tantivé d'un adj. **acētus* qui serait à *acēō* comme *exo-*

lētus à *exolēscō*, etc. Passé en germ. : got. *akēt, akeit*,
 ags. *eced*, m. h. a. *ezzik* « Essig » (de **atēcum*), et de là
 en v. sl. *oclti* ; en irl. *acat*. — D'où *acēō*, -ās « s'aigrir »
 (très tardif) ; *acētābulum* : vinaigrier, puis mesure con-
 tenant le quart d'une hémère ; puis toute sorte d'objets
 rappelant par leur forme le vinaigrier ; *acētārium* : sa-
 lade, ou mets préparé au vinaigre ; **acētus* M. L. 97 b.

acerbus : aigre, sur (souvent de fruits non mûrs), cf.
 Serv., ad *Ae. 6, 429, quos* (sc. *infantes*)... *abstulit atra*
dies et funere mersit acerbo : *acerbo, immaturo, translatio*
a pomis, cf. Thes. I 368, 5 sqq. Au sens moral, fréquent,
 « prématuré » et surtout « amer, aigu » et « cruel » ; *mala*
acria atque acerba dit Plt., Ba. 628 ; cf. Cic., Brut. 221.
 Ancien, class., usuel. M. L. 94 ; celt., gall. *agarw*, irl.
acarb. De là : *acerbiūs*, et à l'époque impériale *acerbō*,
-ās, exacerbō ; *acerbiūdō* (Gell.). Semble formé comme
probus, superbus.

2^o Des mots désignant la pointe : *aciēs*, -ei f. (dérivé
 en *-yē*, cf. *glaciēs*) : pointe, faculté de pénétration (sens
 physique et moral), en particulier « faculté de pénétra-
 tion du regard », et par métonymie « organe qui possède
 cette qualité, pupille » et même « œil ». Dans la langue
 militaire *aciēs* désigne le « front » d'une armée, la « ligne
 de bataille » considérée comme comparable au fil d'une
 lame (cf. *cuneus* et son opposé *forx* ; *serra, globus* ; sur
 ces termes v. Kretschmer, Glotta 6, 30), et par exten-
 sion le « combat » lui-même. — Ancien, usuel. Les repré-
 sentants romans sont rares, v. M. L. 106-107.

aciēris : mot de gloss., *acurius aerea qua in sacrificiis*
utebantur sacerdotes, P. F. 9, 7. Cf. *acisculus* (ou *ascicu-*
lus de ascia) ; la forme est douteuse : instrument de
 lapidaire, dolabre ; *aciscularius* (et *exaciscō*, -ās). Le
 rapprochement de *portisculus*, lui-même obscur, n'en-
 seigne rien.

ac[ic]tārium n. : *ferrum durum* (Gloss. ; *actiārum* Orib.),
 M. L. 103 (et **aciāle* également passé en germanique).
acus, -ūs f. : aiguille (et « aiguille de mer » βελόνη).
 — Ancien, usuel. Les l. rom. attestent une flexion *acus*,
-oris, et des formes de diminutifs, *acula, acūcula* et *acū-*
c(u)la (d'où *acucularius*?), **acucēlla*, cf. M. L. 130, 120,
 121, 123, 119, 118. *A acus* s' rattache *acia* f. (sans rap-
 port avec *aciēs*, cf. *auus* [auia, etc.]) ; aiguillée de fil ;
 ital. *accia*, M. L. 102. Cf. *ab aciā* et *ab acū* qui corres-
 pond à notre « de fil en aiguille ». De *acus* dérivent
acud, -is : aiguiser (sens physique et moral) et *exacud* ;
acūtus, M. L. 135 (panroman, sauf roumain ; irl. *acuiū*),
acūtulus, bisacūtus (M. L. 1122, cf. fr. *besaiguē*) ; et,
 tardif, *acūtō*, -ās et *exacūtō* ; *acūmen* : pointe, perçant
 (sens physique et moral), a servi aussi à traduire le gr.
 ἀκμή, M. L. 128 ; *acūminō* (ex-), -ās ; *acūtus* (sc. *clāuus*) :
 clou. De *acūtus* : **acūtia* ; **acūtio*, -ās, panroman, sauf
 roumain, M. L. 133-134, *acūtior* (gloss.). Sur la valeur
 substantive de *acūtus*, v. Sofer, p. 82.

Acu- sert de premier terme de composé dans *acipen-*
ser, acu-dēns (= δειψόδους?), -pēs, -pedius ; et *acūpictus*,
acūpictūra, tardifs.

aculeus m. (*aculea* f., bas lat.) : aiguillon, épine, et
aculeātus, M. L. 125-127. Les formes romanes supposent
 aussi *aguleus, acūleo* (Gl. Reich.), **aculeāre*, v. M. L. s. u.
 Cf. pour la formation *equos* / *seculeus*. Cf. B. W. sous
églantier.

3^o Un adjectif à voyelle longue : *ācer, āceris, ācere* :
 aigu, pointu ; et en parlant du goût « piquant ». Plin 15,

ent; d'où l'accusatif; se dit comme *ab* de l'espace et du temps. Distingué de *in*, comme *ab* de *ex*; cf. Diom. qui reproduit l'enseignement de Varron), GLK I 415, « *ad* » et « *in* » *quae et ipsae non unum idemque significant, quia « in forum ire » est in ipsum forum intrare, ad forum autem ire « in locum foro proximum; ut « in tribunal » et « ad tribunal » venire non unum est, quia ad tribunal venit litigator, in tribunal uero praetor aut iudex.* f. Plt., Cap. 43, *reducemque faciet liberum in patriam ad matrem*; Titius, Or., p. 204, *inde ad comitium uadunt... eniunt in comitium.* Toutefois, comme le note Prubius, ILK IV 150, 9, il y a des cas où la distinction entre *d* et *in* est peu sensible; cf. Thes. I 485, 25 sqq.

Lucilius, 1134, distingue *ad* et *apud*: *sic (u)em apud « longe aliquid est, neque idem ualet ad se : | intro nos uocat ad sese, tenet in (us) apud se »*; et Servius, Ae. I 24, *apud semper in loco significat; ad, et in loco et ad locum.*

Du sens de « dans la direction de, vers » sont issues diverses acceptions dérivées, ainsi : « en vue de, pour » (*aptus, natus, idoneus ad*); « auprès de, c.-à-d. en comparaison de, en proportion de »; « approchant », d'où environ » (par ex. dans l'emploi avec un nom de nombre *homines ad centum*); « à l'image de, en ce qui touche à, concernant »; sens qui a dû naître de locutions comme *nil ad rem attinet*, puis, par abréviation, *nil ad rem*; et le souvenir du verbe s'étant perdu, *ad* a pu s'employer dans une phrase comme : *ita ad Capuam res (les affaires concernant Capoue) compositas consilio ab omni parte laudabili*, T.-L. 26, 16, 11.

Comme préverbe, *ad* marque l'approche, la direction vers, et par suite le commencement d'une action (cf. Barbelenet, dans Mél. Vendryes, pp. 9-40), aussi est-il assez fréquemment joint à des inchoatifs : *es iadēs; uenit iaduenit; amō iadamō* « je m'appréhends de »; *adolēscō* « je grandis ». Même sens dans les adjectifs composés : *uncus iaduncus; edō iadēsus* « entamé ». Il exprime aussi l'addition : *dō, addō; iungō, adiungō*; d'où provient sans doute le sens intensif signalé par Aulu-Gelle 6, 7, 5, *quod ad praeuerbium tum ferme acueretur, cum significaret intrauon quam intentionem nos dicimus, sicut « adfabre », et « admodum » et « adprobe » dicuntur.* Cf. aussi *apprimē, adaugeō*, etc. Enfin, il semble que *ad* serve à exprimer parfois un sens moyen; mais cette valeur est beaucoup moins nette; cf. Barbelenet, loc. laud.

Comme *ab*, *ad* se joint à des adverbes de lieu marquant un mouvement vers un but : *adēs, adhuc* (cf. *abhinc*). Par extension apparaît à basse époque *adubi*, toujours avec le sens temporel, M. L. 204. *Ad* a servi, en outre, à renforcer d'autres formes adverbiales; cf. *adpost, ad pressum, ad prope, ad retro, ad satis, ad semel, ad subito, ad supra, ad tenus, ad trans, ad uix*, M. L. s. u., et des formes verbales dont le préverbe s'était affaibli; v. F. Thomas, *Recherches sur le développement du préverbe latin « ad »*, Paris, 1938.

Dans bien des cas, l'emploi de *ad* et de l'accusatif était voisin de l'emploi du datif; et, dès le début de la tradition, des verbes marquant les mouvements, tels que *mittere, adferre*, etc., se construisent des deux façons, suivant que l'on considérait soit à l'intention de qui l'action était faite (datif), soit vers qui elle était dirigée (*ad* et accusatif). Souvent, la distinction était fuyante. D'autre part, certains composés verbaux en

ad étaient construits avec la préposition, e. g. *accommodare ad*, sans qu'une idée de mouvement fût impliquée. Aussi, dès le début de la tradition, *ad* entre-t-il en concurrence avec le datif : GIL I² 756, 7, *sei quod ad eam aedem donum datum donatum dedicatum erit*; Tér., Hec. 29, *Hecyram ad uos refero*; et dans le prologue [sans doute postérieur à Plaute] de la Casina 22, *benigne ut operam detis ad nostrum gregem.* Par contre, on trouve en poésie des phrases comme *il clamor caelo*. Cet état de trouble a favorisé l'extension de l'emploi de *ad* aux dépens du datif. — Attesté de tout temps. Panroman; M. L. 136.

L'osco-ombrien employait *ad*, de même que le latin, comme préposition, avec l'accusatif, et comme préverbe : omb. -*af* -*a* (postposé), et osq. *ad*-, omb. *af*-, *ars*- (préverbe). L'osq. *adpūd* répond, pour le sens, à lat. *quoad*. L'osco-ombrien a des formes élargies par -*s* (cf. *ab, abs*) : osq. *az hūrtūm* « ad lūcum » (table d'Agnone). Le traitement aberrant *ar*- de v. lat. *aruor-sum*, etc., a des parallèles dans des traitements autres, mais aussi aberrants, de *d* final en ombrien, ainsi dans *af-putrati* « arbitratū »; pour un échange entre *d* et *r* à l'intervocalique, v. *cādūceus* et *meridiēs*. Hors de l'italique, *ad*- se retrouve en celtique, mais seulement comme préverbe, ainsi v. irl. *ad-con-darc* « j'ai vu » (v. H. Pedersen, V. G. d. kelt. Spr., II § 585, 1, p. 291), en germanique, got. *at, etc.*, comme préverbe, et aussi comme préposition accompagnée du datif souvent, et aussi de l'accusatif, en phrygien (*ἀδδερ, ἀδδωατ, ἀδδαρτωτ*). Hors de ces quatre langues, *ad* ne se retrouve pas; il y a ici un fait dialectal indo-européen; toutefois, on peut se demander si, dans skr. *adchā* « vers » et dans arm. *ç* (suivi de l'accusatif; même sens), il n'y aurait pas une forme apparentée à *ad*, avec une particule analogue à ce que l'on trouve dans gr. *εως* et dans lat. *usque*. Le sens de lat. *ad, etc.*, est à peu près celui de gr. *προς, προς* et *προς* et des mots correspondants en indo-iranien, en balteque et en slave. — A en juger par v. h. a. *s-ougen* en face de got. *at-augjan* « montrer », peut-être aussi par lat. *dūōs* (v. ce mot) et *dōnec*, il y aurait eu une forme **d*- qu'il serait possible de rapprocher de gr. *δε, v. sl. do* « jusqu'à », etc.; de irl. *to-* /*do*-, et, par suite, du groupe de lat. *et, etc.* Mais ces rapprochements sont lointains et douteux. Cf. aussi Vendryes, Rev. Celt., 42, 401-403.

adagiō, -ōnis f. (et *adagium, -i* n.) : v. *adiō*.

adamāns -antis (et *adamāns* par étymologie populaire qui le rapproche de *adamāre*; pour l'extension de la terminaison participiale, cf. *inciēns, praegnāns*) m. : 1^o fer (ou métal) très dur, *solidoque adamant columnae*, Vg., Ae. 6, 552; 2^o diamant. Emprunt d'abord exclusivement poétique, puis répandu par la l. de l'Église, au gr. *ἀδάμας*. Mais au sens de « fer dur » du nom grec s'est ajouté celui de *magnēs*, e. g. Plin. 37, 61 *adamās dissidet cum magnete in tantum ut iuxta positus ferrum non patiatur abstrahi*; d'où fr. *aimant* à côté de *diamant*. Les formes romanes remontent à *adamās*, **adimas* et **diamas*, M. L. 142, v. B. W. sous *aimant* et *diamant*; l'irl. *adamaint* à *adamantem*. *Adimas* est le représentant phonétique attendu de *ἀδάμας*. Ce peut être la forme orale, tandis que *adamās* est une transcription savante, cf. *elephantus*. *Diamas*, d'après *διαφανής*, se comprend

mieux si **adimas* et *adamās* ont vécu côte à côte.

adarcā, -ae (*adarcē, -ēs*) f. : écume de roseau, gr. *καλαμοχορδός*, plante parasite employée en médecine; cf. Plin. 16, 167; 20, 241; 32, 140. Mot gaulois, mais sans doute passé dans Pline par l'intermédiaire du gr. *ἀδάρακ-ος, -ης*. V. Frisk, s. u.

adāsia : m. de gloss. — *ouis utula recentis partus*. P. F. 11, 13; cf. CGL II 564, 18, *adāsa* : *pro* (l. prae?) *senectute steriliis*. Non expliqué; sans autre exemple.

adāx, -acis m. — sorte de gazelle. Mot africain, signalé par Pline, 11, 124.

adēō adv. : v. *eō*.

adēps (*adips*), -*ipis* c. Le genre féminin semble avoir prévalu jusqu'à Celse et Columelle; puis le masculin domine, cf. Thes. I 630, 13 sqq. : s'emploie aussi au pl. *adīpes*, un doublet *alīpes* blâmé par l'app. Probi, et qui figure aussi dans les Glosses, cf. Ernout, *Et. dial.*, p. 98, a survécu dans les langues romanes, M. L. 161 : *graisse, et « terre grasse »* ou « partie de l'arbre qui est pleine de sève ». — Ancien (Lucil., Varr.), technique et populaire. Formes romanses classées.

Dérivés : *adīpātus* (class.) : gras; *adīpālīs, -peus, -pinus* (tardifs).

Se retrouve en ombrien *afīpes, afēpes* « adipibus », également au pluriel collectif. Peut être emprunté à un dialecte italique, qui lui même aurait emprunté le gr. *ἀειψα*; cf. les flottesments qui apparaissent en latin même, dans *odor* : *oleō, sedēs* : *solum*, etc.

adfatim : v. *fatis*.

admiculum (-*clum* Plt.), -*ī* n. : étai, échelas, appui (matériel ou moral). Dérivés : *admiculor* et *admiculō* « étayer, appuyer, aider »; *admiculātīō, -culābundus* (tardifs); *admicula* « servante » (Ven. Fort.). — Ancien mot de la langue rustique; usuel et classique. — Non roman.

Terme technique d'étymologie incertaine; mais le rapport avec le groupe de *minae* est plus probable que le rattachement à *moenia*.

admissārius : v. *admittō* sous *mittō*.

adolēō, -ēs, -ētū, adultum (*adultus* dans les Gramm., cf. Thes. I 793, 41 sqq.; *adolitus, adolētus* dans les Gloss.), -*ēre* : faire brûler, consumer par le feu. Appartient surtout à la langue religieuse; n'apparaît dans la langue commune que chez les écrivains de l'Empire, surtout chez les poètes. Verbe rare, de couleur archaïque.

Le sens de « faire brûler » est bien attesté, tant dans les textes que par les Glosses; cf. Vg., B. 8, 65, *uerbenasque adole pinguis*; Ae. 3, 547; 7, 71, etc.; et, entre autres, Festus, 190, 24, *Lacedaemonii in monte Taygeto equum uentis immolant, ibidemque adolent, ut eorum flatu cinis eius per finis quam latissime differatur*. C'est ce sens qui est conservé aussi dans l'indigitamentum *Adolēns* et le composé *adolēfaciō* (Acta Aru. 16, a. 224). Toutefois, en raison de la rareté et du caractère technique du verbe, le sens ancien a cessé rapidement d'être compris, et l'étymologie populaire a rattaché *adolēō* à *adolēscō*, l'opposant à *aboleō*, sur le modèle fourni par les groupes *adēō, abēō*, etc. Ainsi Servius, Ae. 4, 57, et Nonius interprètent *adolēre* par *aucius facere, augēre*,

et Tacite écrit, A. 14, 30, *captiuo cruore adolere penates*. Inversement, *adolēō* semble avoir déterminé certains emplois de *aboleō*; v. Ernout, *Philologica*, I, 53 et s. Plus tard même, a été rapproché de *oleō* « sentir ».

Inchoatif : *adolēscō* (Vg., G. 4, 379).

Omb. : *ufetū* « adolētum » indique que l'o intérieur de *adolēō* serait un ancien o (en face de l'a de *altāre*). On rapproche souvent des mots germaniques isolés et tout différents, comme v. isl. *ylr* « chaleur ». V. *altāria*.

Aucun rapprochement sûr. Le mot ne semble pas attesté en dehors de l'italique.

adolēscō : v. *aboleō, alō*.

ador, -oris n. : sorte de blé; *farris genus*, P. F. 3, 19; *frumenti genus*, Non. 52, 20. La forme *edor* signalée par l'abrégé de Festus comme ancienne est sans doute une pure invention pour justifier l'étymologie « *ab edendo* ». Les grammairiens enseignent que l'o de *adoris* peut être long, ce qui est singulier. Priscien déjà s'en étonne, GLK II 236, 21. En fait, la longue n'est attestée que dans un seul ex. (Gannius cité par Prisc., loc. laud.) et dans le dérivé *adōreus* e. g. Vg., Ae. 7, 109, *institutuntque dapes et adorea liba per herbam*, où elle sert à éviter une suite de quatre brèves. Les autres passages où figure *adoris* ont l'o bref; et *adōreus* peut être une licence métrique favorisée par l'étymologie populaire qui rapprochait *ador* de *adōre*, cf. Non. 52, 14 et Priscien, GLK II 236, 21. Mots rares et vieilliss. cf. Plin. 18, 81, *far quod adorem ueteres appellauerunt*. Non roman.

Le rapprochement, tentant, avec got. *atisk* « σπόριμα », v. h. a. *ezesc*, se heurte à l'isolement du mot germanique; gr. *δοτή* « barbe d'épi, pointe » est loin pour le sens. V. Frisk, s. u.

adōria (*adōrea*) f. : gloire ou récompense militaire. Terme rare et archaïque, qui reparait à basse époque. Les anciens, par étymologie populaire, le dérivent de *ador* « *quia gloriosum eum putabant qui farris copia abundaret* », P. F. 3, 22, ou de *adōro*, e. g. Serv. auct., ad Ae. 10, 677, *ueteres adore adloqui dicebant; nam id ad adorea (-ria F) laus bellica, quod omnes cum gratulatione adloquebantur qui in bello fortiter fecit*.

Sans étymologie. Il n'y a rien à tirer de la glose isolée *adorat, triumphat*, CGL IV 483, 14, ni de Lyd., Mag. 1, 46, *ἀδωράτορες, Βεταρονοί, τρωανες, 1, 47 ἀδωράτορες ο' Ἰωμαίοι τοὺς ἀπομάχοι κλοῦσαν*.

aduersus : v. *uertō*.

adūlor, -āris, -ātus sum, -ārī (doublet arch. et post-class. *adūlō*, cf. Thes. I 877, 58 sqq. : le déponent peut être analogue de *blandior*, comme la construction avec le datif : cf. Quintilien, I. O. 9, 3, 1, « *huic* » non « *hunc* » *adūlor iam dicitur*) : flatter, caresser. Le verbe semble avoir eu à l'origine un sens concret, comme le gr. *αὐλῶ*, et s'être dit des animaux, notamment des chiens, qui, pour témoigner leur joie ou flatter leur maître, s'approchent (*ad*-) en remuant la queue, cf. par ex. Ov., M. 14, 46, *perque ferarum | agmen adulantum media procedit ab aula (Circē)*, et id., ibid. 14, 259; et Non., 17, 2, *adulatio : blandimentum proprie canum, quod et ad homines tractum consuetudine est*; Gell., 5, 14, 12, *leo caudam more atque risu adulantium canum clementer et blande mouet, hominisque corpori se adiungit*. S'est en-

ite appliqué à l'homme. S'emploie absolument, ou avec un complément au dat. ou à l'acc. Ancien (Accius), usuel et classique, mais non dans les comiques. Non man.

Dérivés : *adulātio* (class.), *-tor, -trix, -tōrius* (tous trois d'époque impériale); *adulātus, -ūs m.* (Gloss.); *adulābilis* (Non., Amm.).

Dénominatef? On rapproche skr. *vālah, vārah* « queue », *v. valai* « queue de cheval ».

adultēr : v. *alter*.

Accetia : v. *aequus*.

aedēs (*aedis*; ancien *aīdēs*), *-īs f.* : est, pour la forme, un verbe **aedō*, non attesté, cf. gr. αἶθω (en latin *aes, aesiās*) comme *caedēs* à *caedō*. Sens premier « foyer, pièce où l'on fait du feu ». Le singulier désigne spécialement la demeure du dieu, le temple, qui n'est à l'origine composé que d'une seule pièce, et a dû d'abord s'appliquer à l'*aedēs Vestae*, dont la forme ronde rappelle la hutte primitive avec le feu au milieu (cf. le sens de *aedicula*). Le pl. *aedēs, -ium* a la valeur d'un collectif, comme *forēs*, et désigne l'ensemble d'une construction. A l'époque impériale, *aedēs* est devenu un terme général sans rapport avec sa signification première : *appellatione... autem aedium omnes species aedificii continentur*, Gaius, Dig. 47, 9, 9. — Ancien et usuel; non roman.

Dérivés et composés : *aedicula* et *aedicia*; *aedilis* : *qui aedis sacras et priuatas procuraret*, Varr., L. 5, 81, emprunté par l'osque : *aidil*; et *aediliās* (pour la forme, cf. *tribulīs*); *aedilicius*; *aedificō*, *-ās* : *obnoxio*, et ses dérivés, M. L. 229, et *aedificiō*; *aedificium* a donné *irl. aicde* (?); *aedīumus* (*-timus*), *aedītuus* : « gardien de temple ». Le premier de ces mots est ancien d'après Varr., R. R. I 2, 4, et serait formé de même que *finitimus, lēgitimus*, comme l'a vu Servius Claudius ap. Cic., Top. 36; *aedituus* est récent et formé « a *tuendis aedibus* », cf. Varron dans A. G. 12, 10, 1. Lucrèce a une forme *aedituentēs*, et Pomponius un verbe *aeditumor*; on trouve épigraphiquement *aeditua, -ae*, et *aedituō, -ās*. L'abrégié de Festus distingue les deux mots : « *aedituus, aedis sacras tuitor, i. e. curam agens, aeditimus, aedis intimus* », distinction établie uniquement pour justifier la coexistence des deux formes. Sur *aeditumus* est formé *claustritumus* (Laevius). *Subaedīnus* (*-dīnus*) : qui travaille dans la maison (Inscr.).

Le mot latin appartient à la famille que représentent skr. *edhah* et *idhmāh* « bois à brûler » et *inddhē* (3^e plur. *indhatē*) « il s'allume », gr. αἶθω « je brûle » et ὄπαός « clair », *irl. ded* « feu », v. angl. *dad* et v. h. a. *eis* « bûcher », racine représentée aussi en latin par *aestās* et *aestus*. Comme *piēbēs* à côté de *piēbs* et *nūbēs* à côté de *nūbs*, comme *siēdēs* dont on a l'ablatif *sēde* et le génitif pluriel *sēdum*, le mot *aedēs, aedis* repose sur un ancien thème radical, de forme *(a)idh-, etc. Ce thème n'est conservé nulle part, mais les dérivés grecs αἶθηρ, αἰθός, αἶθων, αἶθωφ, αἶθουσα en supposent l'existence; le védique a *sam-idham, sam-idhe* « pour faire flamber » et *su-sam-idh-a* « avec le fait de bien brûler (?) » en face de *agnīdh-* « qui fait brûler le feu ». En latin, l'élargissement *-i-* a été généralisé (abl. *aedi*, gén. plur. *aedium*,

acc. pl. *aedis*, à côté de quelques *aedēs*, tandis que l'acc. pl. *sēdēs* est constant).

aeger, -gra, -grum : malade (en insistant sur l'idée de souffrance et de peine causés par la maladie).

De là : *aegrum n.* : peine, chagrin : Plt., Am. 640, *plus aegri ex abitu uiri quam ex aduentu uoluptatis cepi*; *aegrē* : avec peine, d'où « difficilement », opposé à *facile*, Cic., CM. 72; Sall., lu. 83, 1; *aegrimōnia* (*-nium n.* arch. et rare) et *aegrūdō* : souffrance (surtout morale). *Aegritās* n'existe que dans Pseud. Cypr., adu. Iud. 5. Le malade, la maladie physique s'expriment par le dérivé de *aeger, aegrōtus* (M. L. 234), d'où *aegrōtō*, tous deux anciens, *aegrōtātio* et d'autres dérivés tardifs et techniques; cf. Serv., Ae. 1, 208, *aeger est et tristis et male ualens, aegrōtus... siue aegrotans tantummodo male ualens*; et Cic., Tusc. 4, 29, *ut aegrotatio in corpore, sic aegritudo in animo nomen habet non seiunctum a dolore*. — Ancien, usuel. Non roman.

Aeger est l'adjectif de *morbus*; sur la différence entre *aegrōtātio* et *morbus*, voir ce dernier.

Autres dérivés : *aegror, -ōris* (Lucr.), *aegrō* (id.), *aegrēscō, -is*. Les gloses ont aussi un composé *aegrīpōmīum* fait sur le modèle de gr. φρονιόμοιον.

La dérivation de *aegrōtus* est sans autre exemple en latin (sauf peut-être *Caprōtinus*). V. Gnomon 3, 657. L'influence du type grec en -ωτος semble difficile à admettre parce que les adj. en -ωτος ne s'appliquent pas (comme le type verbal en -όσω) aux maladies, et que, d'autre part, -ωτος ne formait de dérivés que de substantifs et non d'adjectifs. M. Manu Leumann a supposé, en dernier lieu (Die Sprache, Bd. 1, p. 211 et s.), qu'il fallait partir du verbe *aegrōtō*, hybride gréco-latin, formé sur *aeger* comme *τερωλώσω* (-τρω) sur *τερός*, qui serait un terme de médecine. *Aegrōtus* serait un adj. tiré secondairement du verbe.

Pas de correspondant en dehors de tokh. A *ekro*, B *ai(k)re* « malade ». Les noms de maladies se renouvellent souvent, et, par suite, on ne saurait s'attendre à leur trouver une étymologie indo-européenne commune. La diphtongue en *a-* se retrouve dans nombre de formes « populaires » exprimant une infirmité, *caecus, scaecus, taeter*, un malaise, *taedet*, etc.; cf. aussi *caedō, laedō*. V. de Saussure, Adj. i.-e. du type *caecus*, dans *Recueil de publ. scient.*, 1922, p. 595 et sqq.

Aegyptus, -I m. : Égypte; emprunt au gr. Αἴγυπτος. De là *aegyptus, aegyptius (aegyptius), aegyptiācus, *aegyptānus* passés dans quelques dialectes romans avec des sens divers, M. L. 233-235.

aemidus, -a, -um : *tumidus, inflātus*. Non attesté en dehors de Festus et des gloses.

Cf. arm. *aytnum* « je m'enfle, je me gonfle », *aytumn* « enflure »; et, avec un autre vocalisme, gr. αἰδῶ « je m'enfle, je me gonfle », αἰθος « gonflement », αἰδμα « gonflement des vagues »; le vocalisme de v. h. a. *eis* « abcès, ulcère » est ambigu. On partirait de **aīd-me/ou* **aīd-sme/ō* « enflure ». Pour la diphtongue, cf. *aeger*.

aemulus, -a, -um (adj. très souvent substantivé au masc.) : émule, et rival, envieux; cf. Serv., Ae. 6, 173, — *modo eiusdem rei studiosus... alias inimicus inuenitur*. — Ancien, usuel. Non roman.

Dérivés : *Aemulor, -āris (aemulō)* : égal en imitant,

être émule ou rival de; *aemulātio* (souvent avec un sens péjoratif, cf. Cic., Tusc. 4, 17; Non. 43, 7); *aemulātor* (un seul ex. de Cic.; tous les autres sont de l'époque impériale); *aemulātus* (Tac.).

Aucun rapprochement sûr. On pense naturellement à *imitor*, lui-même obscur. Formation de *nomen agentis* en *-ulus, cf. bibulus, credulus*, etc. Pour la diphtongue, cf. *aeger, aegritus*. Pour l'alternance *ae/i*, cf. *caedō* et *scindō, maerē* et *miser*; gr. αἶθω et ὄπαός.

aequor : v. le suivant.

aequus, -a, -um (*aiguos* CIL I³ 581, 26 S. C. Ba.; *aequos, aecus*) : uni, plan dans le sens horizontal, qui ne présente pas d'inégalités; cf. Dion. Hal., Ant. 15, 4, αἰκων... ὑπὸ τῶν Ῥωμαίων τὸ μηδεμίαν ἔχον ἕξουχον καλεῖται, et *in aequum locum deducere* de Sall., Iu. 42, qui correspond au εἰς τὸ ἴσον καταβαλεῖν de Xén., An. 4, 6, 18. De ce sens physique sont dérivés des sens moraux :

1^o « égal, ne penchant d'aucun côté », et par suite « juste, impartial » (souvent avec nuance laudative et joint à *bonum*, cf. Thea. I 1041, 1); Serv. Ae. 2, 426, *iustum secundum leges uel aliqua ratione constrictum, aequum iuxta naturam*. C'est le sens aussi de *aequitas, -ātis* (f.), cf. Don., Ad., p. 51, *ius est quod omnia recta aique inflexibilia exigūt, aequitas est quae de iure multum remittit*.

2^o dans la langue militaire, par opposition à *iniquus, aequus* a désigné un avantage de terrain pour l'un des partis et a pris le sens de « avantageux, favorable », cf. Caes., B. C. I 85, 2, *qui etiam bona condicione et loco et tempore aequo confingere noluerit*, sens qui s'est étendu aux personnes. Le fait que *aequus* a pris cette valeur par opposition à *iniquus* apparaît dans des exemples comme T.-L., 38, 40, 14, *proui locus iniquus aequusue his aut illis*, et Ov., Tr. I 2, 6, *aequa Venus Teucris, Palas iniqua iuit*. — Ancien, usuel.

Dérivés : *aequē* adv. (sur la construction du type *nullus me... aequē miser*, v. H. Morland, Symb. Osloenses, 11, 77); *aequor, -ōris n.* : surface plane; cf. Enn., A. 137, *tractatus per aequora campi*; Col., 8, 17, 3, *maris aequor*; d'où spécialement « surface de la mer », Enn., Praet. 4, et *aequiora salsa ueges ingentibus undis*, peut-être d'après gr. πῆλαγος, et généralement « mer ». Pour le genre, cf. ῥόδωρ, ῥόδωρις. Les deux noms sont neutres, parce qu'ils désignent des choses, par opposition au type *nigror, -ōris* (m.), qui désigne des qualités. *Aequor* est surtout usité dans la poésie dactylique, où il remplace des formes métriques de *mare* (*marē*, etc.) ou fournit des dactyles commodes.

aequūtās, -ātis f. : presque uniquement employé au sens moral « équité », M. L. 239 a. Il y a en volsque un nom propre *Accetia* qui correspondrait à un latin *Aequitia*. V. Thea. s. u.

aequō, -ās : aplanir, rendre égal, d'où « égaliser, égaliser », M. L. 239; germ. *ikōn* « aichen »; *aequūtio, -tor*. De là : *ad-aequō, M. L. 138*; *exaequō, M. L. 2930*; *inaequō, 4330*; *inaequūtus* : non égal; *aequāmen* (*-mentum*) : niveau; *aequālis, aequābilis*, que la langue a différenciés dans l'emploi :

1^o *aequālis* (de *aequus*, comme *sociālis* de *socius*) : de même taille, de même grandeur, et par là « de

même âge », puis « égal » (cf. pour le suffixe *sodālis*). M. L. 238 et 237. **aequāliāre*. Subst. *aequāliūtās* (class. = *ισότης*, parfois *ὀμαλότης, ὀμοιότης*), M. L. 238 a adv. *aequāliūter*.

Composés : *coaequālis, inaequālis* (époque imp.); *inaequāliūtās* (Varr.).

2^o *aequābilis* (de *aequō*) : égal dans toutes ses parties (avec idée de totalité ou de continuité), qui peut être égalé à (Plt., Cap. 302); équitable, ou « toujours égal, constant » (joint à *cōnstāns, perpetuus*). De même, *aequābiūtās* désigne l'égalité d'humeur, la constance. Varron l'emploie, en outre, pour traduire *ἔναλογία* comme il rend *ἐνωμαλία* par *inaequābiūtās*, L. L. 9, 1. Adv. *aequābiūter*. Mots de la prose et de la langue écrite.

Le contraire de *aequus* est *iniquus* qui a le triple sens de : « inégal; inique; défavorable »; de là *iniquitās*. M. L. 4438, 39.

Aequus sert de premier terme à de nombreux composés, appartenant à la poésie ou aux langues techniques, dont beaucoup ne sont que des calques de composés grecs en *iso-* ou parfois en *dy-* : *aequanimis* (*-mus*) : dérivé de la locution courante *aequō animō* « d'une âme égale », d'où *aequanimiūtās, aequanimiter*; *aequauius* = *ισόχρονος*; *aequianguis* = *ισόγωνος*; *aequiritarius* = *ισοσκελής*; *aequidiālis* = *ισήμερος*; *aequidicus* = *ισόλεκτος*; *aequiformus* (*-mis*), *aequilaterus* (*-latus*) = *ισόπλευρος*; *aequilibrium* = *ισομολία*; *aequilibrium* = *ισοσταθμία*; *aequimembris* = *ισόκαλος*; *aequinocitium, -i* = *ισονόκτιον* d'où *irl. eeanocht*; *aequipollēs* = *ισοδύναμος*; *aequisonus* = *ισόφογγος, ισότονος*; *aequiuous* = *ὀμόνυμος*, etc.

aequitermus, -a, -um (Sid., Claud.) : formé d'après *sempiternus*.

aequiperō, -ās et ses dérivés; qui ne peut être tiré de **aequi-parō*, mais semble plutôt le dénominatef d'un adjectif **aequi-perus* (cf. *puerpera*). C'est secondairement que *aequiperō* a été couplé avec *superō*, cf. Corn. Nep., Them. 6, 1, *ut ipsam urbem dignitate aequiperaret, utilitate superaret*. Dans la basse latinité, on a dit *aequipār* d'après *pār*.

Aucun rapprochement sûr, comme pour la plupart des mots à diphtongue en *-ae-*.

ādr, ādris m. : air; emprunt à gr. ἀήρ, ἀέρος. Au temps d'Ennius, le mot était senti comme étranger, ainsi qu'on le voit par Ennius, A. 148 V³ : *uenio quem perhibent Graium genus aera lingua*. Toutefois, tout en attribuant encore le mot aux Grecs, Ennius emploie dans son Epicharme, Var. v. 56, l'accusatif latinisé *ādrēm*; et, pour Plaute, le mot *ādr* est courant, puisqu'il parle, dans l'Asinaria v. 99, de *piscari in aere*. Et Cicéron constate que *ādr* est devenu latin (N. D., 2, 91; Acad. I 26); en revanche, l'effort fait depuis Pacuvius pour latiniser *aethēr* n'a pas abouti (v. Cicéron, *ibid.*). Du reste, *ādr* a gardé, notamment dans la poésie dactylique, sa forme grecque dans acc. *ādra*, d'où ital. *aria*; au contraire, fr. *air* repose sur la forme latinisée *āerem*. — Ancien, usuel. Panroman, M. L. 240; *irl. der*, britt. *ayr*. L'adj. dérivé *āerius*, attesté à partir de Varron d'Atax, Catulle, Lucrèce, et surtout poétique, transcrit le gr. ἀέρος. On a aussi *āerinus* : d'air, couleur d'air.

aera, -ae (ēra) f. (sans doute pluriel de *aes*, *aeris* considéré comme un féminin singulier) : 1° nombre, chiffre (sens qu'avait le n. pl. *aera*, cf. Cic. ap. Non., 193, 11, *soles, si aera singula probasti, summam... non probare?*); 2° « ère », d'où ir. *aer*. — Mot de basse époque. V. Kubitschek, *Grdr. d. antiken Zeitrechnung*, p. 77; et Sofer, p. 416. M. L. 241.

aera, -ae f. : ivraie, mauvaise herbe, dans Plin. 18, 155. Transcription du gr. *αἰρα*.

aerānis : v. *aes*.

aerō, -ōnis (ērō, hērō, -ōnis) m. : panier, corbeille servant à porter et à monter des matériaux. Terme technique, dérivé sans doute de gr. *αἰρω*, *ἀἰρω*. Cf. peut-être *aerumna*, *aerumnula*. M. L. 2903. Dérivé de (*aerō*-*nālis*).

aerumna, -ae f. : souffrance, épreuve. *Aerumna* est défini par Cicéron *agritudo laboriosa*, Tu. 4, 8, 18, et qualifié de *tristissimum uerbum*, Fi. 2, 35. C'est un terme plus expressif que *labor* ou *dolor*.

Dérivés : *aerumnula* : *aerumnulas* Plautus *refert iurcillas quibus religatas sarcinas uiatores gerebant... Itaque aerumnas labores onerosos significant; siue a Graeco sermone deducuntur. Nam αἰρω Graece Latine tollere dicitur*. P. F. 22, 13; *aerumnātus*, -nōsus; *aerumnābilis* (Lcr.).

Comme on le voit par le diminutif, *aerumna* a dû désigner un faix, une charge, avant de prendre un sens moral (cf. le sens pris par le fr. *travail*, de bas latin **tripalium* « instrument de torture formé de trois pieux »); de là, *aerumnās ferre*, *gerere* (Ennius), *sustinēre*, *leudre*; *aerumna grauescit* (Lcr.). Il est archaïque et poétique; et, en prose, il garde un cachet particulier. Toutefois, sous l'Empire, l'usage s'en raréfie dans la poésie (Vg. l'ignore), pour devenir plus fréquent dans la prose. On le trouve dans la Vulgate. Ammien l'emploie avec le sens de « défaite ».

Aerumna est généralement expliqué, d'après Festus, comme venant de *αἰρωμην*, mais il n'y a pas d'exemple en grec d'emploi substantivé de ce participe féminin. Un emprunt à l'étrusque n'est pas impossible, v. Ernout, *Philologica*, I, p. 33.

aeruscō -āre : quêmander; verbe archaïque (Liv. Andr.) cité par des glossateurs, notamment Festus, et par Aulu-Gelle, qui le rattache, par étymologie populaire, à *aes* : *aeruscare* : *aera undique*, i. e. *pecunias colligere*, P. F. 22, 23. Un dérivé *aeruscōtor* est dans Aulu-Gelle 14, 1, 2.

La forme rappelle un thème, de type unique en indo-iranien, plusieurs fois attesté dans les gāthā de l'Avesta, celui de *iāsā* « je cherche à obtenir »; pour la forme, cf. gr. *ἀπέσχω*. Il s'agirait du dérivé d'un thème *aīsoo-ke-fo-*, de la racine représentée par v. h. a. *eiscōn* et lit. *ēikoti* « désirer » (avec le même procédé de dérivation qu'on observe dans lat. *aeruscōtor*, arm. *aye* « recherche » et par skr. *icchāte*, av. *isaiti* « il désire » (alternance *ais/iis-*, comme dans *aemulus*, *imitor*?). [L'ei de ombr. *eiscurent* « accersierent » est ambigu; de quelque façon qu'on l'interprète, ce mot atteste l'existence de la racine en italique. Pour la forme, cf. *coruscāre*.

aes (anc. *aīs*), **aerīs** n. : « cuivre » et « bronze ». *A. fac-*

tum « bronze travaillé » et *a. infectum* « quod in massis est »; *a. graue* « bronze au poids », première forme de la monnaie (cf. *per aes et libram*) remplacée par l'a. *signātum* « bronze estampé »; *a. candidum* « lait ». — Ancien, usuel. — Spécialisé bientôt dans le sens de monnaie, argent », de là *aerārium* « trésor public »; *aes aliēna*, argent », de là *aerārium* « trésor public »; *aes aliēna* « argent d'autrui, dette », cf. Ulp., Dig. 50, 16, 243, 1, *aes alienum est quod nos aliis debemus, aes suum est quod alii nobis debent; obaerātus*, cf. Varr., L. L. 7, 105, et *aerātor* : débiteur (gl.); *aesculor* : amasser de la petite monnaie (tardif); *aes* le sens de « bronze » a-t-il finalement été réservé aux dérivés *aerāmen*, *aerāmentum*, proprement « objet de bronze », cf. gr. *χαίρωμα*. *Aerāmen*, *arāmen* est demeuré dans les l. romanes. M. L. 242; B. W. sous *airain*.

L'ancien adjectif dérivé est *aenus*, *ahēnus*, issu de **ayēs-no-s*, cf. ombr. *ahesnes* « ahénis ». L'allongement de la seconde voyelle à la suite de l'amuissement de l's (**aenos* > *aenos* > *aēnus*) a eu pour conséquence le maintien de l'a initial, d'où *aēnus* en face de *aes*; en latin comme en ombrien, ceci a été marqué par l'introduction d'un h purement graphique : *ahēnus* (cf. *ahala*, etc.). L'étranger de la forme a frappé les érudits, cf. Serv. Ae. 1, 357, *solutio dicenda est quomodo dicimus aena* (l. *aera*?) et *aēna*. *Hoc autem solum huiusmodi uerbum in Latio inuenitur*. Sous l'influence du type en *-eus* des adjectifs indiquant la matière, on a fait *a(h)ēneus*; cf. *terrāneus*. La dérivation *aes* | *a(h)ēnus* était inintelligible en latin; d'après *ferrum* | *ferreus*, etc., sur le thème *aer-* du génitif a été créé l'adj. *aereus*, non attesté avant Varron. Virgile emploie conjointement la forme ancienne et la forme nouvelle, Ac. 1, 448-449 : *Aerea cui gradibus surgebant limina nexaque | Aere trabes foribus cardo stridebat ahenis*. De *aenus* (*aēneus*) dérive *aēnātor* (*aēnātor*) « joueur de trompette ».

Autres dérivés : *aerātus* : bronzé, *aerētus* « πολύχλωρος », *aerārius* « concernant le bronze, ou la monnaie, le trésor »; et peut-être *aerānis*? qu'on lit dans Isid., Or. 12, 1, 53, *ceruinus est color equi, quem uolgo gauranem dicunt. Aeranem idem uolgo uocat, quod in modum sui aerei coloris*; mais, dans le lib. Gloss., le mot est donné sous la forme *aeramen*, cf. Thes. s. u. et Sofer, 21 et s. M. L. 242 (*ae-* et *aramen*); *aerāmentum* (v. Löfstedt, *Phil. Comm. s. Peregr. Aeth.*, p. 231); *aerūgō* (avec un doublet *aerūca*, -ae) : rouille de cuivre, vert-de-gris; cf. *ferrūgō*, *lānūgō*, *rōbīgō*; d'où *aerūginōsus*; les formes romanes remontent à *aerūgō* et *aerīgō* (ce dernier sans doute d'après *rōbīgō*), M. L. 243. Sur *aesculor* « χαλκωλύω », v. Samuelsson, Glotta, 6, 229.

Composés : *ahēnobarbus* : surnom de la gens Domitia, avec un vocalisme o au lieu de i, étonnant, mais non sans exemple, cf. *Primogenia* (influence du type grec en -o?; cf. Stolz-Leumann, *Lat. Gr.*, p. 248). — En outre, nombreux composés poétiques en *-aeri* traduisant pour la plupart des adjectifs grecs en *χαλκο-* : *aerierepāns* *χαλκώροτος*; *aeripes* *χαλκώροτος*; *aerisonus* *χαλκώροτος*.

Un verbe *adaerō*, -ās « taxer, évaluer en argent » est également attesté, avec son dérivé *adaerātū*, dans la basse latinité. Pour *aestumō*, v. ce mot.

Ce nom indo-européen du « cuivre » ou du « bronze » est aussi conservé en germanique : got. *aīs* (gén. *aizis*), etc., et en indo-iranien : skr. *dyāḥ* (gén. *dyasāḥ*), av. *ayō*

(gén. *ayanāhō*). Ainsi que le pense M. Niedermann, *aes* repose sans doute sur **ay(o)s*, avec syncope, comme *rūs* sur **rew(o)s*.

Aes a les deux sens « cuivre » et « bronze » (cf. Plin. 34, 1 *aeris metalla*). Le nom du « cuivre » *cuprum* n'apparaît que tardivement; v. ce mot.

aesculus, -ī (-*aesclus*, *esculus*) f. : variété de chêne, peut-être celle qui produit le gland doux, qui diffère du *quercus*, du *rōbur* et de l'*illex*. Ce serait le *Quercus Farnetto* d'après P. Fournier. Attesté depuis Veranius. Rattaché à *esca* par étymologie populaire, cf. Isid., Or. 17, 7, 28; et *esculentus*. Conservé en ital., M. L. 244. Celt. : ir. *escal*.

Dérivés : *aesculeus*, *aesculinus*, *aesculneus* (pour la formation, cf. *populus* : *populnus*, -eus); *aesculētum* : chénaie; nom d'une place de Rome, cf. Varr., L. L. 5, 152 (*esculētum*).

Le rapprochement avec gr. *αἰτωψ* « sorte de chêne » et avec v. h. a. *leih*, v. isl. *eik* « chêne » ne se laisse pas préciser. Mot méditerranéen? Cf. H. Schuchardt, *Die roman. Lehnw. i. Berber.*, p. 16 et s., et Bertoldi, *Ling. stor.*, p. 191, qui rapprochent berb. *ikšir*, basq. *eskur*, gr. *ἄσκη* (v. Frisk, s. u.)

aestās, -ātis f.; **aestus**, -ūs m. Cf. *aedēs*. *Aestās* semble issu par haplogogie de **aestītās*, comme *honestās* de **honestītās*, cf. *honestus*. La parenté des deux termes était sentie des anciens, « *ab aestu aestas* » dit Varr., L. L. 6, 9. La langue les a différenciés dans l'emploi, bien qu'à l'origine ils aient désigné l'un et l'autre une chaleur brûlante :

1° *aestās* : été. — *est pars anni, aestus calor [temporis]. Aestus a nimio calore nomen accepit, aestas nomen non amittit* (l. *amittit?*), *etiam si temperata est*, GLK VII 521, 21. De là *aestiuus* « d'été » (de **aestāuius?*) et au n. pl. *aestiuā* : quartiers d'été (opp. à *hiberna*); *aestiuū*, -ās; *aestiuālis*. — Ancien, usuel. M. L. 245, 248.

2° *aestus* : chaleur brûlante, provenant d'une substance enflammée, notamment du soleil; comporte souvent une idée d'excès : *cui dubium est quin, si aestus malum est, et aestuare malum sū?* Sén., Ép. 117, 18.

L'agitation des flots de la mer peut être comparée au bouillonnement produit par la chaleur, et l'écume des flots à l'écume qui se forme sur un liquide bouillant. Aussi *aestus* a-t-il désigné l'agitation des flots (cf. Serv. auct., Ac. 11, 627, *aestus proprie est maris incerta commotio*), la marée, les courants marins, et finalement la mer. Cf. Pacuv., Trag. 416, *feruit aestu pelagus*; Varr., L. L. 7, 22, *quod in fretum saepe concurrat aestus atque efferuescat. Aestus a pris aussi un sens moral de « bouillonnements de l'âme, trouble, fureur ».*

— Ancien, usuel. Dérivés : *aestiuū*, -ās (*caestiuū*); *aestiuātio*, -tūbūndus (tardifs); *aestiuōsus* (Plt.); *aestiuārium*, conservé en fr. (*étier*, *étiage*) prov., et dans les l. hispaniques, cf. M. L. 250. Composés : *aestifer*; *aestifluus*.

Les mots *aestās* et *aestus* ne peuvent s'expliquer que comme des dérivés du thème en **-es-* attesté par skr. *ēdhaḥ* « bois à brûler », avec av. *aismā* et pers. (arsacide) *hēzum* « bois à brûler », v. isl. *eisa* « cendre brûlante », gr. *αἰθος*, n. On ne saurait préciser l'histoire de la formation. Pour la racine, v. *aedēs*.

aestumō (*aestimō*), -ās, -āui, -ātum, -āre : fixer le

prix ou la valeur de, estimer (à); *parui, magni aestimāre* « estimer comme étant d'un petit, d'un grand prix »; *item aestimāre*. Par suite, « faire cas de »; puis, par affaiblissement de sens, « juger, penser » (comme *arbitror*, *censeō*, *putō*, *reor*, tous verbes qui avaient aussi à l'origine un sens technique, concret et fort). Un rapport avec *aes* a été senti par les anciens; cf. P. F., 23, 1, *aestimata poena ab antiquis ab aere dicta est, qui eam aestimauerunt aere, ouem decussis, bouem centussis, hoc est decem vel centum assibus*. — Ancien, usuel. M. L. 246.

Les dérivés de *aestimō* n'appellent pas de remarque, sauf *aestimābilis*, création de Cicéron pour rendre le terme stoïcien grec *ἀξιῶν ἐχων*, et le mot technique *aestimum* (-*mia*) « estimation ».

Le composé *existimō* (attesté depuis Plaute) et ses dérivés ont seulement le sens de « juger, estimer ». Les l. rom. attestent aussi **adaestimo*, M. L. 139.

L. Havet, MSL 6, 18, a expliqué *aestumō* comme étant un dénomiatif de **ais-temos* « celui qui coupe le bronze » et rapproché l'expression juridique *per aes et libram expendere atque aestimare*. Mais la racine **tem-* « couper » n'est pas représentée en latin. Aucune des autres explications proposées ne comporte un commencement de preuve.

aethās : v. *aevus*.

aethēr, -ēris n. : éther, puis « ciel ». Emprunt savant, déjà dans Ennius, A. 472 (acc. gr. *aethera*) au gr. *αἰθήρ*, d'où *aetherius*. Irl. *aeder*, *ethiar*. V. *aēr*.

aevus m., **aevum**, -ī n. : « temps » considéré dans sa durée, par opposition à *tempus*, qui désigne, tout au moins à l'origine, un aspect ponctuel de la durée. De là des acceptions particulières, étendues ou restreintes, de *aevus* : 1° durée de la vie, âge, génération; 2° éternité.

Le genre masculin est attesté chez les auteurs archaïques (Plt., Poe. 1187; Lucr. 2, 561; 3, 605); c'est aussi celui de gr. *αἰών*, de got. *aīws*; il correspond à une conception « animée » de la durée; le triomphe du neutre *aevum*, qui est également ancien; a pu être favorisé par l'influence de *tempus*. Terme archaïque, conservé à l'époque impériale par la langue écrite, surtout poétique, et qui, à basse époque et chez les écrivains ecclésiastiques, a été remplacé partiellement par *saeculum*, qui a servi à traduire *αἰών* (v. *saeculum*). Pas de pluriel. Non roman.

Dérivés : *aetās* (*aevitās*, Lex XII Tab., cf. osq. *āta-tēis* « aetātis », pél. *aetatu* « aetāte », formes peut-être empruntées au latin; sur la dérivation, voir plus bas) : âge, vie (au sens de « temps à vivre » *agere aetatem*). Aussi « période de la vie » : *aetātēs hominis* (cf. en fr. l'âge viril); *aetātula* : âge tendre. Puis « génération »; et « époque, temps ». — Terme courant qui tend à remplacer *aevum*. Panroman, sauf roumain. M. L. 251. Certaines formes romanes supposent encore *ae(u)itās*, *ae(u)ita* (cf. *iuentās* et *iuenta*).

aeviternus, puis *aeternus* : qui dure toute la vie, éternel (opposé à *mortālis*, e. g. Cic., Ac. 2, 124). De là : *aeternitās* peut-être créé par Cicéron; gr. *αἰωνιότης* (Gl.); *aeternō*, -ās (Varr.), *coacternus* (lat. eccl.). Le suffixe de *aeternus* se retrouve dans *hesternus*, *sempiternus*, et rappelle les formations analogues : *diur-*

nus, nocturnus, hibernus, hodiernus, modernus, qui servent également à l'expression du temps.

D'après *mortális*, la langue de l'Église a créé *aeternális* (déjà signalé par S^t Augustin), qui a remplacé *aeternus*. Les gloses ont aussi *acetiāneus* : qui in *aevio durat*; *acetiāneus* : *ἤλιξ*; et à basse époque *coetiāneus* traduit *ὁμηλικῆς, συνήλικῆς*. Composés : *longaeuus* = *δυνατός*; *grandaeuus* = *μακροτάτος*; *grandaeuūds*.

Le latin conserve ici, sous forme d'un dérivé en -o- qui se retrouve dans got. *aiws*, le nom indo-européen de la « durée » (en général la « longue durée », la « durée sans limite ») ; ce nom était de la forme **āyu*; **yu*- et comporte des suffixes de dérivation variés. Le védique offre : *āyūh* (masc.) « génie de la force vitale », avec les dérivés *āyuh*, gén. *āyuhā* (neutre) « force vitale » et un locatif *āyuni* (même sens), ce qui est sans doute le sens le plus ancien du mot, si, comme l'a proposé M. Benveniste, BSL 33, p. 103, il faut en rapprocher les mots du type *iuuenis* (de **yu-uen-*), avec le degré zéro de la racine devant suffixe de dérivation, comme il est normal. L'Avesta a le neutre gāth. *āyu* « durée » ; les cas obliques sont, dans les gāthā, de la forme gén. *yaōd*, dat. *yaōdi*, instr. *yaōā*; du datif *yaōdi* (av. réc. *yavē*), employé adverbialement, est dérivé l'abstrait : *yaōāitāt* « perpetuitās » ; l'emprunt arménien à l'iranien *yaōē* « toujours » et le persan *yaōē* « éternel » sont des dérivés du datif **yaōai*. Le grec a, d'une part, *αἰών* (*aiōn*) « durée » et l'adverbe hom. *αἰών* « toujours » ; et, de l'autre, les anciens locatifs de thème en -es- : lac. *alec*, l'hér. *āec*, hom. *aiēt*, att. *aiēt*; acc. v. att. *aiō*; la forme du datif-locatif de thème non pourvu d'un élargissement est attestée en éolien et en arcadien : lesb. *ai* (de **aiF*), thess. av. béot. *ai*, arc. *ai* (le au de Millet doit être une survivance d'un parler antérieur à l'ionien) ; cf. la flexion avestique. C'est sur une forme adverbiale telle que ce **aiwi*, attesté par l'éolo-achéen, que reposent les dérivés lat. *aetās* et *aeternus*, qui ne peuvent guère s'expliquer par le substantif *aetom*. L'adverbe got. *aiw* (dans ni... *aiw* « oûdépote », suns-*aiw* « εὐθέως », etc.) peut reposer sur **aiwi*; rien n'oblige à y reconnaître l'accusatif. Le got. *aiws* « aiōn » n'a pas de correspondant exact dans les autres langues germaniques ; ainsi l'on a v. h. a. *ēwa* (féminin) ; tout le germanique a des représentants adverbiaux du type *aiw* : v. isl. *ei*, *oe*, v. angl. *ā*, *ō*, v. h. a. *ēd*; de cot adverb est dérivé l'abstrait v. h. a. *ēwido* « éternité ». D'autre part, le gotique a *in ajukdup* « εἰς τὸν αἰῶνα », cf. v. angl. *ēce* « éternel ». L'irlandais a deux mots *dis* (*des*), l'un neutre et thème en -o- (gén. *dis* Sg. 63 b 5), l'autre masculin et thème en -u- (gén. *desu*). L'un signifie « vie, âge », et l'autre désigne les gens qui vivent ; gall. *oes* I., « âge, vie », et *oed* m., « âge, moment ».

af : v. ab.

afannae, -ārum f. pl. : sottises. Ne se trouve que dans Apulée, Mét. 9, 10 et 10, 10.

Cf. *apinae*. M. Graur, *Md. ling.*, p. 18, suppose que le sens de *afannae* est « chose embrouillée » et il en dérive le verbe **afannāre* « se donner de la peine » (it. *affannarsi*, v. fr. *abaner*) que supposent les langues romanes ; cf. M. L. 252. Sans doute tiré de εἰς Ἀφάνης, locution grecque en jeu de mots avec *ἀφανής*, employée à propos de choses obscures (avec génie expressive?) ; cf. Thes. s. u.

afēr, -ra, -rum : africain, d'Afrique ; *africanus, -a, -um* -uentus. Cf. M. L. 272.

affatim : v. **fatis*.

africia, -ae f. : sorte de gâteau. Un ex. dans Arnobe 7, 24. V. Glotta 15, 274, et cf. M. L., 271.

afrūtum, -I n. : transcription du gr. ἀφρωτόν « spūmeum », influencé par *dēfrūtum*. Dérivé : *afrūtābulum*. Mots de basse époque (Anthime, Gloss., Isid.).

agaga, -ae : entremetteur ? Un seul ex. dans Pétr. 69. On trouve aussi dans les gloses *agagula* : *lenocinator, fornicator*. Proviendrait d'un gr. **ἀγαγᾶς* d'après W. Heraeus, Kl. Schr. 106, qui rapproche gr. προαγωγός « lēnō ».

agāsō, -ōnis m. : écuyer, palefrenier ; cf. P. F. 23, 18, *agasones equos agentes, i. e. minantes*. Les anciens le rattachent à *agō*, mais ce type de dérivation est sans exemple ; *equisō* semble formé d'après *agāsō*. Transcription d'une forme dorienne : Ἠγήσων ? Archaïque et postclassique ; appartient à la langue vulgaire d'après Servius ; sur ces formations en -ō, -ōnis, v. Cooper, *Wordformation in the roman sermo plebeius*, p. 54, et Fisch, *Die lat. nomina personalia auf -ō, -ōnis*. — M. L. 274.

ago : v. *agō*.

agōē, -ae f. (et *agēm, -ī*) ? — *uia in nauī dicta, quod in ea maxime quaeque res agi solet*, P. F., 9, 24 ; — *uiaes sunt uel loca in nauī per quae ad remiges hortar accedūt*, Isid., Or. 19, 2, 4. De là *agētor* : *horātor* (Gloss.). Un seul ex. dans Ennius, A. 492, en dehors des gloses. De gr. ἄγωα ; v. Ernout, *Élém. dialectaux*, p. 96.

ager, -grī m. : « champ », et par suite « domaine » (public ou privé, a. *pūblicus, a. priuātus*), « territoire » (a. *Campānus*). S'oppose à *urbs*, e. g. Enn., Tr. 112, *inter se sortiunt urbem et agros*, et à *domus*. Spécialement « terre cultivée », cf. Serv., in G. 2, 412, *agros incultos « rura » dicebant, i. e. siluas et pascua, « agrum » uero qui colebatur*. Les anciens rattachent *ager* à *agere*, cf. Varr., L. L. 5, 34, mais n'ont pas été sans voir la parenté avec *ἀγρός*. — Usité de tout temps. Panroman (souvent dans des sens dérivés, cf. *campus*). M. L. 276.

Dérivés : *agellus*, M. L. 275 b, *agellulus*; *agellarius* : petit fermier (tardif) ; *agrārius* (*agrāris, -lis*, tardifs) au f. pl. *agrāriae* : postes militaires dans la campagne, et *agrāriēnsēs nāuēs*; *agrestis* (sans doute dissimilé de **agrestis*, cf. *terrestris* : v. ce mot), *siluestris, campestris* et sur lequel semble avoir été formé *caelestis*, M. L. 295 ; sur la déformation, très tardive, de *agrestis* gr. ἀγρότης « vent d'ouest », en *agrestis*, v. Isid., Or., 13, 11, 10, et Sofer, p. 88 ; *agrātium* : impôt établi sur les terres (cod. Theod.). Il n'y a pas de verbe dérivé de *ager*; *agrō* est une formation unique et de basse époque (Marius Victorinus) d'après *peragrō*, verbe tiré de *per agrōs* (ire, ambulāre). *Ager* est premier terme de composé dans *agricola*, etc., *agrifolium* : bryonée (Ps. Ap.), *agrīnēnsor* calque du grec γεωμήτορας, *agrīpeta* = ἀλφειτικός, mot de Cicéron.

Pour *peragrō*, *peragrī*, v. ce mot.

Cf., avec la même forme et le même sens, ombr. *ager*, véd. *āgrāh* « champ (non cultivé) », gr. ἀγρός (la place du ton ne concorde pas en sanskrit et en grec), got.

akrs, ainsi chez Homère, p 182 *ἄγροιο πόλιν δέ... λέναυ* ou a 185 *ἐπ' ἀγροῦ νόστοι πόλιν*. Mais le mot est inconnu à l'iranien, au slave, au balte, au celtique. L'arménien a *art* (gén. *artoy*), avec un t au lieu du c attendu. — Le nom i.-s. **agro-* désignait la « campagne », un terrain de parcours qui s'oppose aux endroits habités. Le grec désigne par ἀγρός ou ἀγρότερος un animal qui ne vit pas à l'état de domesticité ; l'adjectif latin équivalent est *agrestis*, où apparaît sans doute (avec dissimilation) un suffixe dérivé de **-tero-, -tro-*.

agger, -ris m. — matériau apportés ou entassés, amas de terre ; d'où « terrasse, rempart, digue, route pavée, etc. », le sens variant suivant les emplois techniques. Terme surtout militaire et rural, attesté depuis Lucilius, peut-être postverbal tiré de *aggerō*, dont il serait l'ancien impératif de commandement substantif, comme *biber, biberis* m. : « boisson » a été tiré à basse époque de l'expression *biber dare*, où *biber* est la forme syncopée de l'infinitif, v. Thes. II 1959, 40 sqq. Toutefois, *agger* pourrait être un composé du type *reddux*, etc. Cf. Eutyclus, GLK V 481, 18, *aggero, -is... ex quo uerbo nomen fit agger, et ab eo uerbum deriuatum aggero, -as*. Le dénominateur *aggerō, -ās* a eu un composé *exaggerō, -ās* « entasser des terres » et, au sens moral, « exagérer, grossir » ; de là *exaggerātio*, qui, dans la langue de la rhétorique, traduit ἀξίησις et δεινώσις.

L'existence de *arger*, attribué aux « antiquissimi » par Priscien, est douteuse ; cf. Indog. Anz. 39, 32 et ALLG, 13, 37 ; l'accusatif *arginem* supposé par ital. *argine*, esp. *arcén*, cf. Meyer-Lübke, 277, et *Einf.*³, p. 187, est de toute façon une forme récente, du reste obscure.

agilis : v. *agō*.

agīna, -ae (les formes romanes attestent l'i) f. : chasse d'une balance ; — *est quo inseritur scapus trutiniae, i. e., in quo foramine trutina se uertit, unde aginatore dicuntur qui paruo lucro mouentur*. P. F., 9, 12 ; cf. Rich., s. u. Féminin d'un adj. **aginus*, dérivé de *agō* (cf. *coquō, coquina*) au sens de « peser », proprement « entraîner le fléau de la balance », cf. gr. ἄγω, et les sens spéciaux de *exigō, exāgium* « pesée, balance », *caāmen* « curseur vertical ». Conservé dans un parler sarde, M. L. 282.

agīnō, -ās, -āre (i, cf. *agīna*) : « se démener » (comme le curseur vertical oscille dans l'*agīna*) ; un ex. dans Pétr., 61, *ēgī, agīnāui*. De *agīnō* a été tiré à basse époque un subst. postverbal **agīna* « effort, hâte » supposé par les langues romanes, cf. M. L. 281 et cf. aussi *agīnātor* dans la glose de Festus.

agmēn : v. *agō*.

agna : « pennatas impennatasque agnas in Sal(i)uari carmine spicas significat cum aristis et alias sine aristis », P. F., 231, 5. Lire *acna* ?

Pour l'étymologie, v. *acus* (*aceris*).

agnus, -I m. (commun dans l'ancienne langue ; pour indiquer le sexe on ajoute *mās* ou *fēmīna* ; le féminin *agna* (cf. ἀγνή, ἀγνίς), quoique déjà dans Caton, au témoignage de Priscien, GLK II 85, 5 et 257, 17, est relativement récent (cf. Thes. I 1361, 75 sqq.) ; agneau, agnelle. Usité de tout temps. M. L. 290 ; B. W. sous *agneau*. Souvent remplacé par des diminutifs, *agnulus, agnellus* (-a) [on attendrait **agellus*, qui aurait l'incon-

venient de se confondre avec le dérivé de *ager*], M. L. 284 ; *agniculus, -la, agnicellus, agnicellulus*, ces derniers attestés à basse époque. Autres dérivés et composés : *agninus*, M. L. 287 ; *agnellinus* ; *agneus* (Greg. Tur.) ; *agnīle* (Gloss. d'après *ouīle* ; cf. M. L. 286).

ambiēnus : vieil adjectif du rituel (*ambēgnus, ambiēgnus*) ; cf. Varr., L. L. 7, 31, *ambiēna bos apud augures quam circum altae hostiae constituuntur* ; et P. F., 4, 26, *ambiēni bos et uerbis appellabatur, cum ad eorum utraque latera agni in sacrificium ducebantur* ; Fulg., Serm. ant. 6. Cf. *ambō, ambi-*.

V. aussi *auillus* et *aububulus*. Des deux mots indo-européens pour « agneau », l'un, celui qui représente gr. *ἄγνος, ἄγνός*, se retrouve en arménien et en indo-iranien (cf. *uerucz*), l'autre, celui qui représente gr. ἀγνός, de **agwnós* < **agwnós*, se retrouve dans *agnus*. A la différence des noms spécifiques, comme celui du « mouton » (v. *ouis*), les noms de jeunes animaux varient d'une langue à l'autre ; l'agneau est le seul dont on ait des noms remontant à l'indo-européen. Les formes celtiques, irl. *uan* et gall. *oen*, ont un o initial ; sl. *agnēlat* *agnīc* offre une voyelle longue initiale, **ō* ou **ā* ; le dérivé germanique représenté par v. angl. *zānian* « agneler » a un représentant d'un **k* ou d'un **g* h intérieur, mais exclut un ancien **g* w. Ailleurs il y a des mots isolés, ainsi en germanique avec got. *lamb*, etc., ou en balte avec lit. *eras*. Mot de forme instable, comme beaucoup de noms de ce genre.

agnuscaustus : gattilier (Scrib., Plin.). Du gr. ἄγνος avec influence de ἄγρος « pur, saint » ; cf. all. *Keusch-lamm*. V. André, *Lexique*, et Frisk, s. u.

agō, -ōnis : v. le suivant, p. 16.

agō, -is, -ēgī, -āctum, agere (ancien optatif en -s-, *āxim* ; et *adāzīnt*) : pousser devant soi (par opposition à *dūcō*, qui signifie « marcher à la tête de, guider »). Ancien terme de la langue pastorale, cf. *agolum* : *pastorale baculum quo pecudes aguntur*, P. F., 27, 7 (cf. gr. ἀγέλη : troupeau) ; Gaius, Dig. 50, 16, 235, *proprie dicimus agi ea quae animalia sunt* (opposé à *ferri et portāri*) ; Or., F. 1, 324, *pars quia non ueniunt pecudes sed agantur, ab actu | nomen Agonale credit habere diem*. Cf. *agere praedam* ; *ferre agere*, qui a un correspondant dans le gr. ἄγειν καὶ φέρειν. Se dit aussi des hommes, avec le sens de « pousser, poursuivre, mener », et des choses : *agere uinea, cuniculos*. *Agō* s'emploie absolument dans le sens de « se diriger, avancer, aller » : Plt., Pc. 216, *quo agis?*, à côté de Amp. 450, *quo agis te?* et de *agor* dans Vg., Ae. 7, 384 ; cf. *agmen* « marche » et « armée en marche », classique, usuel ; *agilis* « qui avance vite, agile, rapide » (conservé en roumain, M. L. 280), d'où *agilitās*, qui semble créé par Cicéron, cf. ad Att. 1, 17, 4 ; *actuarius* (v. plus loin). C'est à cette valeur absolue qu'il faut rattacher l'emploi de *age*, seul ou renforcé de la particule -*dum*, *agedum*, qui, comme le grec ἄγε, ἄγε δὴ, a une valeur exhortative : avance, allons. Bien que le pluriel *agite, agiedum* soit attesté, *age* a pu être joint à un verbe au pluriel : *age... non est modo uerbum imperantis, sed hortantis aduerbium adeo ut plerumque « age facite » dicamus, et singularem numerum copulemus plurali*, Serv., Ae. 2, 707. Sur cette valeur de l'impératif singulier, voir Wackernagel, *Vorles.*, I, p. 85, qui

compare les emplois grecs de ἄγε, ἄγῃ, ἄγῃ, ἄγῃ, ἄγῃ, ou allemands de *siehe*, *wart einmal*. Il y a chance, d'ailleurs, étant donné que beaucoup d'exclamations latines — ainsi *apage*, *euge* — sont empruntées au grec, que cet emploi de *age* soit dû à l'influence du grec ἄγε.

Le sens original de *agō* « pousser en avant » le désignait pour exprimer l'activité dans son exercice continu, tandis que *facere* exprime l'activité prise sur le fait dans un certain instant. *Quid agis?* signifie : à quoi vous occupez-vous? *Quid facis?* quel acte exécutez-vous? *Agere* s'oppose à *quiescere*. Cic., N. D. II 53 : *aliud agendi tempus, aliud quiescendi*. Il n'y a point de terme auquel *facere* puisse s'opposer directement. Varron remarque que *infectus* pour dire « inactif » est « impropre » (Bréal-Bailly). — *Agō* est essentiellement « duratif » ; *faciō*, presque « déterminé ». Cette distinction est confusément sentie par les anciens. Varron note, L. L. 6, 77, *propter similitudinem agendi et faciendi et gerendi quidam error his qui putant esse unum. Potest enim ali(quis) quid facere et non agere, ut poeta facit fabulam et non agit, contra actor agit et non facit; et, 6, 78, qui quid administrat, cuius opus non exstat quod sub sensum ueniat, ab agitato... magis agere quam facere putatur. — Agere se dit d'une activité qui se déploie, *facere* d'une chose qui se fait : de là *agere uitam, aeuom, aetiā*; *custodiās agere, uigiliās agere, paenitentiam agere*, toutes expressions qui sont des sortes de présents intensifs, et dans lesquelles la langue familière a tendu à remplacer *agere* par son fréquentatif *agiāre*.*

Ce sens général du verbe rend compte des acceptions particulières qu'il a prises dans les différentes langues techniques : dans la langue religieuse, *agere* signifie « accomplir les rites du sacrifice, sacrifier », cf. *hoc age*; *agōn?* de **agō-ne?* cf. Ov., F. I 317 sqq.; Sén., Contr. 2, 3 (11) 19; *agō, -ōnis* m. « le sacrificateur » (cf. Schol. Stat., Theb. 4, 463); *agōnius, a, um*; *Agōnālēs (diēs) dies agonales per quos rex in regia arietem immolat, dicitur ab agon, et les noms propres mons Quirīnālīs Agōnus, collina porta Agōnēnsis*.

Dans la langue du droit, *agere* s'emploie absolument : *agere lēge* « mener une affaire, agir, procéder; agir conformément à la loi », *agere dē* « discuter de », *agere cum* « discuter avec », ou avec un complément : *agere rem, agere litem, agere causam*; *actiō* « procès, poursuite judiciaire » (cf. Theis. I 1934) : d'où dans la langue courante *acta res est, actum est* dont le grammairien Donat signale l'origine juridique, ad Ter. Ph. 419, Eu. 54, An. 465 (Theis. I 1394, 83; 1395, 5 sqq.). Dans la langue du barreau, *agere* a été employé pour « plaider », de là *actor* « avocat » ; *actiō* (attesté depuis la Rhetor. ad Herenn.) « fait de plaider, plaider » et « action oratoire ».

Dans la langue théâtrale, *agere* a signifié « représenter tout au long », d'où « jouer » a. *fabulam*; a. *partēs* « tenir un rôle » (d'où *actūs* « fait de jouer un rôle, action d'une pièce », et « division de cette action, acte » ; *actor*, déjà dans Plaute avec ce sens, Ba. 213) et a pris ainsi le sens de ὑποκρίσθαι et de ses dérivés.

Dans la langue de la grammaire, *agere* « être actif » s'est opposé à *pati* « être passif », *agens, actiūs* à *patiēs, passiuus*, cf. Gell. 18, 12 tit.; *morem istum ueteribus nostris fuisse uerba patiēdi mutare ac uertere in agendi modum*.

Enfin, on a vu par *agina* que *agō* a dû désigner,

comme gr. ἄγω, l'action de peser, sens dont il s'est dépouillé au profit de son composé *exigō*.

Malgré la fréquence et la multiplicité de ses emplois, n'est représenté dans les langues romanes que par des emprunts de la langue écrite.

De *agō* existe un fréquentatif-intensif déjà signalé *agiō*, -ās « pousser vivement ou avec force » : *stimulō bouēs agiāre*; d'où « agiter, poursuivre » au sens physique comme au sens moral (cf. *iaciare, uezare*) « ne pas laisser en repos, remuer sans cesse (dans son esprit *animō, mente*; cf. *cōgiō*), débattre », conservé dans quelques formes romanes, M. L. 283. Le nom concret *agitator* désigne le cocher, le jockey : — *aselli* Vg., G. 1, 273 ; *agiatiō* a surtout un sens moral « agitation », et « méditation, pratique constante ».

Agitō a fourni à son tour des composés : *cōgiō* de **co-agiō*, spécialement au sens de « agiter des pensées », Varr., L. L. 6, 43, *cogitare a cogendo dictum; mens plura in unum cogit, unde eligere possit*; P. F., 58, 6, *cogitatio dicta uelut coagitatio, i. e. longa eiusdem rei agit(at)io in eadem moro consiliū explicandi*. Ancien, usuel; panroman, M. L. 2027 et 2028, *cōgiātūs*.

Dérivés : *cōgiatiō*, etc.

Bien qu'à l'origine les anciens eussent le sentiment d'un verbe composé, ils ont traité *cōgiō* comme un verbe simple, de là les composés *con-*, *ex-* (fréquent), *in-* (ἔ. λ. d'Hor., Ep. 2, 1, 22, traduisant ἐπιβουλεύω, ἐνοτέω), *prae-*, *re-cōgitare* avec les dérivés usuels; et les formes avec *in-* privatif : *incōgiātūs, -antiā, -tātus, -tābilis* (sans doute d'après gr. ἀνόητος, etc.).

Exagiō, -ās « poursuivre sans relâche, exaspérer », M. L. 2931. Un composé a subi l'apophonie : *subigiō*, -ās, -āre souvent employé comme *submittere* avec le sens de « conduire la femelle au mâle » ; à moins — ce qui est plus vraisemblable — que le verbe n'ait été formé directement sur *subigere*. Dérivé : *subigiatiō*.

A *agō* se rattache un certain nombre de noms concrets et abstraits et d'adjectifs, déjà signalés en partie. On a vu *agō, -ōnis, agmen, -inis, agilis* et les sens spéciaux de *actus* et de *actiō*. *Actus* (attesté depuis Térence et Pacuvius) a d'autres sens techniques, plus voisins du sens premier de *agere* : il signifie « marche, mouvement, impulsion » (cf. le sens de *actuarius* dans *actuaria nāuis*, et l'adverbe *actūtum*, q. u.), et « passage ». Dans la langue rurale, il désigne une mesure d'arpentage, « *in quo boues aguntur cum aratur, cum impetu iusto* », dit Plin., 18, 59 (cf. le sens « rural » de *uersus*). On voit par là comment il est possible de rattacher *ager* à *agere*. Ce n'est qu'à l'époque impériale que *actus* est employé pour *actiō*. De *actus* provient *irl. aht*.

Actiō, -ōnis différencié dans l'usage de *actus* a surtout le sens philosophique secondaire de « façon d'agir, action (abstrait et concret, d'où *actiōnēs*), activité (= *πράξις, ἐνέργεια*) ». A ces noms se rattachent des formations dérivées, l'adj. *actiūs*, terme de la langue philosophique (Sénèque) ou grammaticale (Charisius) qui traduit le gr. *πρακτικός* par opposition à *θεωρητικός*, et son substantif attesté tardivement *actiūiūs* (Probus); *actūālis* (Macroba) = *πρακτικός*, d'où *irl. ahtāil*; le fréquentatif *actiō*, qui dans la bonne langue (Cic.) ne signifie que « plaider souvent » ou « jouer souvent » et n'a pris le sens de « faire souvent » qu'à l'époque impériale (Tacite), par suite d'une confusion avec *factiō*. Le neutre

de l'adj. verbal *actum*, -ī « ce qui est accompli, acte », est fréquemment au pluriel dans la langue politique : *acta senātūs, populī Rōmānī* pour désigner tout ce qui concerne l'activité du Sénat ou des assemblées et des magistrats; puis, par métonymie, il a désigné les documents écrits (journaux, livres, etc.) qui relaient cette activité : *acta diurna*, que Dion Cassius traduit par τὰ δημόσια ὑπομνήματα. De là : *actuarius* (*actarius*).

Enfin, de la racine *ag-* existe un mot-racine **ag-* qui figure comme second terme de composé, par ex. dans *rēmex* « celui qui pousse les rames, rameur », formation exactement semblable à *auspex, artifex*, etc. Phonétiquement, le nominatif devrait être **rēmāx*, l'a du mot racine **ag-* devant s'allonger, comme celui de *actus*, en héritant des vibrations du *g* devenu sourd devant *s*; cf., du reste, *aurax* sous *auriga*, où l'a s'est maintenu par suite d'une différenciation due à l'e précédent. *Rēmex* a été refait sur *rēmigis*, pour éviter une flexion aberrante **rēmāx rēmigis*, et le mot est entré dans la catégorie des mots en *-ex, -icis* ou *-igis*. Un phénomène d'analogie comparable se constate dans *index, iudex*, cf. s. *dicō*. *Rēmex* a eu à son tour un dénominateur *rēmigō*, un abstrait *rēmigiūm*; cf. aussi *nāuigō, -ās, nāuigiūm*; *litigō, litigiūm*, où, du reste, il n'y a pas de **nāuex, *litex* attestés; *iūr(i)gō, iūr(i)giūm*. De ces formes la langue a extrait un suffixe *-gō (-igō)* qui a servi à former des verbes dérivés, ainsi de **facis, fatigō, de flamma, flammigō*; de *fūmus, fūmigō*, etc.

Une forme à voyelle longue apparaît dans les composés *ambāges* et *indāgō* : v. ces mots.

Agō précédé de préverbes a fourni de nombreux composés, la plupart en *-igō*; quelques-uns sont contractés (*cōgō, dēgō*).

abigō : (formé comme skr. *apājāmi*, gr. *ἀπάγω*) « éloigner en poussant, chasser »; d'où « faire avorter » (cf. *abiga*, féminin de **abigus, -a, -um*, désignant l'ivette, sorte de germandrée : *chamaepitys latine abiga uocatur propter abortus*, Plin. 24, 29). S'emploie souvent d'animaux domestiques qu'on emmène ou qu'on enlève, e. g. Cic., Verr. 3, 5, 7, *familiam abduxi, pecus abegit*; d'où *abigēus, -i (abigēus)* « voleur de troupeaux », qu'Ulpien définit et oppose au *fūr*, Dig. 47, 14, 11, et ses dérivés : **abigō, -ōnis*, qui subsiste en portugais, cf. M. L. 27.

adigō : mener, pousser vers; spécialement « amener à prêter serment » *alqm ad iūs iurandum adigere*. A l'époque impériale, le sens premier s'étant effacé, on trouve *adigere* au sens de « contraindre » suivi de l'ablatif-instrumental : *populum iure iurando adegit*. M. L. 137 a, *adactum*.

ambigō : pousser de part et d'autre; et « mettre sur les plateaux de la balance », d'où « laisser en suspens, douter ». De là *ambigiūs* (pour la forme, cf. *exiguus*), *-a, -um* : *-m est quod in ambas agi partes animo potest*. *Huiusmodi apud Graecos ἀμφίβολα dicuntur*, P. F. 15, 27; *ambigiūtās*. Cf. *ambiazium*, sous *ambi*.

cōgō, -is, cōgī (trisyllabe), *coactum* (sur la graphie *quactum*, v. Isid., Or. 20, 2, 35, Sofer, p. 151; et cf. *coaxare, quaxare*), *cōgere* : mener ensemble, réunir dans un même lieu, rassembler (= *συνάγω*); *cōgere pecus* (joint à *condicere* dans Cés., B. G. 1, 4, 2, etc.). De là, dans la langue rurale, a pris le sens de « condenser, épaissir, réduire » : *frigore mella cogit hieus*, Vg., G. 4,

36, et spécialement « cailler » (*caseus a coacto lacte*, Varr., L. L. 5, 108), d'où *coagulum* et son dérivé *coagulare* et, de *coactus*, de nombreux dérivés techniques ayant trait à la fabrication du fromage et demeurés dans les langues romanes (cf. M. L. 2026 *cōgere*; 2005-2006 *coagulare coagulum*, et en celt. : brit. *caul*; 2003 *coactus*; 2000 **coactiāre*). *Coagulum* présente le même *a* que *ambāges, indāgō*.

D'autres formations se rattachant au sens de « serrer, presser » sont attestées dans les verbes du type français *cacher*, de **coactiāre*, v. B. W. s. u. ou *catir*, de **coactiāre*, cf. M. L. 2001, *coactilis* « foulé » (*dē lānā*), noté *qu(o)actilis*, 2001 a *coactile*. Ces formations, qui ne figurent dans aucun texte, montrent l'importance de *cōgere, coactum* dans les langues techniques. — *Cōgere* « pousser ensemble » impliquait souvent l'idée de force employée; aussi le verbe a-t-il signifié « forcer à, contraindre », cf. le *ius cogendi coercendi*, et l'expression *inuītus et coactus* d'où *incoactus* dans Sén. et *excōgō* (Grom.) = *praecipio*; **coactāre*, M. L. 2015. Ce sens apparaît dans *coactor* « collecteur d'impôts », gr. *κομᾶκτωρ*, cf. *comāctōrēs, argentārū* Gl.

De *coactus* Lucrèce a dérivé *coactō, -ās*, conservé en logud. *cattare* « presser », M. L. 1999.

dēgō : verbe assez rare, qui a deux sens. Dans l'un, le préverbe marque l'idée de séparation et le verbe signifie « enlever » (sens archaïque), Pl., Aul. 165, *laborem degam et deminuit tibi*; Epid. 65, *degetur corium de tergo meo* (*degetur* Linds.). Dans le second, *dē-* marque seulement l'idée de continuité, d'achèvement : *dēgere uitam, aetiā, bellum*.

exigō : pousser, chasser (= ἔξάγω) : *exacti reges*; puis « faire sortir de », *exigere pecunias a ciuitatibus*; *exigere poenas*, et par suite « exiger » de quelqu'un; de là *exāctiō, exāctor*. Dans un second sens, *ex-* marque l'achèvement (comme dans *efficiō*) et le verbe signifie « achever, mener à terme » : Vg., Ae. 1, 78, *omnes ut tecum... annos exigat*; Hor., C. 3, 30, 1, *exegi monumentum aere perennius*. Enfin, *exigere* a le sens de peser (achever une pesée, peser exactement : Suet., Caes. 47, *margaritarum pondus sua manu exigere*), d'où « fixer, déterminer » : Vg., Ae. 4, 476, *decreuitque mori : tempus secum ipsa modumque | exigit*, M. L. 3014. De là : *exagium* glosé *pensatiō* « pesée » (bas latin), M. L. 2932, cf. *aquagium, periagium* « rouleur »; *exactūs, -a, -um* : exactement pesé, précis, exact, d'où **exactāre*, M. L. 2928 a; et *exigius* (v. l'article spécial).

inigō (= ἐλάγω) : terme qui est resté de la langue rurale, « pousser, mener [le bétail] dans ou vers ». Sur *indigō*, v. Niedermann, dans *Emerita* XII (1944), p. 72.

prodigō : pousser devant soi; Varr., R. R. 2, 4 *prodigere pecus* (cf. *prodigere*, d'où « jeter devant soi, dissiper, prodiguer » (= *profundere*, auquel Cic. joint *prodigis*, Off. 2, 16, 55 : *prodigi qui... pecunias profundunt in eas res...*). *Prodigus* a fourni des substantifs dérivés *prodigiātūs* (un ex. de Lucilius ap. Non. 159, 36) ; *prodigiālītās* (très rare, formé d'après *liberalītās*) ; *prodigēntia*, mot de Tacite. Un adj. *prodigiūs* est également attesté : *-ae hostiae uocantur, ut ait Veranius, quae consumuntur; unde homines quoque luxuriosi prodigi*, F. 296, 22.

Pour *prodigium*, voir ce mot.

redigō : ramener en arrière, réduire (sens physique et moral) (= ἀνάγω).

: conduire sous, soumettre (= ὑπάγω); dans le rustique : mener la femelle au mâle (cf. *subi-* aussi « retourner la terre, labourer », d'où *subi-* pour; *subactus modo significat mollitus; modo modo compulsus; ut cum dicimus pecus sub arbutum; modo coactus.* P. F. 405, 1. Conservé dans les langues romanes sous la forme *subagere*, M. L. 4510, 8853.

agō : pousser à travers; et mener à terme, achever. L. 4510, 8853.

apophonie : *magō* : mener autour (= περιάγω). Ancien *juxta-* *ircum* n'est pas préverbe.

agō : mener à terme, achever (d'après *perficiō*?). Dans Ennius, mais au *perfectum*. Classique; cf. *agere*.

présent *agō* offre le même thème que *irī*. *-aig* « il », gr. ἀίω, arm. *acem* « je conduis », skr. *ajati*, *ajati* « il conduit », v. isl. *aka* « uehī »; seul, le préfixe cette racine est indo-européen; le *perfectum* de son *ē*, n'a d'équivalent nulle part. Le verbe *agere* commun : osq. *acum* « agere », *actud*, omb. *agritō*. Pour le sens, on remarquera que gr. ἀγέλη « une troupe », un « troupeau »; cf. *agolum*. Le substantif *agmen* répond pour le sens et pour la forme à véd. *ajma* n. « marche dans la bataille, ordre de bataille ».

Le préfixe part, *agilis* rappelle skr. *ajirāh* « rapide ». Dans certains usages religieux qu'on entrevoit seulement, le développement de sens italique est conditionné par le fait que l'italique n'a pas conservé la racine *ag-* « agir », de got. *awurkjan*, gr. ἄγω, ἔδω *agyeiti*, arm. *gorcem*. Le groupe indien n'a pas conservé trace de cette racine, si bien représentée en *ag-*; et, en iranien même, où la racine est représentée dans des formes verbales, le substantif correspondant (*Agryon* et v. h. a. *werk* n'est pas conservé. Le grec et le slave n'ont pas trace de **werg-* non plus que **ag-*. En celtique, où **k^wel-* n'a pas survécu, représenté par gr. ἀμφίπολος et lat. *anculus* (v. ce mot) a été remplacé par *ambactus*, bien attesté en grec.

La jonction de préverbes a servi à former des mots techniques, qui se sont détachés du verbe simple pour former des groupes indépendants.

ag- : v. *agō*.

ag- : v. *agō*.

ag- : v. *agō*.

ag- : v. *agō*.

ag- : v. *agō*.

ag- : v. *agō*.

tique. Le sens est donné par Pline, 7, 45 : *in pedes pro-cidere nascentem contra naturam est, quo argumento eos appellauere agrippas, ut aegre partos...*

Dérivés : *Agrippina*, -nus; *agrippianus*, -piniānus, -piniēnsis.

Ce nom a été employé comme *praenōmen* et surtout comme *cognōmen*. Il appartient à un type de noms familiaux en -a (v. Vendryes, MSL 22, 97 et suiv.); rapprochant skr. *agre-gāh* « qui va en avant », *agre-pāh* « qui boit le premier », etc., M. W. Schulze y a reconnu une forme hypocoristique d'un composé dont le premier terme est apparenté à skr. *āgram* « pointe », av. *agrō* « premier », lett. *agrs* « qui arrive de bonne heure ». Le second terme, mutilé, est le nom du « pied ». La gemination de *p* caractérise un mot expressif. Survivance isolée d'un mot attesté seulement en indo-iranien et un peu en balteque.

Alīx, -ācis m. : transcription du gr. Ἀλιξ, -vros, rapproché par étymologie populaire des adjectifs en -āx, -ācis. Une influence de Ἀλαξός est peu probable; de même un intermédiaire osque **Aias*, **Aiakeis* (Schweiring, IF. 30, 220; 32, 364 sqq.).

aiō (prononcé *aiōs*, cf. Quintilien, I. O. 1, 4, 11, et Marius Victorinus, GLK VI 27, 9, d'où la scansion longue de la première syllabe comme dans *mai(i)or*, etc.). Verbe déféctif : les formes les plus usitées sont *ai(i)ō*, *ais* (scandé *āis*, *āis*, *ais* monosyllabe, cf. Sommer, *Hdb.*, p. 545), d'où *ain* interrogatif (monos. généralement; diss. chez Plt., Am. 284); *āi* impératif (diss.; cf. plus bas); *ait* (*ait* et *aiū*); *ai(i)unt*; *aiēbam* et *aibam*, *ai(e)bat*, *ai(e)bant*; *aiās*, 2 p. subj. prés., est isolé (Plt., Ru. 427); de même *aientibus*, Cic., Top. 49; les formes *aierē*, *aieret* sont des reconstructions artificielles qu'on trouve seulement à basse époque (Arnohe, St' Aug.); comme le montre *ais*, le verbe est en -ire; cf. Thes. I 1452, 66 sqq.; Neue-Wagener III³ 633 : sens premier « dire oui », cf. Naeu., Com. 125, *an nata est sponsa praegnans? uel ai uel nega*. Par suite « affirmer », et, par affaiblissement de sens, « dire », synonyme de *dicō*, *inquam*. Souvent en incise, seul ou précédé d'une conjonction comme *ut*, ou dans une interrogation destinée à appeler l'attention de l'interlocuteur : [sed] *quid ais?* Mais s'emploie aussi avec un complément (pronom, ou prop. complétive). Les grammairiens essaient de distinguer dans l'emploi *aiō* de *dicō*; cf. Thes. I 1453, 42 sqq., e. g. Donat, in Ph. 380, *ait dicimus de eis qui uana loquuntur; dicere autem dicimus de eis qui ualidiora*. La distinction n'est pas fondée; Plt. juxtapose Mi. 60 *dixerunt*; 61-63 *inquit, inquit*; 66 *aibant*; cf. Am. 759, Ru. 1025, etc.; Thes. I 1457, 20 sqq. Une fois le sens confondu avec celui de *dicō*, *aiō* n'avait plus de raison de subsister, et, bien qu'attesté à toutes les époques de la littérature, il a disparu des langues romanes, comme l'autre déféctif *inquam*.

A *aiō* se rattache le nom de l'ancienne divinité *Aius Loquēns*, *Aius Locūtius*, qui avait révélé aux Romains l'invasion prochaine des Gaulois : *Aius deus appellatus araque ei statuta est, quae est (in) infirma noua uia, quod in eo loco diuinitus uox edita erat*, Varr. ap. Gell. 16, 17, 2. Sur *Aius Locūtius*, v. Wissowa, *Religion u. Kultus d. Römer*, p. 55.

aiō représente un ancien **ag-yō*; la forme *ag-* est

conservée dans *ad-agium* (*adagiō*, -ōnis, Varr., L. L. 7, 31; Don. in Eun. 428), synonyme de *prouerbiūm*, où la conservation du timbre a à fait supposer que l'a aurait été long comme dans *indāgō*, *ambāgēs* vis-à-vis de *agō*.

L'ancienne langue religieuse a gardé la trace d'un désidératif en -s-, *axāre*, glosé *nōmināre* P. F. 7, 27, d'où *axāmēnta* : *dicebantur carmina Saliaria, quae a Saliis sacerdotibus componebantur, in uniuersos homines (lege deos?) composita*, P. F. 3, 12.

La glose *anaxanti*, ὀνομαζόμενος, CGL II 17, 2 (cf. *anaxati*, *nominati*, *uocati*, *ibid.* IV 206, 28), semble être une corruption de la glose de Festus, cf. CGL I 28, 156, 359; et il n'y a pas lieu d'y voir, avec M. v. Planta, *Gr. d. Osk.-Umbr. Dial.* II 456, une forme avec le préverbe *an-*.

Enfin, certains rattachent à *aiō* le substantif *prōdigium*, dont le sens premier serait, en ce cas, « parole prophétique ». Mais il n'y a rien dans l'usage du mot à l'époque historique qui témoigne de ce sens, et, d'autre part, *prōdigium* serait étrange en face de *adagium*, si dans ce dernier l'a était long.

Du groupe de *aiō*, on peut rapprocher deux groupes, l'un grec, l'autre arménien, tous deux peu clairs. Le grec ἤ « dit-il » peut reposer sur **ēg-t*; le χ de ἤχων « dit-il » peut provenir des flottements qui se produisent à la fin des thèmes du type athématique; le sens de ἄν-ωρα « je pousse à, j'ordonne » est aberrant. En arménien, le substantif *ar-ac* « adagium » peut se couper en *ar*, préposition qui pour le sens équivalait à lat. *ad* et *-ac*, nom verbal au second terme d'un composé; le verbe *asem* « je dis » ne se laisse rapprocher qu'en supposant qu'il serait fait sur une forme **as* « dit-il », altérée de **ac*, comme *es* « moi » est altéré de **ec*, cf. lat. *ego*, etc. Ni l'un ni l'autre rapprochement n'est clair.

āla, -ae (cf. le cognomen *Ahala*; et Cic., Or. 153, *quomodo uester Axilla Ala factus nisi fuga litterae uastioris?* Pour l'emploi de *Ahala* « aisselle » comme cognomen, cf. P. Cornelius Lentulus *Sūra* « mollet ») f. : proprement « point d'articulation de l'aile ou du bras (cf. *axis*) », d'où « aisselle, épaulement », cf. Plt., Ps. 738 *hircum ab alis*; T.-L. 30, 34, *ala deinde et umbonibus pulsantibus*. Puis, le sens de « aisselle » ayant été réservé au diminutif *axilla* (M. L. 842), *irl. ochsall*, *asgell*, *britt. ascall* (d'une forme vulgaire avec métathèse *ascilla*, à laquelle remonte *it. ascella*), *āla* n'a plus désigné que « l'aile », cf. Isid., Or. 11, 1, 65; Pl., Pseud. 738; Pers. 307 (Thes. I 1467, 57 sqq.), aux sens propre et figuré : 1^o aile d'oiseau, puis de tout animal volant; 2^o ailes d'un bâtiment (deux parties qui de chaque côté s'adjoignent au corps principal), Vitr. 4, 7, 2, cf. gr. *πτερά*; ailes d'une armée; cf. Cincius ap. Gell. 16, 4, 6, *alae dictae equitum ordines, quod circum legionem dextra sinistraque tanquam alae in auium corporibus locabantur*. Comparer l'emploi de *tergus* (T.-L. 25, 21, 19). Toutefois, *ālipilus* (Sén., Inscr.), *ālipiarius* (Gloss.) « épilateur (des aisselles) » (v. *pilus*, *pilare*), ont conservé le sens ancien ; cf. aussi *subāla*, Mul. Chir., M. L. 8346; *subālaris*, Sofer, p. 17. — Attesté de tout temps. Panromain, sauf roumain. M. L. 304.

Les dérivés et composés se rapportent tous au sens (propre ou dérivé) de « aile » : *āles*, -iūs (d'abord adj.,

cf. *angues alites*, Pac., Trag. 397, puis subst.) formé comme *eques*, -iūs, M. L. 333 b; **ālituus* attesté seulement sous la forme *ālituum* a été formé sans doute d'après *perpes*, *perpetuus* : ne se rencontre que dans la poésie dactylique pour éviter le créticque dans **ālituum genus* par ex.; *ālitus*, *ālaris* (-rius) : *ālator* « rabatteur » (Serv. auct., Ae. 4, 121); *ālipēs* = gr. *πτερόπους*; **ezālāre?*, M. L. 2032 a.

Lat. *āla* répond à v. isl. *ǫal*, v. angl. *eawl*, v. sax. *ahsla* « articulation de l'épaulement »; cf., avec *ā* et sans le suffixe *l*, v. h. a. *uochisa* et v. angl. *ōxn* « aisselle »; emploi particulier du mot attesté en latin par *axis*; dans l'Avesta, le génitif duel *asayā* désigne l'articulation de l'épaulement, et, inversement, pour « essieu », le gallois a *echel*. V. *axis*. f.

ala? *inula quam rustici alam uocant, radice aromatica*, Isid., Or. 17, 11, 9. V. Sofer, p. 96 sqq.

alabaster, -trī m. : albâtre. Latinisation du gr. ἀλάβαστρος; depuis Cic. M. L. 306.

alabrum : v. *alibrum*.

alacer (et *alacris*), -eris (et *alacer*), -e : vif, plein d'ardeur, ou d'enthousiasme; joyeux. Opposé à *tristis*, Tér., Eu. 304; joint à *laetus*, Cic., Verr., 1, 17; Mur. 49; à *promptus*, Cés., B. G. 3, 19, 6. Uni par le sentiment populaire à *acer*, cf. Flor., Epit. 4, 2, 46 *numquam acrior neque alacrior exercitus... fuit*; cf. *impetu alacri*, Plt., Amp. 245, et *impetus acer*, Lucr. 6, 128. Terme expressif; se dit des hommes et des choses. — Ancien, usuel. Représenté dans les langues romanes, dont quelques formes supposent le doublet à a bref phonétiquement altéré : **alicer*, **alacris*, cf. M. L. 307, et *Einf.* 3, p. 137 et 189. B. W. sous *allegre*.

Dérivés : *alacritās*, *alacriter*, *alacrimōnia* (Gloss.).

L'élément radical de cet adjectif se retrouve sans doute dans *ambulāre*. Mais le détail de la formation est obscur. L'a intérieur s'est maintenu par un phénomène d'harmonie vocalique, comme dans *alapa*, *anas*, *calamitās*, etc.; v. Devoto, Riv. di Filol. Class. 54, 518 sqq.

alapa, -ae f. : soufflet, gifle. — Mot de la langue populaire, non attesté avant Phèdre, Martial et Juvénal; fréquent dans la langue de l'Église. M. L. 310, 310 a, 311. B. W. *aube* III.

Dérivés : *alapus*, -ī m. : qui propter mercedem *alapas* *patiuntur*, CGL., Scal. V 589, 24; *alapor*, -āris (*alapō*) : -ri est *alapas* *minari*, CGL., Plac. V 4, 11; M. L. 311; *alapātor* (Gloss.); *alapiō* = *κολαφιζω*; *ezalapō*, -ās (St' Aug.). Le composé *subalapa* (-pō) que certains lisent dans Pétr. 38, 11, est des plus douteux. — Noms propres : *Alapa*, *Alapōnias*.

Sans étymologie connue. Le gr. ἀπατάζω « ruiner, détruire » est loin pour le sens. L'étrusque *alapu* est obscur.

alapiciōsus : *caluus* (Gloss.). Déformation de *alōpiciōsus*, lui-même dérivé de *alōpeca*, qui est emprunté au grec. Les gloses ont une autre forme *apiciōsus* : *caluus*, *caluaster*, qui semble un doublet influencé peut-être par *apica*.

alaternus (*alternus*), -ī f. : bourg-épine ou nerprun, alaterne, plante (Col., Plin.). M. L. 312.

Sans étymologie. V. Battisti, St. Etr. 5, 648, 4; André, Lexique, s. u.

ālātor : v. āla.

alauda, -ae f. : alouette. Mot gaulois : auis galerita quae Gallice alauda dicitur, Marc. Emp. 29 in.; Plin. 11, 21. — M. L. 313; B. W., s. u.

Dérivé de alaudarium (-lo-), Schol. Bern. cod. 165 ad Verg. G. 1, 140.

alansa, -ae f. : alose (Ausone); sans doute mot gaulois. M. L. 314; germ. : v. h. a. alosa = Alsen.

albus, -a, -um : blanc (mat), même sens que gr. λευκός. Cf. Serv., G. 3, 82, aliud est candidum esse, i. e. quadam nitenti luce perfusum, aliud album, quod pallori constat esse vicinum. Toutefois, la confusion est fréquente; cf. Lucr. 2, 734, 771. S'applique entre autres au soleil, à la lumière, à l'étoile du matin, (d'où fr. aube, esp. alba, cf. aussi inalbō « s'éclaircir » en parlant du temps), M. L. 4332; à certaines plantes, alba spina (Colum., Plin.) « aubépine », M. L. 323; B. W., s. u. Dans la langue de l'Église, alba désigne une robe blanche (aube) et ailleurs, il peut désigner une perle blanche. Le n. album désignait primitivement un tableau peint en blanc sur lequel on inscrivait à l'encre les noms des magistrats, les formules de droit, les fêtes solennelles, etc. : album praetoris. Le nom s'est étendu à toute espèce de registre. — Ancien, usuel. Panroman, avec des sens divers. M. L. 331. Mais concurrencé par une forme germanique; v. B. W. sous blanc.

Nombreux dérivés, dont quelques-uns ont dans des langues techniques des sens spéciaux : albēd, -ēs, albēscō, -is, M. L. 320; exalbēscō, exalbidus; inalbēscō, M. L. 4333; albor, -oris m., M. L. 324; albidus; albō, -ās (de-, exalbō, -ās, M. L. 2933) « blanchir, crépir », d'où albātus, M. L. 319 a; inalbō « blanchir », M. L. 4332; albicō, -ās, M. L. 324; albēdō, albūtās (tous deux tardifs), albūtūdō (Plt.), albūgō « leucôme » (Plin.), M. L. 327 a (d'après ferrūgō); albūginōsus (Vég.); albūmen, -mentum (albāmen, -mentum) lat. méd. « blanc d'œuf » (d'après ferrūmen), M. L. 328 a; albāris (-rius) « fait en crêpi, en stuc », M. L. 317; albinus, -i « stucateur » et sorte d'herbe dite en grec γναφάδιον; albulus et subst. albulus, -i « ablette », M. L. 328, cf. néerl. alft, eft « poisson blanc »; et albala emprunté par le germ. m. h. a. albel, all. mod. Albe; alburnus, M. L. 329 (d'après eburnus?) alburnum : aubier; exalburnātus (Plin.); albarus, CGL III 264, 33 (cf. *albarus « peuplier blanc », M. L. 318); albicus, -i (et albūcium n.) « asphodèle », M. L. 326; albūēis « sorte de vigne », M. L. 327, dont la formation rappelle cardūelis (cf., toutefois, André, Lex., s. u.) et albēna; cf. peut-être aussi les noms propres Albulā, nom du Tibre « ab albo aquae colore » aquae Albulae, près de Tibur, aujourd'hui Acque Albule; Alba (douteux), Albius, Albi-rus, Albīnouānus; la forme dialectale Alfius (cf. ombr. alf-) et ses dérivés, peut-être le nom propre osque Alafaternum = Alfaternōrum. Les langues romanes attestent *albānus, M. L. 316, *albaster 319, *albicellus 322, *albijolium 322 a, albīca 324 a et 325, albispina 329, albūra 328 b, CGL III, 439, 13.

Composés en albi-, albo-, traduisant souvent des composés grecs en λευκο-; albicolor = λευκόχρους; albico-mus = λευκόμομος; albicērus (-cēris, -cērātus); albipe-

dius, etc.; albogalērus, -i m. : bonnet blanc du flāmen Diālis.

L'f de ombr. alfu « alba » pl. n. montre que le b de albus repose sur une sonore aspirée. Cf., en effet, gr. ἀλευρός « farine d'orge ». De plus, sans doute, le nom germanique du « cygne » : v. h. a. albiz, etc.; les formes slaves, pol. labędz, tch. labud, mais russe lebed', ne sont pas claires. — Sauf pour « rouge », les noms de couleurs ne sont d'ordinaire pas indo-européens : niger n'a pas d'étymologie connue. Cet adjectif est donc exceptionnel et l'extension en est médiocre. Il est probable que *-bho- y est un suffixe (ancien second terme de composés), comme dans probus; cf. alica (v. ce mot) et olor; car le grec a ἀλωφός à côté de ἀλφός. Cf. alpus.

alcana, -ae f. : nom d'une plante (l'oronce?) dite aussi canis cerebrum ou digitus Veneris (Ps. Ap. 87, 7 adn.). Égyptien?

alcēd, -ēs (ou alces?) et alx, alcis, pl. alcēs m. : élan, espèce de cerf. Mot germanique (cf. alle. Elch) cité par César, B. G. 6, 27, et Pline. A cette forme Venantius Fortunatus substitue un mot grec helix, cf. Keller, Lat. Volksetym. 48 et 353.

Dérivé de alcinus, comme cerūtus, hircinus, etc.

alcēdō (cas obliques non attestés) f. : alcyon; ἰδ' οὐ ἀλκιδονία, -ōrum « jours de calme » = gr. ἀλκυονίδες ἡμέραι (où l'alcyon était censé faire son nid sur les flots). Emprunt au gr. ἀλκυών, ou au mot méditerranéen qui a fourni ἀλκυών, cf. Varr., L. L. 5, 79, arrangé sous l'influence des mots en -ēdō (du reste, le grec a un doublet ἀλκυδών). Sur un rapport possible établi par l'étymologie populaire entre ἀλκυών et ἀλγυδών, à cause de la douleur d'Alcyone après le naufrage de son mari, v. Keller, Lat. Volksetym. 53. Pacuvius emploie la forme grecque : alcyonis ritu, cf. Varr., L. L. 7, 88. Alcedonius est fait d'après alcyonius = ἀλκυόνειος; la quantité de l'o est incertaine; dans Plaute, Cas. 26, il peut être bref ou long.

ālea, -ae f. : sorte de jeu de dés (qui se joue avec des tāli sur une tabula, cf. Plt., Cu. 355), jeu de hasard, et par image « hasard » (opposé à ratiō, Varr., R. R. 1, 18, 8). — Ancien, usuel. Isolé en italien. M. L. 333.

Dérivés : āleārius Plt. (-āris Cael. Aur.); āleātor (Plt.), -tōrius (Cic.); ālēō, -ōnis m. (cf. gāneō, lustrō), formation populaire en -ō, -ōnis.

Sans étymologie. Mot sans doute emprunté, dont la façon rappelle gāneum, gānea. Le rapprochement de ālcuīnor n'enseigne, en tout cas, rien, et l'hypothèse d'un emprunt au féminin de l'adj. gr. ἤλεος, -ή « fou » par un intermédiaire dorien *ἀλεᾶ n'a aucun appui dans les sens.

āles : v. āla.

alga, -ae f. : algue, varech. Ancien (Turpilius). M. L. 334.

Dérivés : algēnsis; algōsus.

M. Lidén, Stud. z. ai. u. vgl. Sprachgesch., p. 29 et suiv., a rapproché skr. ṛjisāh « glissant, visqueux », norv. ulka « moisi, mucus, glaire », etc. Les sens différents beaucoup. Un mot de ce genre a toutes chances de n'être pas indo-européen.

algēō, -ēs, alsī, alsum, algēro : avoir froid (opp. à aestivō, différent de frigere « être froid »).

Formes nominales, dérivés et composés : algor, -ōris m. (de Plaute à Ennodius) et algus, -ūs p. (rare, surtout arch.) : froid (glacial); terme plus expressif que frigus; implique souvent une idée de souffrance, peut-être due au fait que le verbe correspondant a été rapproché de ἀλγῶ, cf. P. F. 5, 22 algeo ex graeco ἀλγῶ ducitur, i. e. doleo, ut sui frigus dolor quidam membrorum rigore conlectus.

algēscō, -is (rare et tardif); algidus (depuis Naev.); algifucus, ἄ. λ. dans Aulu-Gelle 19, 4, 4, où il traduit ψυχροποτός; alsius (ἄ. λ. dans Lucr.) « frileux »; dérivé de alsus, cf. noxa et nozius, angō, anxius; d'où alsisus (Varr., Plin.), avec des variantes tardives alsōsus et algiōsus, ce dernier refait sur algēō, alsūō. — Mots assez rares, bien qu'attestés durant toute la latinité. Un seul représentant de algēro dans les langues romanes, M. L. 335.

La ressemblance de algus et de gr. ἄλγος est fortuite : la forme ancienne du mot grec est *ἀλεγος, cf. ἀλεγεινός, etc. Le rapprochement avec un mot germanique isolé (v. isl. elgiar gén. « neige gelée »), que propose M. Lidén, Stud. z. altind. u. vgl. Sprachgesch., p. 66, est indémonstrable. V. Walde-Pokorny I 91.

alibi : v. alius.

alibrum, -i; alabrum, -i n. : dévidoir, alibrum quod in eo libratur flā, i. e. uoluntur, Isid., Or. 19, 29, 2. Le latin médiéval ne connaît que alabrum et alabrāre. Sur ce mot, obscur et de basse époque, v. Sofer, p. 116.

alica, -ae f. (sans h, d'après Verrius, quoique Lucilius semble écrire haliārius; l'abrégé de Festus écrit alica : — dicitur quod alit corpus, P. F. 7, 10, et alicārius, 7, 11) : 1° épeautre, sorte de blé; 2° bouillie ou boisson préparée avec ce grain. Attesté depuis Varron. Conservé en sarde, en sicilien et en espagnol, cf. M. L. 337 alica, -e, -um.

Dérivés de alicastrum : même sens; alicārius : de meunier, ou de brasseur; cf. alicāriae meretricēs ap. Fest. 1, 1.

On est tenté de rapprocher le nom de la « bière », v. russe olā, v. pr. alu, lit. alūs, v. isl. ol, surtout si, avec F. de Saussure, ce mot est rattaché au groupe indo-européen de gr. ἄλω, ἄλευρον. Mais le groupe de ἄλω semble dialectal, limité à grec, arménien et indo-iranien; M. V. Bertoldi, Studi italiani di fl. class., VII (1929), p. 251 sqq., a rapproché gr. ελιζα « ἡ λεική των δένδρων et ἀλγυρον » λευκὸν τὸ ἔθος, ainsi que divers substantifs de la région gauloise. V. aussi lat. olor.

Peut-être simplement emprunt au gr. ελιζα, acc. de ελιξ « grau d'épeautre » (Chrys. Tyan. ap. Athen.). Le mot, d'usage récent selon Pline, NH 22, 128, aurait été introduit à Rome, avec la chose, par les médecins grecs. V. Frisk, s. u.

alicula, -ae f. : vêtement à manches courtes (Pétr. 40, 5).

Peut-être à rapprocher de thess. ελιξ γλαμός, Hes.; aurait été refait d'après āla.

aliēnus : v. alius.

ālipilus : v. āla.

aliquis, aliōquī : v. alius.

ālium, -ī n. (ālius); on trouve aussi, à l'époque impériale; alium, alius, auquel peuvent remonter les formes romanes, et une forme campagnarde āleum, āleus, cf. Porphy. ad Hor. Epod. 3, 3) : ail. Panroman, M. L. 366.

Dérivés : āliārius; -um compositum : marché à l'ail; āliātus (āle-, Plt., Mo. 48); āliāmentum : mets à l'ail; al(i)terium (Gloss.) : mortier à ail (de terō).

Le rapprochement avec anhelāre, qui supposerait un ancien *anslo-, n'est pas probable, car en latin anhelāre n'éveille pas l'idée de « odeur forte »; au surplus, il semble écarté par la forme osque allo- (cf. ἄλλων λέγα- von Ἴταλοί Hes., et gr. ἄλλος), si on en admet l'authenticité. Le skr. āliuh « sorte de plante bulbeuse » n'a pas de correspondant hors du sanskrit, et l'on ne voit pas pourquoi ce nom de plante aurait subsisté seulement en italique et en indo-iranien. Un mot de ce genre a de grandes chances de n'être ni indo-européen ni dérivé de quelque mot italique hérité de l'indo-européen. Le rapport avec halus, alium est indéterminable; la quantité de l'a dans ces formes est inconnue et le sens incertain.

a) alius, -a, -ud (il y a quelques exemples d'un doublet alis, aliā à l'époque républicaine; Lucr. emploie, notamment, le groupe aliā ex alio pour éviter le tribracte, cf. Thes. I 1623, 41 sqq.; d'après quis, quid?). Comme alter, suit la déclinaison pronominale : gén. alius (c.-à-d. alius), dat. aliī (ali). Toutefois, la langue évite ces formes et tend à remplacer le gén. alius par alterius ou par l'épithète aliēnus, ou encore par un génitif aliī, et le datif aliī par aliō m. n.; aliae f. A côté de aliud, la langue vulgaire a créé un n. alium, d'après alterum. Sens : « autre » en parlant de plus de deux. Il arrive quelquefois que la distinction entre alius et alter et ceterus ne soit pas rigoureusement observée : alius, aliī (pl.) traduisent ἄλλος, ἄλλοι et ὁ ἄλλος, οἱ ἄλλοι, Tér., Hau. 456 ut alia (= cetera) omittam; T.-L. 7, 26 alia multitudo (= ὁ ἄλλος στρατός de Xén., Cyr. 6, 4, 1) terga uertit; et l'on trouve aussi alius en corrélation avec alter, comme en grec ἕτερος μὲν... ἄλλος δὲ... Alius répété sert à opposer un individu ou un groupe à d'autres individus ou à d'autres groupes. Alius aliud dicit « l'un dit une chose, un autre en dit une autre » à son correspondant dans le gr. ἄλλος ἄλλο λέγει, Xén., An. 2, 1, 15. Enfin, comme ἄλλος, alius a aussi le sens de « différent ».

Alius est traité syntaxiquement comme un comparatif : il est précédé d'adverbes à l'ablatif en -ō : multō, etc.; et son complément est à l'ablatif ou accompagné de quam (en dehors de l'emploi ordinaire de ac, atque). A basse époque, alius est construit avec ab comme aliēnus, cf. Thes. I 1636, 59 sqq.

Formes adverbiales : aliō, aliā, aliās, aliter, alibi (aliubi, d'après alicubi?, aliunde). Aliter est peut-être le type sur lequel se sont formés les adverbes en -ter, cf. Stolz-Leumann-Hofmann, Lat. Gr. 3, p. 299. De aliō avec adjonction de l'ablatif de l'indéfini quis, quid dérive aliōquī (cf. atquī, eequī, ceteroquī) : de quelque autre manière, d'ailleurs, autrement. La forme aliōquī est récente (époque impériale) et a dû subir l'influence de quīn, cf. atquīn, ceteroquīn. Cf. encore aliōrsum (-sus) de *aliō uorsum.

Le nominatif sans désinence *ali-* sert de premier terme de composé à des formations pronominales et adverbiales auxquelles il donne ou dont il accentue la valeur indéfinie : *aliquis, -qua, -quid* « quelqu'autre que moi, quelqu'un » et ses adverbes dérivés : *aliquid, aliquamdiu, aliquot, aliquoties; aliquid, aliquantum*, M. L. 344 a ; *aliquantisper; alibi, aliunde, aliunde*.

aliuta adv. archaïque qui a conservé dans son second terme la forme *uta* (v. *ui*) correspondant à *ita*.

Alius est peu représenté dans les langues romanes, où *alter* en a pris la place ; *aliquis* s'est maintenu à l'acc. *aliquem* et au n. *aliquid* ; un composé de *aliquis*, **aliquinus*, a eu une assez grande fortune ; enfin, des formes adverbiales *alibi, aliou, aliorsum, aliquand, aliubi, aliunde* se sont maintenues sporadiquement. Cf. M. L. 315 b, 338, 339, 342, 345, 347, 349 ; B. W. sous *ailleurs* ; et *aucun, aussi* sous *si*.

b) **aliénus, -a, -um**, dérivé de *alius*, « qui appartient à un autre, d'autrui, étranger », correspondant au gr. ἄλλοτριος. S'oppose à *suus*, cf. *aes aliénus*, ou, absolument, *Aliénus* ; à *proprius* : *aliéna verba*. Peut être accompagné d'un complément précédé ou non de *ab*, « étranger à ». Par extension, du sens de « étranger » on passe aussi au sens de « hostile » : *aliéna mēns*. De là : *aliēnō, -ās, -āre* (= ἄλλοτριῶ) « éloigner, rendre étranger » (avec tous les sens du mot français ; dans la langue médicale, *aliénatus* « aliéné »), ses dérivés, et son composé *abaliēnō* = ἀπαλλοτριῶ. M. L. 339 a.

Aliēnigena (et -*genus*) d'après *indigena* ; *aliēniquium*, latinisation savante de ἄλλοτριῶ.

Aliēnus est conservé en sarde et dans les langues hispaniques, M. L. 340. La formation de l'adjectif n'est pas claire ; v. Stolz-Leumann, *Lat. Gr.*⁵, p. 224 : de **ali-ius* avec dissimilation ?

c) **alter, -tera, -um** (rac. **al-* + suffixe de comparatif **-tero-*, cf. gr. ἕτερος), a pris, d'après *alius*, la flexion des démonstratifs, gén. *alterius*, dat. *alteri* (osq. *alteri*). Mais le neutre est resté *alterum*. La langue populaire emploie le gén. *alteri* et le dat. *alterō, alterae*, cf. Thes. I 1730, 52 sqq. : « l'un des deux ; l'autre (en parlant de deux) » ; « l'un... l'autre » et « le suivant » (dans les comptes de temps, *diē alterō* « le lendemain »), T.-L. 3, 33, 1, *anno trecentesimo altero quam condita Roma erat*). Souvent en corrélation avec *ūnus*, dans le sens de « le second ».

Alter signifie souvent « un autre » par opposition à un individu déterminé, c. g. Lex XII Tab. ap. Gell. 21, 1, 12, *si iniuriam alteri fecit*. Ce sens explique l'emploi du pluriel *alteri* dans un exemple comme Acc., Trag. 345, *quod miser est, clam esse censet alteros*, où *alteros* a le même sens que *alterōs*. D'autre part, dès l'époque impériale, *alter* s'emploie comme *alius*, et concurrentement avec lui, cf. Thes. I 1741, 35 sqq., de même qu'*alius* remplace *alter*, e. g. Carm. Epigr. 52, 6, *horum* (scil. *gnatorum duorum*) *alterum in terra linquit, alium sub terra locat*. Aussi *alter*, qui avait plus de corps, s'est-il substitué généralement à *alius* dans les langues romanes, cf. M. L. 382 ; B. W. s. u. Sur l'ensemble de l'évolution, v. Meillet, *lat. alter*, Homenaje a M. Pidal, p. 109 sqq.

Enfin, *alter* se dit souvent par euphémisme pour indiquer qu'une chose arrive autrement qu'elle ne devrait : *alter et pro non bono ponitur, ut in auguriis altera cum*

appellatur auis, quae utique prospera non est; sic alter nonnumquam pro aduerso dicitur et malo, P. F. 6, 16.

De là : *alterō, -ās* : altérer, falsifier, M. L. 383 ; et le composé ancien *adulterō* « altérer, corrompre », puis spécialement « corrompre une femme », *adulterāre matrōnās*, Suét. Aug. 67 ; et puis absolument « commettre l'adultère », μοιχεύω (le sujet étant le plus souvent un homme), M. L. 206.

Sur *adulterō* ont été faits *adulter, -a*, que l'étymologie populaire explique par *quod et ille ad alteram, et haec ad alterum se conferunt*, P. F. 20, 5, et *adulterium*, M. L. 205 et 207, *irl. adaltair* ; *adulterātiō* « altération » ; *adulterinus* « faux » ; *-a signa dicuntur alienis anulis facta*, P. F. 25, 26.

Autres dérivés et composés : *alternus* : alternatif, un sur deux ; et ses dérivés, dont *alternitās*, terme de grammaire transcrivant le gr. ἐπαλλότης ; *alternāmentum* (Claud. Mamert.).

altercor, -āris (et arch. *altercō, -ās*) ; la forme déponente est peut-être faite d'après *ricor*, sans doute dénomminatif d'un adjectif **altercus*, doublet de *alternus* (cf. *ūnicus, cānus* et *casus*), verbe de la langue juridique, indiquant les propos que les plaideurs échangent et les dispositions qu'ils font tour à tour ; d'où le sens de « se quereller, se disputer » ; cf. Quint. 6, 3, 4, *Cicero et in altercationibus et <in> interrogandis testibus plura quam quisquam dixit facit*, et P. F. 6, 25, *altercatio* : *iurgatio*. Tardifs : *altercābilis, -cātorius*.

alterās, adv. arch. remplacé par *aliās* ; *altrimsecus* (encore en deux mots dans Plaute), puis *altrinsecus* = ἐτέροθεν, arch. ; *alterāorsum* (arch.) ; *alteriūs* : formation de basse époque sur le modèle de ἑτερότης.

alter uter « l'un des deux, l'un ou l'autre », juxtaposé (correspondant, pour le cas de deux personnes, à *aliquis*) dont les deux termes se déclinaient à l'origine et qui a tendu à devenir un composé dont le second terme seul s'est décliné.

Le composé *alterplex* glosé *duplex* ne figure que dans Festus : création de grammairien ?

Lat. *alius*, *altum* (alium), -ere : nourrir (dē nūrīce, sens ancien, mais rare ; dē cibō, dē terrā). Souvent joint à *educāre, augere* ; s'emploie au propre comme au figuré, à l'actif comme au médiopassif. — Ancien et usuel ; mais a subi la concurrence de *nūrīō*, qui l'a remplacé dans les langues romanes. — Le pcp. *altus* s'est spécialisé dans le sens de « haut » (qui a grandi) et n'a plus de rapport sémantique avec le verbe ; aussi a-t-il été remplacé par *altius*, cf. Diom., GLK I 375, 14, *ator, aleris, altus sum. Sallustius* (Iu. 63, 3) « *Arpini altus* ». *Melius est autem dicere uitandae ambiguitatis gratia « altus »*. *Nam et alimenta dicuntur*. Les auteurs anciens n'emploient que *altus*, cf. Thes. I 1706, 37 sqq.

Dérivés : *almus* : nourricier, d'où « bienfaisant » (cf. gr. τροφικός). Épithète de déesses (Vénus, Cérés, Maia), de *parēs, genetrīx, nūrīx* ; joint aussi à *ager, uītis, ūbera*, cf. Thes. I 1704, 27 sqq. ; *alumnus* ; *alumna* (ancien pcp. médiopassif substantivé) : nourrisson (= τροφικός, cf. Serv., Ae. 11, 33) ; et à basse époque « nourricier, -ère », cf. Non. 242, 32 ; et aussi « esclave né dans la maison » (= ἠμπερός, et remplace *uerna*) ; de là *alumnula* f. ; *alumnor, -āris* (tardif) ; *alimentum* (surtout au plur.) : aliment, nourriture,

vait à désigner l'objet éloigné, n'a, en face de lat. *alius*, que le type à radical n : skr. *anyadh*, etc. Le suffixe **-tero-* a cessé de bonne heure d'être clair en latin : *uter* n'y est plus analysable, non plus que *ceteri* ; et les formes analysables telles que *ulterior, ci-terior*, etc., ont reçu le suffixe du « comparatif » latin ; c'est ce qui fait que, en latin vulgaire, *alter* a pu aisément perdre sa valeur propre et céder à la pression qui résultait des formes telles que *alterius, alteri* substitués à *alius* (gén.), *aliū* (datif) ambigus. — Quant à *ali-* de v. lat. *alid* et de *ali-quis, ali-cubi*, etc., on n'en a pas, hors du latin, de correspondant certain, sauf gall. *eil* « autre » ; cependant, il y a là quelque chose d'ancien ; cf., au premier terme de composés, *medi-* en face de *medius*, le *-i-* n'ayant pas nécessairement une communauté avec *-yo-* ; cf. skr. *ṅīrā-*, mais *ṅī-* au premier terme de composés.

aliuta : v. *alius*.

allec, allex : v. *hallēc*.

allēluia : transcription du gr. biblique ἀλληλουαία, dont a été tiré à basse époque *allēluaticus, -cum*.

allers : v. *ars*.

almus : v. *alō*.

almus, -i f. : aune, et, par métonymie, objet fait en aune, spécialement « barque » (poét., cf. *abies*). — Ancien ; l'adjectif *alneus* est dans Accius. Panroman (souvent sous des formes dérivées ou altérées). M. L. 376 ; B. W. s. u.

Dérivés : *alneus, -a, -um* ; **alneus, -i*, M. L. 375 ; *alneum* : aunaie, *alnēūnus* (CGL VI, 205, 51, conservé en italien et dans les dialectes italiens, M. L. 374 ; *alnīnus* (tardif), M. L. 375 a.

Cf., avec même sens, v. angl. *alor* ; v. h. a. *elira* (d'où *erila* > *Erle*) ; lit. *eīksnis, alksnis* et *alksnis* ; v. serbe *jeltza* ; pol. *olcha*. Le détail du mot diffère d'un groupe linguistique à l'autre, comme dans la plupart des noms d'arbres ; v. *acer*. †

alō, -is, -iū, altum (alium), -ere : nourrir (dē nūrīce, sens ancien, mais rare ; dē cibō, dē terrā). Souvent joint à *educāre, augere* ; s'emploie au propre comme au figuré, à l'actif comme au médiopassif. — Ancien et usuel ; mais a subi la concurrence de *nūrīō*, qui l'a remplacé dans les langues romanes. — Le pcp. *altus* s'est spécialisé dans le sens de « haut » (qui a grandi) et n'a plus de rapport sémantique avec le verbe ; aussi a-t-il été remplacé par *altius*, cf. Diom., GLK I 375, 14, *ator, aleris, altus sum. Sallustius* (Iu. 63, 3) « *Arpini altus* ». *Melius est autem dicere uitandae ambiguitatis gratia « altus »*. *Nam et alimenta dicuntur*. Les auteurs anciens n'emploient que *altus*, cf. Thes. I 1706, 37 sqq.

Dérivés : *almus* : nourricier, d'où « bienfaisant » (cf. gr. τροφικός). Épithète de déesses (Vénus, Cérés, Maia), de *parēs, genetrīx, nūrīx* ; joint aussi à *ager, uītis, ūbera*, cf. Thes. I 1704, 27 sqq. ; *alumnus* ; *alumna* (ancien pcp. médiopassif substantivé) : nourrisson (= τροφικός, cf. Serv., Ae. 11, 33) ; et à basse époque « nourricier, -ère », cf. Non. 242, 32 ; et aussi « esclave né dans la maison » (= ἠμπερός, et remplace *uerna*) ; de là *alumnula* f. ; *alumnor, -āris* (tardif) ; *alimentum* (surtout au plur.) : aliment, nourriture,

d'où *alimentarius* ; *alimentō, -ās* (Chir.) ; *alimō, -ōnis* (Gloss., Plac., Anth.), *alimōnia (-mōnium)* « nourriture » (Varr. et 1^{re} s. de l'Empire) ; *aliūdō, -inis* (*ale-*) f. ; *corporis pinguēdō*, P. F. 25, 10 (de Caton?) ; Gloss. ; *alūtūra* (Gell.) ; *aleber (-bris)*, *-bris, -bre* (Gloss. et P. F. 23, 17 *-bria, bene alentia* ; cf. *salūber*) ; *alibilis* ; *altor, atrix* : rares et surtout poétiques, *uerba... accommodata... historico aut poetae*, Fortun., Rhet. 3, 4, p. 123 (ni *al(i)tiō*, ni *al(i)tus* n'existent) ; *altilis* : qu'on nourrit, qu'on engraisse (se dit surtout de la volaille) ; de là *altilia, -ium* ; *altiliās* (Gloss. Plac.), *altiliarius*.

De *alō* il y a un inchoatif *alēscō* « se nourrir », d'où « grandir, croître », attesté par Varr., Cens. 14, 2, *adulescentes ab ascendendo sic nominatos*, et dans le composé *coalescō, -is, -iū, -litum* « grandir ensemble, se coaliser ». C'est également de *alēscō* que dérive *alētūdō*.

En composition, le verbe a le vocalisme o, u : *abolēscō, adolēscō, adulēscō*, etc. ; de même, un substantif *-olēs* figure dans *ind-olēs, sub-olēs, prōlēs*. Les anciens, pour expliquer ces formes, supposent l'existence d'un inchoatif *alēscō* ; ainsi Festus, 402, 19, *suboles ab olescendo, i. e. crescendo, ut adulescentes quoque, et adultae et indoles dicitur...* ; et P. F. 5, 12, *exoleuit qui excessit olescendi, i. e. crescendi, modum* ; et *inoleuit, i. e. creuit* ; cf. aussi *olēscō*, Thes. Gloss. emend. s. u. Mais *adolēscō, adulēscō* peuvent représenter phonétiquement **ad-alēscō*, comme *indolēs, subolēs, prōlēs* peuvent être composés de **ind-alēs, *sub-alēs, *pro-alēs* ; **alēs* étant à *alō*, comme *caedēs* à *caedō*. Il est donc inutile, et sans doute erroné, d'admettre des simples **olēs, *oleō* (cf. *abolēō*) ; **olēscō* qui ne se rencontre pas dans les textes. *abolēscō, -is, -iū, -ere* : vieillir, se perdre, être aboli ; cf. *aboleō*.

adolēscō, -is, adolēui, adultum, adolēscere : grandir. Le vocalisme u est plutôt réservé à *adulēscēs* substantivé « jeune homme » et à ses dérivés *adulēscētulus* et *adulēscēntia*, qui désigne une période intermédiaire entre *pueritia*, et *iuentās*, qui chez les hommes va de quinze à trente ans environ. Le fait que *adulēscētulus* sert de féminin à *adulēscēs* s'explique d'abord par ceci qu'un participe tel que *adulēscēs* ne comporte par lui-même aucune forme féminine, mais on a aussi remarqué que gr. παιδων sert de féminin à παῖς, lit. *tarnaitē* à *tarṅas*, et même lat. *ancilla, puella* à **anculus, puer*. Le participe *adultus* signifie « qui a grandi, adulte ». M. L. 189 a. *exolēscō, -is, -iū* (T.-L., -*ui* Charis.), *-ētus, -escere* : 1^o cesser de grandir ; 2^o tomber dans l'oubli, devenir hors d'usage ; mourir (Colum., Apul.). L'époque républicaine ne connaît que *exolētus* (avec vocalisme différent de celui de *aboliūtus* et de *adultus*, d'après *crētus*, cf. *obsoletus*) ; cf. P. F. 70, 17, *exoletus qui adulescere, i. e. crescere desiit* (cf. 5, 12, cité plus haut) ; *exolēta uirgō*, dit Plt. d'après Prisc., GLK II 490, 1. C'est seulement à l'époque impériale qu'on voit apparaître des formes personnelles du verbe (Tite-Live, Tac., Plin., Suét.). — Il semble qu'il y ait eu contamination avec *obsoletō* et que *exolētus* ait été rattaché dans le sens de « passé de mode » à *soleō*. C'est par ce sens de « passé de mode, vieilli » qu'on serait arrivé à celui de *exolētus* « mignon » (e. g. Cic. Mil. 24, 55), cf. *scortum exolētum*, Plt., Poen. 17. C'aurait d'abord été une épithète injurieuse, appliquée à un mignon, ou une prostituée « hors d'âge », qui en-

alogiō

suite aurait servi à désigner l'espèce entière. Mais d'autres influences sont possibles, notamment celle de *aboleō* ; et il est difficile de retracer l'origine et l'histoire d'un terme d'injure comme *exolētus*.

inolēscō, -is; *lēuī*, *inolitus*, -ēscere : 1° se développer dans, s'enraciner; 2° implanter, enraciner (transitif). Ne semble pas attesté avant Vg. et Colum.

On trouve aussi, mais rarement, *perolēscō* « achever de grandir » (Lucil.) et *subhōlēscō* « naître à la suite, former une lignée ».

Indolēs a signifié d'abord « accroissement ». Il est glosé *incrēmentum* dans P. F. 94, 12. Il a pris le sens de *ingenium* « nature intime ». Il se dit des hommes et des plantes (*i. frūgum, pecudum*, Tite-Live 38, 17, 10; *i. arbōrum*, Gell. 12, 1, 16). Mot classique, mais rare. Les gloses montrent que l'étymologie populaire le rapprochait de *dolor*, *indolēns*; elles l'expliquent, en effet, par *aetas iuuenalis quae dolorem nescit*. D'autre part, **indolēscō* (correspondant à *adolēscō*) se serait confondu avec *indolēscō* « souffrir ». Aussi le verbe n'est-il pas attesté.

Subolēs (écrit aussi *subolēs* avec assimilation régressive) désigne « le rejeton » (= *surculus*), puis « la descendance ». *Prōlēns* est synonyme de *prōgeniēs* « descendance, progéniture ». *Subolēs* et *prōlēns* sont tous deux rares, archaïques et poétiques, cf. Cic., De Or. 3, 38, 153. Mais *prōlēns* a un dérivé ancien *prōlētārius* pour lequel il n'est pas nécessaire d'imaginer, avec Bréal et Bailly, un intermédiaire **prōlētum* hypothétique; *prōlētārius*, comme *sōlūtārius*, est analogue des autres adjectifs en -tārius dont le *t* appartenait au radical, et la formation est la même que dans fr. *cloutier*, ou lat. *diūturnus* d'après *nocturnus*), qui est resté vivant grâce à son emploi dans la langue politique, où il a servi à désigner les citoyens de la dernière classe, qui ne fournissent à la cité d'autre ressource que leur progéniture, cf. P. F. 253, 6; Gell. 16, 10; Cic., Rep. 2, 22, 40. — Les glosses ont aussi *impōlēns* ou *impōlēns*, -lus « qui nondum ur est », cf. P. F. 96, 7, synonyme de *impūber*.

alō a des correspondants exacts en celtique, où le vieil irlandais a, par exemple, *no-t-aíl* « qui te nourrit », et en germanique, où l'on a le verbe v. isl. *ala*, v. angl. *alan* « nourrir », got. *aland* « être nourri »; l'adjectif v. angl. *eald*, v. h. a. *ald* « ancien », qui a le même vocalisme, montre que l'*a* de lat. *alō* et de v. angl. *alan* est un ancien *a*; le gotique *a*, de plus, un participe *alīps* « αλευτός ». Le sens de got. *alpeis*, v. sax. *ald* « vieux » ne concorde pas exactement avec celui de lat. *alutis*; mais on voit par là que l'adjectif en **-to-* tendait, au moins dialectalement, vers une spécialisation de sens; cf., du reste, lat. *ad-ultus* et le verbe *ad-olēscō*. Il n'y avait ni ancien parfait ni ancien aoriste; car l'irlandais a le prétérit *ro alt* « il a mangé », tandis que le latin a *alui*. Le rapprochement de l'épithète hom. *ἀν-αλτος* « insatiable » est incertain. Mais on ne saurait séparer les formes bâties sans doute sur des thèmes verbaux à **-dhe/o-* et à **-de/o-* suffixé : hom. *ἡλ-δ-αυε* (et att. *ἡλ-δαίω*), hom. *ἡλ-δ-ή-σκοντος* « croissant »; hom. *ἡλ-θε-το* « il a guéri » et *ἡλ-θ-ή-σκοντος* « vous guérez », ion. *ἡλ-θ-αίω* et *ἡλ-θ-ήσκω* L'ε- qui figure dans lat. *ad-ol-ē-scō* est du même type que celui qu'on a dans hom. *ἡλ-δ-ή-σκοντος*; la constance de ε- dans les formes latines exclut l'hypothèse d'un ancien causatif du type de *moneō*, *monuī*, *monitus*. — Les formes latines

alimentum, etc., indiqueraient une racine dissyllabique; mais *altus* ne concorde pas.

alogiō, -ās, -āre : a *rationis tramite deuiare* (Aug., Ep. 36). Emprunt tardif au gr. *αλογεω*.

aloxinum, -ī (*aloxanus, alosanus*) n. : absinthe. Mot très rare et de basse époque, sans doute étranger. M. L. 377; B. W. sous *absinthe*; germ. v. h. a. *alahsan*.

alpha indécl. : transcription du gr. *ἄλφα*, usité dans la latinité impériale (Mart. 2, 57, 4) au sens de « *primus* ».

alphabētum, -ī n. : transcription du gr. *ἀλφάβητος*, employé dans la langue de l'Église à côté de *abecedarium*.

alpus : *album...* *Sabini tamen alpum dixerunt. Vnde credi potest nomen Alpium a candore niuium uocatum*, P. F. 4, 8. La forme *alpus* dénonce peut-être une prononciation étrusque. Le rapport entre *alpus* et *Alpēs* est sans doute imaginaire.

alsius, alsitō : v. *algeō*.

altāria, -ibus (sg. *altāre* rare et tardif; sur *altāria* ont été refaits *altārium* [langue de l'Église] et même *altar* et *altāris*) n. pl. substantivé d'un adj. **altāris*, -e ou **altārius*, de *alō*? : autel sur lequel on brûle les offrandes. *Altaria sunt in quibus igne adoletur*, P. F. 5, 14; *altāria* est joint à *adolēre*, Lucr. 4, 1237; Vg., Ae. 7, 71, *castis adoleat dum altaria taedis*, etc., cf. Thes. I 793, 80 sqq. Le rapprochement avec *altus* est dû sans doute à l'étymologie populaire et au fait que les autels élevés aux dieux d'en haut étaient surélevés : « — *ab altitudine sunt dicta quod antiqui diis superis in aedificiis a terra exaltatis sacra faciebant; diis terrestribus in terra, diis infernalibus in effossa terra* », P. F. 27, 1; cf. Serv., ad Ae. 2, 215, *superiorum et arae sunt et altaria, inferorum tantum arae*. De là vient que *altāre* désigne parfois la partie supérieure de l'autel et est glosé *ἐπιθωμός*. Pour la différence avec *āra*, v. ce mot. — Ancien, usuel, adopté par la langue de l'Église et panroman, cf. M. L. 384, B. W. s. u., et celt. : irl. *altóir*, gall. *allawr*.

On rapproche la racine de *adolēō*. Le suffixe est -āli-, avec la dissimilation normale de l.

altellus : — *Romulus dicebatur, quasi altus in tellure, uel quod tellurem suam aleret; siue quod aleretur telis; uel quod a Tatio Sabinorum rege postulatus sit in conloquio pacis, et alternis uicibus audierit locutusque fuerit. Sicut enim fit diminutiuus a macro macellus, a uafro uafellus, ita ab alterno altellus*, P. F. 6, 29. Origine et sens également obscurs.

alter, alterā : v. *alius*.

altercum, -ī (*altercus?*), et **alterculum** n. : jusqu'amae (Plin.); glosé aussi *ἀνεμώνη*, CGL II 15, 20. — *Altercum, quod Graeci ὀσσεύωμον uocant, qui biberunt... mente abalienantur, cum quadam uerborum alteratione : inde hoc nomen herba trahit altercum*, Scrib. Larg. 181. Etymol. pop.?

altus, -a, -um : proprement participe passé de *alō*; *altus ab alendo dictus*, P. F. 7, 5. Mais de tout temps l'adjectif signifie seulement « haut » et « profond », en face de *excelsus*, qui désigne seulement la hauteur. Panroman dans ce sens, M. L. 387, B. W. sous *haut* (d'après

all. *hoch*), et celt. : irl. *alt*, gall. *allt*. De là *altitudō*, -inis f., remplacé en roman par **altitia*, M. L. 386.

Le n. *altum* désigne la haute mer; de ce sens dérive *altānus*, -ī m. : autan, vent qui vient de la haute mer, M. L. 380. B. W. s. u.

En bas-latin apparaissent *altō*, -ās, remplacé, du reste, en roman par *altio*, -āre (cf. M. L. 385, et Thes. s. u.); *altēscō*, *altificō* (Ital.).

Altō est peut-être tiré de *exaltō* « exhausser, relever », qui semble un peu plus ancien (Col., Sén.), d'où *exaltatiō* (langue de l'Église), *exaltatiuus* (Cassiod.). *Altīare* est sans doute bâti sur le comparatif, cf. *leuiāre*, *ampliāre*; d'où **exaltīare*, M. L. 2935.

altiusculus : un peu plus haut (Suét.); *peraltus* (T.-L.). Composés en *alti-* dont la plupart traduisent des composés grecs en ὕψι- (comme *altiithronus* = ὕψιθρονος); quelques-uns sont proprement latins, par exemple le terme de rituel *altitānus* : de haute laine.

Pour l'étymologie, v. *alō*.

aluēcinor, -āris, -ārī (et *hal(t)ucinor*, graphie tardive; l'h initial semble advenue comme dans *honera*, *honustus*, cf. Gell. 2, 3, 3; la quantité de l'a et de l'u n'est pas connue) : dormir debout, rêver, divaguer. Verbe rare; non attesté avant Cic., ne reparait plus avant Colum. — Dérivé de gr. *ἀλυσεν* par Cloatius Verus, cité par Gell. 16, 12, 3. Formé sans doute comme *uācinor*, *uātiōcinor*, etc.

Dérivés : *alucinātiō* et *alucinātor* (dans Festus).

alucita, -ae (f.?) : moucheron, cousin (un seul exemple attribué à Pétrone par Fulgence).

alueus, -ī m. (et *alueum* n. tardif, cf. Thes. I 1789, 18 sqq.) : vase de bois, cuve, auge; cf. CGL V 439, 3, *lignum excauatum in quo lauantur infantes*; Plin. 16, 53, *alueis ualidi roboris*; 24, 67. Puis « cale d'un vaisseau, lit d'un fleuve, table à jeu (cf. *aluelulus*) ». A basse époque, confondu parfois avec *alueus*. Ancien (Cat.), usuel. M. L. 392 (*alueus, albeus, -uea, -bea*), B. W. sous *auge*.

Dérivés : *aluelulus* (*aluelolum*, P. F. 7, 17), M. L. 394; *alueāria*, -ium n. pl., d'où *alueārium*, -ī n. : ruche, M. L. 390 a; *alueātus* : creusé en forme de canal; *aluelolātus*. Cf. aussi M. L. 393, **alūina*.

Pour l'étymologie probable, v. *aluis*. — Pour l'emploi au sens de « ventre », on verra sous *uenter* que les noms de cette partie du corps sont sujets à beaucoup de renouvellements.

alum, -ī n. (*alus* [ha-] m.) : plante mal identifiée (*catonea* chez les Vénètes, *σύνφυτον πετραίων* chez les Grecs), peut-être la grande consoude (cf. Philologus 91, p. 449 sqq.). Sur les différents noms de cette plante, v. Scribonius Largus, 83 : *symphiti radix* (= *conferua*, *soldago*, *herba consolida*) *quam quidam inulam rusticam uocant, quidam autem alum Gallicum*. André, s. u.

V. it. *alo*, vén. *lugarico*.
V. *ālium* et *halus*.

alūmen, -inis n. : alun. Non attesté avant Claudius Quadrig. Panroman, sauf roumain, M. L. 389, et germ. : ags. *alifne*; celt. : irl. *ailm*, gall. *eluf*. Cf. *bitūmen*, et comme celui-ci sans doute mot étranger.

Dérivés : *alūminārius*, -ī; *alūminātus* (*ex-*), -*minō-*

sus. Peut-être faut-il y rattacher *alūta*, -ae f. : cuir assoupli avec l'alun, peau souple (déjà dans Caton?), M. L. 390, d'où *alūtiācius*, -a, -um.

Le seul terme qui se laisse rapprocher est un mot grec occidental : *ἀλῶδ(ο)μιον* *πικρὸν παρὰ Σάφρον* Hes. Terme technique d'origine obscure.

alumnus : v. *alō*.

alūta : v. *alūmen*.

alutiae, -ārum?, mot obscur (ibérique?) qui figure dans un seul passage de Pline, 34, 157, *in aurariis metallis, quae alutiae* (*alutia* codd. deter., *aluta* Hardouin), *uocant*. Cf. *talutium*.

aluus, -ī f. (m. anté- et postclass.) : 1° ventre ou plutôt cavité intestinale (de l'homme et des animaux), cf. Cic., N. D. 2, 136; Isid., Diff. 1, 38, *aluus interiorum receptaculum cibi est quo sordes defluunt*, et CGL II 351, 41, *aluus* : *κοιλία ἢ ἔσω* A ce sens se rattache *aluīnus* : qui a le flux de ventre (Plin.) Se dit aussi pour *uterus*, cf. P. F. 17, 18, *aluus, uenter feminae*; 2° ruche. Mais, dans ce sens, *aluārium* (singulier rare et refait sans doute secondairement sur le pluriel), *aluāria*, -ium est plus fréquent. — Ancien, usuel, technique. Non roman. Cf. *alueus*.

Sans doute apparenté à gr. *αἰλός*, *αἰλῶν*, lit. *ailūs*, *auīlys* « aluis apium ». Pour la métathèse, dans un mot de caractère technique et populaire, cf. *neruus* et *νεῦρον*, et les articles *paruus*, *taurus*.

ama (*ha-*), -ae f. : vase, récipient; en particulier,seau à incendie. Emprunt ancien (Caton) au gr. *ἄμη*. L'h, sporadique, est dû sans doute à l'influence mécanique de *hamus*. Diminutif : (h) *amula* (Colum.).

Le simple subsiste dialectalement en français sous la forme *aimé*; *hamula* dans les dial. ital. et en provençal, M. L. 404 et 4024; les deux en germ. : m. h. a. *āme* « Ohm », v. angl. *amol*.

amāracus, -ī m. : marjolaine; adj. *amāracinus*. Emprunt (depuis Lucr., Catul.) au gr. *ἀμάρρακος*, M. L. 398.

amārus, -a, -um : amer, sens physique et moral. Traduit *πικρός* et *δρῦμός*. Souvent joint à *tristis*, opposé à *suāvis*, *dulcis*. En jeu de mots fréquent avec *amor*, *amāre*, cf. Plt., Ci. 48, *an amare occipere amarumst?* — Ancien, usuel. M. L. 406.

Dérivés : *amāruentus*, renforcement de *amārus* (Gell., Macr.), d'après *lutulentus*, etc.; *amāror*, -ōris m. (rare, arch.); *amāritūdō* (fréquent), M. L. 405; *amāritiua* (Gloss.), M. L. 403; *amāritiēs* (ξ. λ. Catul.), *amāritiās* (Vitr. et Gloss.), M. L. 402 c; B. W. sous *amertume*.

Apparaissent en bas latin : *amāriter*, *amārō*, -ās; *amārēficiō*; *amārēscō*, -is, M. L. 400; *amāricōs*, -ās (Itala, trad. *παρπατικράνω*), id. 401, d'où *amāricōsus*, id. 402, **amāricus*, id. 402 a; *amāritōsus*; *amarizō* (hybride latin-grec de Plin.-Val. d'après *πικρί(ω)*); *amāricidō*; *amāricidō* (Dios.); *amārifolium* (Gloss.), M. L. 402 b; *examāricō* (cf. *exacerbō*); *amārola* f., v. André, s. u.

On rapproche skr. *amāh* « aigre », suéd. et v. néerl. *amper* « aigre » (all. *Ampfer* « oseille »). Comme le remarque déjà Aulu-Gelle, 10, 5, 3, la formation rappelle celle de *auārus* à côté de *auēō*; elle n'est pas représentée autrement.

amāta, -ae f. : « uirgō uestālis ». Cf. Gell. 1, 12, 19, *amata inter capiendum a pontifice maximo appellatur, quoniam quae prima capta est hoc fuisse nomen traditum* est. Cf. le nom de la femme de Latinus et mère de Lavinie *Amāta*, le gentilice *Amātius* auquel on peut comparer l'étrusque *amthi*.

Certains voient dans *amāta* le participe passé passif de *amō* et dans la formule prononcée par le pontife « *ita te, amata, capio* » une sorte de prise de possession de l'épouse par l'époux; interprétation qui s'accorde mal avec le sens de *capio* et, du reste, avec l'âge où l'on choisit les vestales (entre six et dix ans, cf. Gell. ad l.). Du reste, *capio* se dit également du choix des prêtres masculins, flammes de Jupiter, pontifes, augures. L'explication d'Aulu-Gelle est la meilleure : *capio autem uirgo propterea dici uidetur, quia pontificis maximi manu presa ab eo parente, in cuius potestate est, ueluti bello capta abducitur*.

ambactus, -i m. : — *apud Ennium* (A. 605) *lingua gallica seruus appellatur, ... seruus ambactus, i. e. circumactus dicitur*, P. F. 4, 20; dans César, B. G. 6, 15, 2, il est également appliqué aux Gaulois. Mot étranger — non pas mot d'emprunt.

Sont à rapprocher *ambascia*, qu'on lit dans la lex Burg. et la lex Sal., cf. M. L. 408 a, *ambactia et abantonia*, synonyme de *ancilla*, qu'on lit également lex Sal. cap. VI 5. V. B. W. sous *ambassade*.

Substitut gaulois de i.-e. **amthi-k'olos*; v. sous *anculus*.

ambāgēs, -um f. pl. (le singulier n'apparaît qu'à partir d'Ov., à l'ablatif *ambāgē*) : « sinuosités, détours » et, au sens moral, « circonlocutions, ambages », cf. Plt., Ps. 1255, *quid opus me multas agere ambages?* Doublet tardif *ambāgō*, -inis; adj. *ambāgōsus*, Gell. 14, 1, 33.

De *amb* + *āg*, forme à voyelle longue de la racine de *āgō*, sans doute élargissement d'un ancien nom racine; cf. *contāgēs*, *contāgiūm* en face de *tangō* avec *ā*. Même forme dans *indāgō*. V. *ambigō* sous *agō*. — Ancien, usuel, mais ignoré de la prose classique. Le sens propre n'est pas attesté avant Virgile. Sans doute ancien terme technique. Non roman.

ambar, -aris n. : ambre gris. Un exemple tardif dans Carm. Epigr. 796. Venu sans doute de l'arabe. Cf. *nectar*.

ambascia : v. *ambactus*.

ambi-, **amb-**, **am-**, **an-** : particule attestée seulement comme premier élément de composé. Une trace de son emploi comme préposition est encore dans Charisius, GLK I 231, 11, qui cite *am fines, am segetes* (cf. P. F. 19, 16, *amsegetes dicuntur quorum ager uiam tangit*). Pour le sens, cf. P. F. 4, 22, *am praepositio loquularis significat circum, unde supra seruus ambactus, i. e. circumactus dicitur*. Le sens est plutôt « de chaque côté de » que « autour » (*circum* et gr. *περὶ*) proprement dit.

Ambi- ne figure plus que dans des mots archaïques conservés par les grammairiens et les glossateurs : *ambiacium* (l. *ambaxium*?) dans P. F. 24, 11; *ambiaxiogae circumeuntes cateruatim*, de *ambi-* + *axium*, apparenté à *agere* ou à *axis*?; *ambiagnus* (*ambignus* Fulg.), cf. *agnus*; et sans doute ap. Varr., L. L. 7, 43, *ancilia* ab

ambecisu (qu'il faut vraisemblablement lire *ambecisu*); *ambūstrum* (Servius); cf. *Ambiuius*.

Ambidēns semble une création de Festus faite pour expliquer *bidēns* sur le modèle de ἀμφόδοος; *ambidēter* est une transcription tardive de ἀμοπεροδέτιος; *ambifārius*, -riam (d'après *bifāriam*) ne sont attestés qu'à partir d'Apulée; *ambigenus* est dans Eugène de Tolède, *ambimanus* dans les gloses. Ces formes se rattachent à *ambō*, et non à *ambi-*.

Amb- est la forme normale devant voyelle : *ambāctus*, *ambāgēs*, *ambaruālēs*, *ambegnī*, *ambedō*, *ambiguus*, *ambio*, *ambulō*, *amburbialēs*, *ambustus*; *am-*, *an-* s'emploie devant consonne : *ancile* (?), *ancisus*, *anculus*, *ancilla*, *anfāriam*, *anquiritō*, *amicio*, *amplector*, *amptermīnī*, *amputō*. Pour *anceps*, v. *ambiō*.

Le préverbe latin *amb-*, de *amb-ūrō*, *amb-ustus*, etc., est évidemment apparenté à gr. ἀμφι. À côté de **amthi*, ainsi attesté, le celtique et le germanique ont **amthi* : v. irl. *imb-*, *imm-*, v. h. a. *umbi* « autour ». Le skr. *abhi* est ambigu pour la forme et pour le sens (cf. lat. *ob*); le gotique a *bi* « près de »; le sens de « autour » n'est net et constant que dans les formes comprenant une nasale visible comme gr. ἀμφι et v. h. a. *umbi*. — Le *b* de *ombr. amb-oltu* « ambulātō » est issu de *f*, comme on le voit par osq. *amfret* « ambiunt », en face de *ombr. amprehtu* « ambītō », *ambretuto* (plur.); v. *anftractus*; toutefois, Vetter, *Hdb.*, p. 11 et 183, explique *amfret* par **am-feret* et *amprehtu* par **am-prae-itō*. Une forme *am-* est dans osq. *annūd* « circuitū ».

ambicus : poisson inconnu (Polem. Silu.). Peut-être gaulois.

ambigō; **ambiguus**, -a, -um : v. -*agō*.

ambio, -is, -iui, -itum, -ire : aller autour, faire le tour de; spécialisé dans la langue politique en parlant de candidats qui briguent une magistrature et font leur cour aux électeurs, cf. Varr., L. L. 5, 28, *qui populū candidatus circum it, ambio*. Cette restriction du sens a contribué à détacher le verbe de *eō*, dont il est un composé, pour le faire passer à la 4^e conjugaison. Cf. Prisc., GLK II 547, 2, *ambio ab « eo » compositum solum mutauit paenultimam e in i; itaque in -io quidem desinentium regulam seruauit in participio et supino, quippe producta paenultima : ambitus; in nomine autem differentiae causa in -eo terminantium regulam seruans corripuit paenultimam : ambitus*. Ov., Tac., Plin. emploient *ambibat*, Plin. a encore *ambibunt*; mais dès Velléus se répand l'imparfait *ambiebam*, et Sénèque, dans (Ed. 505, a un futur *ambiet*. Mais *ambitus*, *ambitiō* ont gardé l'*i* de *tuus*, *itum*.

Ambitus et *ambitiō* se sont différenciés dans l'usage : *ambitus* est surtout employé au sens propre « chemin qui fait le tour de; pourtour » (cf. Varr., L. L. 5, 22); sens resté dans la langue des arpenteurs et géomètres, e. g. CIL V 506, 8 suppl., *locus cum ambitu datus*, cf. Pomp. Dig. 47, 12, 5; P. F. 5, 6, 15, 20; et M. L. 410. Le sens de « brigue » est rare, quoique attesté (ad Herenn. 2, 27, 43). — *Ambitiō*, dans toute la langue classique, n'a d'autre sens que « brigue, ambition ». Le sens propre n'apparaît qu'à basse époque, chez les archaïques, et semble recréé par affectation étymologique.

De même pour *ambitiōsus*, qui signifie presque uniquement « intrigant, ambitieux ».

On trouve en bas latin *ambitor*, -ōris m.; *ambitūdō*, -inis f. « évolution »; et en roman **ambitiāre*, M. L. 409; esp. et port. *andar*, etc.; **ambitiānus*, fr. *andain*, B. W. s. u.; un composé *exambio* dans la langue de l'Église.

V. les formes osco-ombriennes sous *ambi*.

ambō, -ae, -ō : collectif duel, employé à l'origine pour désigner deux individus ou deux objets envisagés comme un ensemble dont les deux éléments sont conjoints, au contraire de *uterque*, ce qu'indique, inexactement, d'ailleurs, le passage de Charisius, GLK I 65, 26, *ambo... non est dicendum nisi de his qui uno tempore quid faciunt, ut puta Eteocles et Polynices ambo perierunt, quasi « una »*. *Romulus autem et Africanus non ambo triumphauerunt, sed uterque, quia diuerso tempore*. Le sens est donc « tous les deux, les deux ensemble », e. g. Lex XII Tab. ap. Gell. 17, 2, 10, *cum perorant ambo praesentes*. Mais a été souvent confondu avec *uterque*, e. g. Vg., B. 7, 4, *ambo florentes aetatis*, *Arcades ambo* (d'après Théocr. 8, 3); Oυ., F. 6, 287, *utraque nupserunt, ambae peperisse feruntur*.

Ancienne forme de duel, que le latin a rendue commune aux trois genres (*ambō* fém. dans Plt., Ci. 525); le nominatif *ambae* peut, comme *duae*, être ancien; cf. le nominatif-accusatif féminin (et neutre) skr. *ubhē*, v. sl. *obē*. Mais l'influence analogique des autres adjectifs a déterminé la création d'un accusatif masculin *ambōs*, d'un féminin *ambās*, *ambābus* (cf. *duās*, *duābus*). La scansion *ambō* qui apparaît à partir de Valérius Flaccus est due à l'influence de *duō*. A basse époque apparaît même une forme *ambī* (comme *duī*), cf. Nips. Grom., p. 288, 12, *in ambis lapidibus*, et Virg., Gramm. Ep. 6, p. 46, 11. On trouve aussi *ambō* joint à *duo*; ainsi *ambaeduae* dans le scolaste d'Aratus, p. 296, 8; forme conservée en roman, cf. M. L. 411.

Au premier terme de composés, *ambi-* dans *ambidēns*, *ambifāriam*, *ambiformiter* (Arn.), *ambiuuium* d'après les formes correspondantes en *bi-*; avec syncope, *anceps*.

Ambō répond à gr. ἀμφος et a aussi un correspondant en tokharien (tokh. B. *ant-āpi* « tous deux »). Le mot se laisse couper en **ambh-bhō*. Pour le premier terme, v. lat. *amb-* dans *amb-igō*, *amb-ulō*, etc. Quant au second terme, got. *bai* « tous les deux », qui est passé à la flexion du pluriel parce que le germanique a perdu les formes nominales du duel, montre que i.-e. **bhō* désignait par lui-même « tous les deux »; les dialectes germaniques ont élargi cette forme simple de manières diverses. Le balte et le slave mettent devant le représentant de **bhō* les formes de la préposition qui répond pour le sens à gr. ἀμφι, lat. *amb-*, d'où lit. *abū*, v. sl. *obā*. L'indo-iranien a un autre renforcement, *u-*, d'origine obscure, d'où véd. *ubhā*, gāth. *ubā*. — Au premier terme des composés, *ambi-* = gr. ἀμφι-, comme *bi-* = δ(φ)- (v. sous *duo*).

ambriēc pl. : — *regulae quae transuersae asseribus et tegulis interponuntur*, P. F. 15, 16; lattes transversales introduites entre les chevrons et les tuiles d'une toiture. Technique.

Rappelle *imbrecz*, *imbricēs*, dont il pourrait être, comme le suggère M. Niedermann, un doublet dialectal : *ambriēc* en face de *imbricēs* rappelle osq. *ana-*

friss = lat. *imbribus* (v.; toutefois, *imber*). Pour le *b* en face de l'*i*, cf. *rōbus* en face de *rūsus*.

ambrōnēs, -um' : — *fuertunt gens quaedam Gallica, qui subita inundatione maris cum amisissent sedes suas, rapinis et praedationibus se suosque alere coeperunt... Ex quo tractum est ut turpis uitae homines ambrones dicerentur*, P. F. 15, 29; cf. Thes. Gloss. emend. s. u. Sans exemple dans les textes.

ambūbāia, -ae f. : joueuse de flûte syrienne, par suite « femme de rien, prostituée »; cf. Porphyron ad Hor. Sat. 1, 2, 1.

Le mot est originaire de Syrie, comme les femmes qu'il désigne : syr. *abbūb* « flûte », *abbūbaj* « joueur de flûte ». Non attesté avant l'époque impériale. Pour l'*m* de *amb-*, cf. *sambūcus* et *sābūcus sambatus* et *sabatus*.

ambūbāia (-*oia*), -ae f. : chicorée sauvage (Cels., Plin.). Autre nom de l'*intubus* (*intuba*). Ainsi appelée sans doute par mauvais jeu de mots : *intubus intibus* rapproché de *tibia*, *tuba* et par là de *ambūbāia*. V. André, s. u.

ambulō, -ās, -āui, -ātum, -āre : composé ayant pour premier terme le préverbe *amb-*, et glōsē, correctement au point de vue étymologique, *περιπατώ* ou *circumēō*. Le sens premier était « aller autour, faire un tour », d'où « se promener », encore fréquemment attesté depuis Plaute, cf. Thes. I 1872, 59 sqq. Dans la langue familière, à laquelle le verbe appartient spécialement (malgré l'emploi assez fréquent qu'en fait Cic., cf. Thes. I, 1870, 76; la poésie épique l'évite absolument peut-être en raison du caractère qu'il forme le plus souvent), s'emploie comme synonyme de *eō*, *gradior*, *uādō* avec le sens de « marcher (au pas) », « cheminer », « aller », et s'oppose à *stō*, *sedeō*, *curreō*, cf. Gell. 16, 18, 14. Usité dans la langue juridique (cf. la formule *in ius ambulā*), militaire et médicale (Thes. I 1874, 21 sqq.). Se dit quelquefois d'objets inanimés, cf. Cat., Agr. 1, 3, *mare aut amnis, qua naues ambulānt*. Fréquent à basse époque, notamment dans la langue de l'Église (Itala, Vulg.), au sens physique et moral : *a. in « marcher dans la voie de », a. in deo*. — Bien représenté dans les langues romanes, où il a, avec *uādō*, suppléé *ire*. M. L. 412; B. W. sous *aller*.

Dérivés et composés : *ambulus*, conservé comme second terme de composé dans *fūn-ambulus*; *ambulātō* : promenade (abstrait et concret); *ambulātūncula* (Cic.); *ambulātor*, -trix, -tōrius (M. L. 413), -tōra f. « amble » (Vég., Chir.), -tus (Arn.), -tūsus (n. pl. *tūsa*); *ambulācrum*, *ambulābilis* (Boèce, trad. sans doute βαδιστικός), -tilis (Vitr., St Aug.); *ab-*, *ad-*, *ex-*, *in-*, *ob-*, *per-*, *red-ambulō* rarement attestés, et leurs dérivés (*deambulācrum*, etc., tardifs).

amb-ulāre est un verbe duratif en -*ā* précédé de préverbe, comme *ē-ducāre*, *oc-cupāre*. L'ombrien a une forme verbale sans le suffixe -*ā* dans *amb-oltu* « ambulātō » (T. E. VI b. 52, sens contesté par Vetter, *Hdb.*, p. 261) et le latin a *alacer* (v. ce mot). La forme radicale **el-* apparaît en second terme de composé : *ex-ul*. Hors de l'italique une racine **el-* « aller » est attestée en celtique (m. gall. *el* « qu'il aille », etc.; cf. Pedersen, *Vergl. Gr. II* 353). On a, en outre, rapproché gr. ἀλάμαι, lette *alūoti*

« errer », dont les sens sont trop différents, et, mieux, le groupe de gr. ἑσθάνω, ἐλάσαι, avec les formes élargies hom. ἤλυθον, ion.-att. ἤλυθον (thèmes **el-u-*, **el-u-dhe-*, **el-dhe-*), peut-être arm. *eli* « je suis monté, je suis sorti ».

amburbium, -bāle : v. *urbis* !

amellus, -ī (*amella*, -ae) f. : amelle, μελιφύλλον. Attesté depuis Virgile. Étymologie populaire dans Serv., G. 4, 278, *Mella fluuius Galliae est, iuxta quem haec herba plurima nascitur, unde et amella dicitur*. Gaulois ?

amentum : *alumen scissum* (Theod. Prisc.). Sans explication. !

ames, -ītis m. : perche ; perche à oiseleur ; manche d'outil, levier. Le pluriel *amētēs* désigne les brancards ou les bâtons d'une chaise à porteur, les traverses horizontales d'une barrière à claire-voie, etc. Cf. Rich. s. u. — Attesté depuis Horace. Technique. M. L. 419. A chance d'être emprunté, comme beaucoup de termes techniques en -es, -ītis : cf. *termes*.

amfractus : v. *anfractus*.

amicinum : *utris pediculum ex quo uinum defunditur*, P. F. 14, 8, et Gloss.

amicid, -īs, **amicū** (*amicū*), **amicetum**, **amicēre** : jeter un vêtement autour de soi (cf. la glose *amicid* : περιβάλλω ἑμαυτόν, et, pour le sens, cf. aussi ἀμπεύλη et l'emprunt tardif *amphibalum*). — Ancien, usuel.

Le rapport étymologique avec *iacid* est encore senti dans Varron, L. L. 5, 131, *amicū dictum quod amicetum, i. e. circumiectum* (cf. P. F. 26, 4, *amiculum... a circumiecto dictum*); et le même Varron écrit *primum indūtū, tum amicū quae sunt tangam*, distinguant le « fait de jeter autour de soi un manteau », *amicū*, du « fait d'enfiler un vêtement », *indūtū*. *Amicū* a désigné ensuite le vêtement lui-même, comme *amiculum*, -ī n. Toutefois, par suite de la spécialisation de sens, le rapport avec *iacere* s'est généralement effacé et *amicid* est passé à la 4^e conjugaison, comme les autres verbes en -id dont le suffixe est précédé de deux brèves, cf. *parere/reperire* (*amicrier*, Plt., Cas. 723 ; *amicitor*, Pe. 307). On voit même apparaître tardivement un parfait *amicū* et un participe *amicitūs*. Autres dérivés : *amicitōrius* ; *amicimen* (Apul.) ; *amicior*, -āris (tardif). Cf. aussi, sans doute, *redimiculum* et *redimiō*.

De *amb-* et *iacid*, mais avec un traitement singulier.

amicus : v. *amā*.

amiddula, -ae f. : amande, amandier. Emprunt populaire et latinisé au gr. ἀμυγδαλή que la langue écrite se contente de transcrire : *amygdala*, -dalum. Outre *amiddula*, condamné par l'App. Probi, on trouve aussi *amandola*, -dula, d'après *amandus*, plutôt que d'après *mandere*. Le mot apparaît diversement déformé dans les langues romanes ; v. M. L. 436, et B. W. s. u. *seus amande*. Passé en germ. : v. h. a. *mandala* « Mandel ».

amilum (*amylum*), -ī n. (sur la forme, v. Meyer-Lübke, *Litbl. f. germ. u. rom. Philol.*, 1917, 241 sqq.) : amidon ; M. L. 437, B. W. s. u. ; germ. v. h. a. *amal*, etc.

Emprunt au gr. ἀμύλον, d'abord attesté sous la forme *amulum*, puis *amylum*, *amulum* et aussi *amolum*, par un faux rapprochement avec *mola*, cf. Thes. s. u. De là le

dénominatef (tardif) *amylo*, -ās (et *amolō*). Cf. *molucrum* et μύλακρον.

amiō : v. *hamiō* !

amita, -ae f. : sœur du père, tante paternelle. Ancien, bien que non attesté avant Cic., Clu. 39, M. L. 424 ; B. W. s. u. ; irl. *ammai* ? De là : *amita magna* « grand-tante », M. L. 424 a, *maior*, *maxima* ; *abamita* (cf. *abauus*) ; *amitinus* : cousin germain.

Amita est à rapprocher de *amma*, comme *auunculus* de *auus*. La tante du côté maternel se dit *matertera*, mais la distinction n'a pas été maintenue dans les langues romanes, où ne sont gardées que les formes familières et tendres : *amita*, *au(u)nculus*.

Ces formes de noms familiaires et enfantins se présentent avec consonne intérieure simple ou gémée ; v. sous *anus*. Le type est comparable à celui de lit. *anīta* « belle-mère », en face de lat. *anus* ; mais, à la différence du lituanien, le latin a une voyelle intérieure brève. V. *amma*.

amma, -ae f. : oiseau de nuit. V. le suivant.

amma, -ae f. : maman. Mot du langage enfantin, non attesté directement (tandis que *mamma* existe dans les textes), mais dont l'existence est supposée par le témoignage des langues romanes, cf. M. L. 425, et par la glose d'Isidore, Or. 12, 7, 42, *haec auis (strix) uulgo amma* (cf. *amma*, *auis nocturna*, Lib. Gloss. et Thes. Gloss. emend. s. u.) *dicitur ab amando paruulos, unde et lac praebere fertur nascentibus*. Cf. les noms propres *Amma*, *Ammius*, *Ammia*, *Ammiānus*, osq. *Amma* (« *Māri* », nom d'une divinité, etc. Mais *amma*, dans Palladius, Hist. monac. 1, 21, p. 3006, n'est que la transcription du gr. ἀμμάς « mère (spirituelle) ». Même gémée expressive que dans *anna* (?), *atta*, *pappa*. De *amma* dérivent *amita* (comme de *atta*, *atauus*, de *auus*, *au(u)nculus*) et peut-être *amāre*.

Cf. v. isl. *amma* « grand-mère », v. h. a. *amma* « maman (qui nourrit) ». Ces mots populaires, expressifs, constamment refaits, ont des formes variées ; cf. gr. ἄμμα et τέμμα, τατᾶ, sous *atta*, etc. Il y a lieu d'en considérer le type plus que de tenter de restituer des prototypes. Cf. *mamma* et *amita*.

amentum, (*amentum*), -ī n. : courroie de javelot, lacet de soulier. *Amenta quibus ut mitti possint uincuntur iacula, siue soleorum lora* ; ex Graeco, quod est ἄμματα, sic appellata, uel qui aptantes ea ad mentum trahant, P. F. 14, 3.

Les manuscrits anciens ont la graphie *amentum* (MPR de Vg., Ae. 9, 665 ; α de Cés., BG 5, 48, 5, tandis que la famille β a *amentum*) ; les formes romanes remontent à *amentum*, *amentāre* ; cf. M. L. 417.

Dérivés : *amentātus* (Cic.), d'où *amentō*, -ās (époque impériale) ; *amentātio* (Tert.).

Sans doute de **ap-men-tum*, cf. *apiō* ; non de **ag-men-tum*.

amnis, -īs m. ; fém. à l'époque archaïque. Le masculin est dû peut-être à l'influence de *fluuius* (sur la répartition des formes d'ablatif en -ī et en -e, v. Thes. I 1942, 57 sqq.) : fleuve, cours d'eau (souvent personnifié et divinisé ; cf. Thes. s. u. 1948, 11 sqq.). Mot surtout poétique et du style noble, cf. Thes. I 1943, 5 sqq., usité

aux époques archaïque et classique et dans la latinité d'argent, mais qui disparaît ensuite à peu près totalement de la littérature. César l'ignore, alors qu'il emploie *flūmen* plus de 200 fois ; Cornélius Népos également ; de même Suétone ; Salluste n'en a qu'un exemple (contre vingt-deux de *flūmen*). Tite-Live est le seul des historiens qui en use souvent, en raison du caractère poétique de son style. Même rareté des dérivés et composés : *amniātis*, GIL XIV 364, d'après *fluuiātis* ; *amniculus* (s. l. de T.-L.) ; *amnicus* (non attesté avant Plinie) ; *amnicola*, *amnicigenus*, composés poétiques de la langue impériale ; *amniēnis* (*urbis*) dans P. F. 16, 5, V. en dernier lieu, K. Van der Heyde, *Mnemos.* 60, 146 sqq.

Cf. les noms de ville *Interamna* (d'un adjectif **inter-amnus*), *Antemnae*, dont Varr., L. L. 5, 28, a bien vu l'étymologie ; le cognomen *Interemnia*.

Motilito-celtique ; cf. le substantif féminin irl. *abann*, gall. *afon* « rivière » et le nom de rivière, v. britannique *Abona* (l'irl. *amhain* semble emprunté au latin) ! Le rapprochement avec le nom, du genre animé, de l'« eau » en indo-iranien, *āp-* (skr. *apāh*, etc.) est probable, mais non sûr. Le mot baltique correspondant, v. pruss. *ape*, lit. *apė*, signifie « cours d'eau » ; cf. arm. *get* « fleuve », de la famille du sl. *voda* « eau » ; etc. L'opposition entre le p indo-iranien et baltique et le b italo-celtique a beaucoup d'analogues et s'expliquerait aisément à la fin d'un thème de type athématique. Pour l'-i-, cf. le rôle de -i- dans *canis*, *iuuenis*, etc., et *apis*, *unguis*, etc. V. *aqua*.

amō, -ās, -āui, -ātum, -āre : aimer. Terme général, qui s'emploie dans toutes les acceptions du verbe, transitif et absolu : « faire l'amour », e. g. Sall., Ca. 11, 6, *ibi primum insueuit exercitui populi Romani amare, potare* ; « être amoureux », « avoir une maîtresse » (d'où *amāns*, *amātor*), cf. Tēr., An. 185, *meum gnatum rumor est amare* ; puis, d'une manière générale, « aimer », d'amour comme d'amitié, « aimer à » (avec un infinitif), comme grec φίλέω (cf. Quint. IX 3, 17). Se dit des dieux (cf. la formule courant *ita me di ament*), des personnes et des choses ; usité aussi dans les formules de politesse, *amō tē*, *amabō*, où le sens est très affaibli. Traduit φίλέω comme ἐπάω ; différencié de *diligere*, cf. Non. 421, 28, *amare uim habet maiorem ; diligere est leuius amare*, et Cic., ad Brut. 1, 1, *Clodius ualde me diligit, uel, ut ἐμφοτικώτερον dicam, ualde me amat* ; Isid., Diff. 1, 17, *amare nobis naturaliter instium, diligere uero electione*. Mot expressif, et affectif, particulièrement usité dans la langue familière et parlée, qui l'emploie, entre autres, comme synonyme de verbes de sens plus abstrait *laudō*, *probō*, *grātus sum*, cf. J. B. Hofmann, *Lat. Umgangsspr.*, p. 141. Usité de tout temps, panroman, sauf roumain. M. L. 399 ; B. W. s. u.

Dérivés et composés : *amor* m. « amitié » et « amour », traduit ἔπος et φίλα. Nom de genre animé (cf. *sopor*) ; personnifié et divinisé, correspond à gr. Ἐπος ; le pluriel *amōres* a le sens abstrait et concret : *amores et deliciae tuae*, Cic., Diu. 1, 36, M. L. 427 ; B. W. sous *amour*. Dérivés et composés : *amōrābundus* (Laber. ap. Gell. 14, 15, 1) ; *amōrātus*, GIL VI 10185 ; *amōrifer*, *amōrificus*, tardifs et rares.

amicus adj. (arch. *ameicus*, cf. Thes. I 1902, 36 ; et *amecus* d'après P. F. 14, 13 : *ab antiquis autem ameci et amecae per E litteram efferebantur*) : ami (de) ; subst.

amicus, *amica*, ce dernier, dans la langue érotique, avec le sens de « maîtresse, amante » ; M. L. 422 ; *amicitia* : amitié (et non amour, sens réservé à *amor*), remplacé dans les langues romanes par **amicitās*, M. L. 421 ; *amicālis*, tardif, sans doute fait sur φίλος, φίλικός ; *amicābilis*, tardif et rare ; *amiculus*, -a, diminutifs familiers attestés depuis Cicéron ; *amicārius*, -cōsus (Diom., GLK I 326, 17).

A *amicus* s'oppose *inimicus*, -a, -um « ennemi » (d'abord « ennemi privé », cf. *hostis*), M. L. 4435, qui a aussi des dérivés, *inimicitia*, etc.

A *amō* se rattachent : *amāsius* (Plt.), dont l'is semble dénoter le caractère dialectal ; *amāsiō* (tardif) ; *amāsiunculus* (Pétr.) ; *amātor* (classique, attesté depuis Plaute, qui l'emploie seulement au sens de « amant, galant », tandis que Cic. l'emploie en bonne part), M. L. 407 ; *amātrix* f., M. L. 408 ; *amātiō* (Plt.) ; *amātorius* = ἐρωτικός, d'où *amātorium* n. = φίλτρον. *Amātor* suivi d'un génitif a servi à traduire des composés grecs en φίλο- : a. *ciuitātis* = φιλοπολιτης ; a. *frātrum* = φίλδελφος ; a. *pecūniae*, *uerborum* = φιλόργυρος, φίλόλογος ; *amāscō*, -is (rare, *Nauus*, Gramm.), *amāturio*, -ire (Gramm.) ; *adamō*, -ās : « s'empêcher de », non attesté avant Cicéron, usité le plus souvent au perfectum ; a surtout la valeur inchoative, a dû se substituer à un ancien **adamāscō* ; cf. Thes. s. u. Dérivés tardifs et rares : *adamātor*, -torius.

deamō : uehementius amō ; cf. *dēpereō*. Mot de la langue comique et familière.

redamō, -ās : création de Cic., Lael. 49 (cf. Laurand, ad loc.), pour traduire ἐπιφιλῶ.

Cf. la glose d' Hesychius : ἄδαμειν τὸ φιλεῖν καὶ Φρόγες τὸν φίλον ἀδάμνα καλοῦσιν, glose confirmée par d'autres témoignages. Or *ad-* est un préverbe connu du phrygien. L'étrusque *aminō* « Amor » (divinité), rapproché par Kretschmer, est, de toute façon, lointain. On peut se demander aussi si *amāre*, qui a la forme d'un dénominatef, ne serait pas un mot populaire expressif à rapprocher de *amita*, *amma* ; cf. *cacāre* en face de gr. κακῶ.

Le marr. *amatens* « amāuerunt », Vetter, *Hdb.*, n° 218, est obscur.

amoenus, -a, -um : aimable, agréable. Se dit surtout des choses et des lieux, comme le gr. ἐπαινός. Mais *amoeniūs* a un sens plus large que l'adjectif et se dit également des personnes. — Ancien (Enn., Plt.) ; classique. Nom roman ; irl. *aimind*. Dénominatef tardif *amoenō* ; composé *amoenifer* (Ven. Fort.).

Rapproché de *amāre* par les anciens : *amoena loca... quod solum amorem praestent et ad se amanda alliciant*, Varr. ap. Isid., Or. 14, 8, 33 ; cf. P. F. 2, 19. Mais la dérivation est obscure. Zimmermann, K. Z. 44, 368 sqq., 47, 174, suppose l'adjectif dérivé d'un mot enfantin **amoi* (thème en -oi) et compare *Mamo(i)*, *Mamoena*, GIL X 5532, *Mammaona*, X, 4213, gr. Μαμώ (?).

Le rapprochement de *moenus*, *mūnus* (cf. Verrius Flaccus ap. Isid., Or. 14, 8, 33) n'est qu'un mauvais jeu de mots (cf. Plt., Tru. ProL. 2). Mais la diphongue *oe*, au lieu d'aboutir à *ū*, s'est maintenue devant *n* comme dans *pouca* ; *Poenus*, *moenia*. Cf. *lagōna*.

amolocia (*ama-*), -ae f. : synonyme de *chamaemelon*, sorte de camomille, campanien d'après le Ps. Ap 23,

11 sqq. : *Itali benevolentem, ... Campani amolocia, Tusci abiana, Daci amolusta (ama-)*... — Passé avec diverses déformations dans quelques dialectes romans, cf. M. L. 395 et 396. La forme latine est elle-même mal fixée. La finale de *amolusta* fait penser aux mots en *-esta, -ista, -usta*, du type *gesta, etc.*

ampendicēs : v. *pendēō*.

amphora, **-ae** f. : amphore. Emprunt ancien (déjà dans Caton et Naevius) et latinisé au grec m. ἀμφορεύς avec un changement de déclinaison qui a amené un changement de genre, comme dans beaucoup d'emprunts populaires, cf. *glaucoma*. *Amphora* doit être fait sur une forme d'accusatif contracté, toutefois la seule forme attestée est ἀμφορέα; cf. Debrunner, IF 46, 1928, p. 91. L'origine étrangère a toujours été sentie; ainsi Cael. Aurel., Chron. 2, 2, 23, *testea uascula, quas Graeci amphoras uocant, siue uitrea*.

Dérivés tardifs : *amphorarius, amphorula*.

Une trace d'une prononciation ancienne *ampora* est conservée dans l'appendix Probi : *ampora*, non *ampora*. Il semble que — dans la mesure où elle avait le mot — la langue populaire ait gardé la forme sans aspirée (cf. *purpura*) qui est la seule attestée pour le diminutif :

ampulla, **-ae** (qui n'a pas suivi le sort de *amphora*, parce que le lien des deux mots n'était plus senti à l'époque classique) « petit vase de terre ou de cuir; ampoule de verre »; puis, comme gr. ληκυθίος et à son imitation, « mots sonores; style ampoulé »; d'où *ampullāri* (Hor., Ep. 1, 3, 14) : ληκυθίειν, cf. Recueil Edm. Pottier, p. 318; *ampullarius* : ληκυθιστάς; *ampullaceus* « en forme d'amphore (*ampullacium*, etc.); *ampullula*.

M. L. 431; B. W. sous *ampoule*. Tandis que *ampulla* a survécu sans la langue parlée, *amphora* n'a pas persisté, mais est demeuré en germ. : v. h. a. *ambar*, etc.

ampla, **-ae** f. : poignée (d'un bouclier), anse (d'un vase) = gr. λαβή, λαβής; puis, métaphoriquement (comme *ansa*), occasion (rare, peut-être dans Cic., Verr. 3, 60). En dehors de cet exemple douteux, ne se trouve que dans Ammien, Rufin et Servius. M. L. 429.

Les rapprochements proposés pour expliquer ce mot technique sont tous incertains.

amplēctor (**-plexor**) : v. *plectō*.

amplus, **-a**, **-um** : large, ample, vaste, puis « grand, abondant, nombreux »; souvent avec idée d'éloge ou de respect, d'où *uir amplissimus*, etc. — Ancien (Liv. Andr.). Panroman, sauf roumain. M. L. 430.

De l'adverbe *amplē* (*ampliter*), le comparatif *amplius* a été employé dans la langue juridique pour réclamer un supplément d'enquête; de là le double sens de *ampliare* « augmenter, agrandir » et, dans la langue du droit, « ajourner »; *ampliatio*; *examplio*. *Amplius*, dans la langue commune, a le sens de *ultra*, *praeterea*, ou simplement *plus*. Conservé peut-être dans le v. fr. *amplios*. Dim. : *ampliusculus* (arch.).

Amplitudō, **-inis** f. (sens physique et moral).

Amplāre, qui est dans Pacuvius, a été remplacé par une forme plus pleine dérivée de l'adjectif composé *amplificus, amplificare*; de là *amplificatio* qui dans la langue de la rhétorique traduit ἀξίως; *examplificō*.

Aucun rapprochement net.†

amptermīni : v. *ambi* et *pertermine, terminus*.

amptuō, **-ās**, **-āre** (*antr-*, *andr-*; sur la forme, v. Marx, Lucilius 320) : sans doute ancien terme de rituel, conservé par Festus, dont les manuscrits hésitent entre *amptuare, antruare, andruare, antroare*; ainsi, 334, 19, *redantruare dicitur in Saliorum exultationibus* : « cum praesul amptuauit », quod est motus edidit, ei referuntur idem motus, Lucilius (330), Pacuvius (104); P. F. 9, 1, *andruare i. e. recurrere a Graeco uerbo ἀναδραμειν uenit; hinc et drua uocata est*; id. 9, 3, *antroare gratias (l. gradus?) referre. Truant mouentur. Truam quoque uocant quo permouent coquentes extra*.

De *am(b)-truō*? La graphie *andruare* est peut-être influencée par l'étymologie grecque, à laquelle songe Festus.

ampulla : v. *amphora*.

amputō : v. *putō*.

amulētum (*amo-*), **-ī** n. : = φαλακτήριον; amulette, talisman. Attesté depuis Varron. L'origine du mot étant inconnue, la forme ancienne n'en peut être précisée. La graphie *amoleum* (*amolitum* dans le cod. Bob. de Charisius, GLK I 405, 9) est peut-être due à un rapprochement avec *mollis* (cf. Varr. ap. Charis., GLK I 405, 9) ou avec *amōliri*, cf. la glose *amolimentum...* φαλακτήριον, CGL II 473, 49. V. R. Wunsch, Glotta 2, 219-250.

amulus, **-ī** m. : auble (ombre) chevalier (Polem. Silu.). M. L. 432. Sans doute gaulois, cf. Jud., Arch. Rom. 6, 201.

amurca (*amurga*), **-ae** f. : eau provenant de la pression de l'olive. Emprunt probable au gr. ἀμύργη, attesté depuis Caton. L'affirmation d'Isidore, Or. 17, 7, 69, que le mot grec vient du mot latin est invraisemblable, étant donné l'emprunt de *oleum, oliuom, oliua*. D'après Servius, Georg. 1, 194, la prononciation est *amurga*; les langues romanes attestent à la fois *amurca* et *amurga*, cf. M. L. 433; l'irl. *a amarca*; cf. aussi le dérivé **amurcūla* 435. Le c de *amurca* peut s'expliquer par un intermédiaire étrusque.

Dérivé : *amurcarius*, **-a**, **-um** : et *examurgō*, **-ās** : écu-mer (rare et tardif).

amussis, **-is** f. : niveau, règle ou équerre de charpentier; outil de fer pour polir les pierres; cf. Varr., Quaest. Plaut. lib. II cité par Non. 9, 3. Ancien, technique. De là : *amussium* (Vitr.); *adamussim* (formé comme *admodum*), cf. gr. κατὰ στέθην, d'où l'on a tiré *amussim*; *examussim* glosé par P. F. 70, 21, *regulariter*; *amissis enim regula fabrorum est uel, ut alii uolunt, ferramentum quo in poliendo utuntur*. Dans *examussim*, *ex* sert sans doute à renforcer *amussim*, considéré comme un adverbe en *-im*; cf. *fatim* tiré de *ad fatim*; et *emussūta* employé par Plaute, Mil. 632, et que P. F. 67, 1, glose *ad amussim facta*. Formes archaïques, qui ont disparu du latin classique. Sans étymologie connue.†

amylum : v. *amilum*.

***an** : préverbe que l'on a voulu retrouver en latin (cf. *anhēlo*), mais dont l'existence est plus douteuse; les formes où il semble figurer s'expliquent par *am(b)-*, *am-*, ou par *ante* (avec haplogogie dans *antestāri*).

an, **anne** : particule interrogative, marquant un doute

assez fort ou une restriction « est-ce que peut-être, est-ce que vraiment? ou bien est-ce que »; d'où l'emploi avec des formules de politesse comme *obsecrō, amābō, quaesō*; dans des interrogations d'allure rhétorique, *an existimas, an credis, an tibi uidetur, an ignoras, an non putas, an non uides*, et, à l'époque impériale, *an forte, an fortasse, an forsitan*, qui supposent une réponse négative. *Anne*, rare (Tér., Haut. 999), s'emploie surtout dans les interrogations doubles, devant voyelle, ou après un *an*, ou pour des raisons de rythme et d'harmonie.

Le sens dubitatif de *an* en justifie l'emploi dans les interrogations doubles ou triples : *iuben an non iubes?*, Plt., Cap. 846; *est an non est?*, Tér., Eun. 546; *pulticesne an cimices an pedes?*, Liv. Andr., Com. 1, dont les seconds termes sont présentés comme moins sûrs que le premier; et dans l'interrogation indirecte après les mots impliquant le doute ou l'ignorance : *dubitō, ambigitur, quaerō, quaestiō est, nūl refert, nesciō, haud sciō, fors an, forsitan*, cf. Thes. II 7, 65 sqq., ou dans le second membre de l'interrogation double : *nunc mi incertum est abeam an maneam, an adeam, an fugiam*, Plt., Au. 729. Une construction comme celle de Tertullien, adu. Iud. 6, *quaerendum an iam uenerit an necne*, est incorrecte.

L'emploi des particules gr. ion.-att. *ἄν* et même got. *an* est autre. On s'est demandé si lat. *an* ne serait pas une forme brève de *anne*, qui peut s'analyser en **at-ne* (cf. *at*). Mais cette hypothèse se heurte au fait que *an* est toujours scandé bref, cf. Lindsay, *Early latin verse*, p. 123, § 13. *Anne* est sans doute à *an* comme *nōne* à *nōn*. Ceci posé, il reste possible que, dans les trois langues, les emplois s'expliquent par des développements différents d'une même particule **an* servant à affirmer : c'est ce qu'admet M. Musić, Rad. de l'Académie de Zagreb, 237 (1929), p. 194 sqq.

anaphus : *uas uinarium quod rustici uocant hanapum... rectius autem scribitur anaphus. Graeci enim dicunt illud anaphos et ymnoforos* (= ὀινόφορος), CGL V 583, 8. Latinisation pédante d'un mot germanique, M. L. 4153.

anas, **-atis** (**-itis**; gén. pl. **-tum** et **-tium**) f. : canard. Attesté de tout temps. La langue hésite entre *anas*, **-itis** avec apophonie (Plaute, Cic.) et *anas*, **-atis** (Varr. et les écrivains postérieurs); cf. le cas de *alacer*. La différence se retrouve dans les dérivés : *anaticula* et *anaticula*. On trouve aussi *anatina*, **-ae** (Pétr. 56, 3; certains, toutefois, lisent *anetina*, v. commentaire de Perrochat, ad 1.), *anaticus*, **-a**, **-um** (Greg. Tur.); *anatiarius* (Inscr.) : marchand de canards. Panroman, sauf roumain. Les formes romanes remontent à *anas*, **-atis**, *anaticula*; et à **anitra*, M. L. 439-440; B. W. sous *cane*; *anatem* a fourni peut-être le bas-all. *ante*.

Cf. v. isl. *and* et v. h. a. *anut*, lit. *antis*, v. russe *uioŭl* et serbe *ūva* (supposant **oty*), donc **anot* « canard ». Au même sens, le grec a béot. *vāssa*, ion. *vḥssa*, att. *vḥtta*, donc **vātya*. L'*ā* de béot. *āth̄*, qui désigne un « oiseau aquatique », est ambigu; on peut y voir **na*, c'est-à-dire **n̄*, et rapprocher le mot sanskrit des précédents. Cf. *nō*, *nāre*?

anaxant : v. *aiō*.

ancaesa, **-ōrum** n. pl. : — *dicta sunt ab antiquis uasa, quae caelata appellamus, quod circumcaedendo talia frunt*,

P. F. 18, 19. Cf. *ancile*, *ancisus*. Toutefois, la forme ne présente pas l'apophonie, et on peut se demander si l'on n'a pas affaire à un mot dialectal avec *an* (= *in*) + *caesa* = *incisa*, qui convient peut être mieux au sens que *circumcaesa*.

acentus, **-ūs** : v. *accentus* sous *canō*.

anceps, **-cipitis** adj. (forme ancienne *ancipes*) : v. *ambō* et *caput*.

ancile, **-is** n. (gén. *anciliorum*, Hor., Od. 3, 5, 10; *-lium*, Tac., H. 1, 89) : bouclier ovale, échancré des deux côtés dans le milieu (tombé du ciel sous le règne de Numa Pompilius; sur la légende, v. P. F. 117, 13; Ov., F. 3, 259-398). Vieux mot conservé seulement par la tradition.

L'étymologie ancienne dérive le mot de **am(b)* + un adjectif dérivé de *caedō* (en composition *-cīdō*), cf. *scutum breue quod ideo sic est appellatum quod ex utroque latere erat recisum ut summum infimumque eius latius medio pateret*, P. F. I. l. L'hypothèse est plausible. Le suffixe serait **-sli*. Cf. *ancisus* employé par Lucr. 3, 660; *ancisiō* dans Isid., Or. 18, 12, 3; et *incilis*, *incile*. Toutefois, ce bouclier est représenté à Cnosso, à Mycènes, et il peut s'agir d'un mot emprunté. Cf. G. Dumézil, *Jupiter, Mars, Quirinus*, p. 234 sqq.

ancilla : v. *anculus*.

***ancilābris**, **-e** : — *mensa ministeriis aptata diuini. Vasa quoque in ea (aenea?) quibus sacerdotes utuntur, ancilabria appellantur*, P. F. 10, 18; *ancilabris (mensa) ea qua in sacrificiis dis ancilatur, quod est hauritur ministraturque*, id. 67, 28. Cf. encore CGL II, 567, 5; *ancilator (anciator codd.) minister fidelis et occulta sciens*.

Terme de rituel, non attesté dans les textes, sans doute dérivé de *anclo*, plutôt que de *anculo* (cf. *anculus*).

anelō, **-ās**, **-āre** (*anclor* d'après Pris., GLK II, 394, 1) : puiser, vider. Archaïque (Livius Andr., frg. 36, où *ancilabatur* traduit ἠρόσατο) et rare. Composé : *exanclo*, *exantlō* (sur *exantlō*, v. Plt., St. 273, et Sergius, ad loc.), que Quintilien, 1, 6, 40, range parmi les mots « ab ultimis et iam obliteratis repetita temporibus ».

Comme l'ont vu les Latins, le mot est emprunté au gr. ἀντλείν, v. P. F. 10, 16, cf. *opsōnō*, **-ās** en face de *ὀψωνέω*. Il faut sans doute y rapporter *ancilābris* et *anculo*, dont l'explication par *anculus* doit reposer sur une étymologie populaire; cf. la glose *ancilator, ὑπέρτης*.

ancōra, **-ae** f. (graphie fréquente *anchora*, Serv., Ae. 1, 689, *hoc nomen cum in Graeco unde originem ducit aspirationem non habeat, in Latino aspiratur [cf. lachruma]*) : ancre. Emprunt ancien au gr. ἄγκυρα; noter, toutefois, la correspondance *ū = ō*, qui se trouve maintenir l'accent sur l'antépénultième, mais ici, comme le laisse supposer l'aspirée, s'expliquerait par un intermédiaire étrusque, de même que pour *aplustria*. Cf. Deecke-Müller, *Die Etrusker*, 2^e éd., p. 284. Panroman, sauf roumain, M. L. 483 b, et germ. : ags. *oncor*, v. isl. *akkeri*, v. h. a. *anchar*, etc.; finn. *ankkurit*; et celt. : irl. *ancoire*, *ingor*; gall. *angor*.

Dérivés : *ancoralis* : d'ancre; d'où *ancorāle*, n. « câble de l'ancre »; *ancorārius*; *ancorātus*.

ancorago, **-inis** f. : poisson du Rhin, saumon? (Cas-

siod.) ; autres formes : *ancora(u)s*, Polem. Silv. ; *ancora* en latin médiéval. Mot tardif, non latin, peut-être celtique. M. L. 445.

ancra (*antra*), -ae m. : *antras* : *conualles, uel arborum interualla*, P. F. 10, 22. Attesté épigraphiquement, cf. Fraccaro, *Isr. de via Valeria*, Athén. 29, 94 sqq. Autres graphies : *angra, ancrea, ancraia*.

anculus, -i m., **ancilla**, -ae f. : serviteur, servante. Dénominateur : *anculō*, -ās : servir. Cf. P. F. 18, 15, *ancillae... ideo sic appellatur quod antiqui ancilare dicebant pro ministrare, ex quo di quoque ac deae feruntur coli, quibus nomina sunt Anculi et Anculae*. Toutefois, *anculō* est peut-être un doublet de *ancōlō* (cf. *periculum, periculum*), rattaché faussement par les grammairiens à *anculus*.

Anculus (et les dérivés *ancula, anculō*) ne sont pas attestés dans la littérature, peut-être parce que *anculus* était spécialisé dans un sens liturgique (Duvau, BSL 39, vii), et *anculus* a été remplacé par *famulus* et *seruus*. Le diminutif d'affection *ancilla*, bâti sur *anculus*, analysé *anc-ulus*, est, au contraire, usuel et a passé dans les langues romanes (M. L. 443) ; il sert de féminin à *seruus*, comme en gr. *παῖδισκα* et *δούλοι* (Wackernagel, Gl. 2, 1909, p. 7). — On dit *serui, ancillae* et non *anculi, ancillae* (ou *anculae*) ou *serui, seruae*. *Serua*, dans Plaute, est le plus souvent adjectif et s'oppose à *libera* (Ru. 217-218, 1106) ou à *ingenua*, Mi. 961. Il désigne la condition juridique où vit l'*ancilla*.

De *ancilla* : *ancillula* ; *ancillāris* ; *ancillor*, -āris ; *ancillātus*, -ūs ; *ancillāriolus* « qui courtise les servantes » (Sén., Mart.).

Anculus répond à gr. *ἀμφίπολος* et signifie originellement « qui circule autour ». Mais la racine **k^wel-* a perdu en latin son sens général de « circuler », et *colō* a pris des sens spéciaux qui se manifestent dans *inquinatus, incolata, agricola* ; dès lors, *anculus* a été inanalysable. — En celtique, où la racine **k^wel-* est peu représentée, un mot correspondant à gr. *ἀμφίπολος* et lat. *anculus* a dû exister ; il a été remplacé par le mot attesté en gallo-latin sous la forme *ambactus*, qui a fait une grande fortune (fr. *ambassadeur*, all. *Amt*, etc.).

***ancunulentus**, -a, -um : mot de gloss. -ae *feminae menstruo tempore appellantur* ; *unde trahitur inquinamentum*, P. F. 10, 20. Pas d'exemple dans les textes. De *cunio*? ou de *cunus* (cf. *lululentus*)? Le préfixe *an-* indique une origine dialectale.

ancus, -a, -um : — *appellatur qui aduncum brachium habet, et exorrigi non potest*, P. F. 18, 13 ; CGL II 17, 27, *ancus* : *mancus*. Cf. *uncus* et *aduncus*. Même mot que le praenomen *Ancus*, qui n'a rien à voir avec *anculus*, cf. Auct. de praen. 4 : *Ancum praenomen Varro e Sabinis translatum putat. Valerius Antias <ita uocatam regem Ancum> scribit quod cubitum uitiosum habuerit, qui graece uocatur ἀγκών*. Semble conservé dans les dialectes italiens et en galicien. M. L. 446. Sur la conservation de *ἀγκών* en Espagne, v. Isid. 9, 4, 4, et Sofer, p. 164, n. 6.

Pour l'étymologie, v. *uncus* ; sur la coexistence de *a-* et *o-* à l'initiale, v. *auris*. Sans doute doublet dialectal de *uncus*.

andabata, -ae m. : gladiateur qui combat sans y voir.

Déjà dans Varron, qui en fait le titre d'une de ses Ménippées. Mot étranger (gaulois?) ; très rare. On pourrait interpréter le premier terme *anda-* comme le représentant celtique de skr. *andhāh* « aveugle », zd *anda-* « id. » (Vendryes, MSL 20, 279). Le second terme *-bata* est peut-être à rapprocher de *battuō*. Cf., toutefois, *angobata*.

andrāgō, -inis f. : latinisation de ἀνδράγων, d'après le synonyme *porcillāgō*, doublet de *portulāca* « pourpier ».

andruō : v. *ampruō*.

anelus : v. *anus*.

anēsum (-*sus, anisum*), -i n. : anis vert. Différencié de *anēthum* (= ἄνηθον « fenouil, aneth », M. L. 453-454 ; irl. *aineit*) dans Celse, Pline. Mot méditerranéen ; gr. ἄνηστρον.

anfractus (*am-*), -a, -um : -m est flexum, ab origine duplici dictum, ab ambitu et frangendo : ab eo leges iubent in directo pedum VIII octo esse uiam, in anfracto XVI, i. e. flexu, Varr., L. L. 7, 15. Cf. *anfractum*, -i n. : tournant ; et *anfractus*, -ūs m. : tournant, repli, sinuosité, circonvolution (sens propre et figuré ; ancien, usuel, conservé en v. ital., M. L. 457) ; d'où en bas latin *anfractuōsus*.

Les glossateurs, après Varron, rapprochent les formes de *frangere*, comme le prouvent leurs explications, par *circumfractum, confractum*. De *amfr-actus*, mot sans doute emprunté à des parlers osques? Pour osq. *amfr-*, v. *ambi-, amb-*.

angarius, -i m. : courrier. Emprunt (attesté dans Lucilius) au gr. ἄγγαρος comme *angaria* f. (et n. *angaria*) = ἄγγαρεῖα ; *angario*, -ās (*angariō*) = ἄγγαρεῖα « requérir pour une corvée de transports », d'où « contraindre ».

Le mot grec lui-même est emprunté au perse ; v. Frisk, s. u. Lat. *angarius*, usité dans la langue du droit et dans celle de l'Église, a passé par là dans les langues romanes ; cf. M. L. 458 (it., esp., port.), avec influence de *angō*, et en germ. : néerl. *enger* ; en celt. gall. *aner*. V. B. W. *hangar*.

angelus, -i m. : 1° envoyé (Apol.) ; 2° ange. Emprunt de la langue de l'Église au gr. ἄγγελος (= hébr. *mal'ak*), comme *angelicus* transcrit ἄγγελικός. Hybride : *angelificō* (Tert.). Panroman ; M. L. 457 a ; et germ., got. *angilus* « Engel », etc. ; celt. : irl. *aingel*, britt. *angel*.

Angerona (-*nia* Macr. ; o long?), -ae f. : déesse protectrice de Rome, représentée la bouche close, un doigt sur les lèvres : *ore obligato obsignatoque simulacrum habet*, Plin. 3, 64 ; cf. Macr., Sat. 3, 9, 4 ; 1. 10, 7. Dérivé : *Angeronālia*. Les étymologies anciennes ne sont que des calembours « quod angores atque sollicitudines animorum propitiata depellat », ou encore « quod P. R. morbo, qui angina dicitur, praemisso uoto sibi liberatus ». Sans doute emprunté à l'étrusque *Ancaru* (E. Fiesel, *Language* 11, 122 sqq.) ; cf. *Lātōna*.

angina, -ae f. : angine « *genus morbi, eo quod angat, et Graece συνήρη appellatur* », Non. 35, 8. Emprunt ancien (Plt., Lucil.) au gr. ἀγκήνη avec apophonie normale de *δ* intérieur en *ι* (Lucil. 864 ; Ser. Samm. 278), rap-

proché de *angō* par étymologie populaire. Cf. M. Leumann, *Sprache* I, 205.

angiportus, -ūs m. (et *angiportum* n.) : = *uicus angustus*, ruelle, cul-de-sac. Le premier terme semble être le thème d'un adjectif **angus* apparenté à *angō* qui a disparu au profit de *angustus* ; le second est le mot *portus*, qui a conservé ici le sens indo-européen de « passage ». Formé ainsi de deux archaïsmes, *angiportus* a cessé rapidement d'être compris et employé ; rare à l'époque républicaine, il disparaît à l'époque impériale (sauf des glossaires qui en donnent des explications bizarres), supplanté par *uicus*.

angistrum, -i n. : instrument de chirurgie (Isid.). Autre forme de *ancistrum* (Cael. Aurel., etc.) du grec ἄγκιστρον, rapprochée par l'étymologie populaire de *angō*.

angō, -is, -xī, **anctum**, -ero : étendre, opprimer, serrer (la gorge) ; Ov., M. 9, 78, *angebatur, ceu guttura forcipe pressus*. Attesté à toutes les époques ; mais *ancti* et *anctus* ne figurent que dans les grammairiens. M. L. 458 b. — *Angō* se dit du physique et du moral ; ce même double sens se retrouve dans les substantifs dérivés : *angor*, -ōris (m.) ; ancien thème en -s, cf. *angustus* ; rare au sens de « angine », s'emploie plutôt de l'oppression morale, de l'angoisse : *angor est aegritudo premens*, Cic., Tu. 4, 18 ; le sens physique est réservé à *angina*.

angustus : étroit, serré ; *angustia*, employé surtout au pluriel *angustiae* au sens de « défilé » (cf. *faucēs*), puis au sens moral « gêne », et dans la langue de l'Église « angosse(s) » ; Tert., Idol. 12, *angustias et cruciatus*. De là : *angustō*, -ās et *angustid*, -ās (bas latin), **angustiōsus*, cf. M. L. 467-471 ; B. W. s. u. ; co(a)ngustus, -iō, -ās ; *congustia* > esp. *congoja*, etc.

angustus figure comme premier terme de composé dans *angusticlāuus*, -clāuius (cf. *lāticlāuus*).

Dérivé d'une forme en -s-, *anzus* ; citée par Priscien, GLK II 525, 1 : *anzius* (cf. *noxa, noxius* et *noceō* ; *alsius* et *algeō*) : sens actif et passif « anxieux, angossé » et « angossant », Lucr. 3, 993, *anzius angor* ; toujours au sens moral. Le féminin *anzia* substantivé est attesté peut-être dans Lucr. 6, 14 (?), en bas latin et en roman ; M. L. 509-510.

Dérivés : *anzietās* et *anzitūdō* (arch. et postcl.) ; *anzidōsus* (b. lat.) ; *anzidō*, -ās et *anzior* (l. de l'Égl.) ; *anzifer* (poét.).

La forme verbale *angō* (perf. *anxi*) n'a de correspondant qu'en grec : ἄγγω (ἡγγῶ) ; ce présent peut être ancien, au moins dans une petite portion du domaine indo-européen. D'autre part, le slave *ožōz, ožzati* « attacher », avec un *o-* ajouté à l'initiale, supposerait plutôt un ancien présent athématique, ce qui rendait compte de la mauvaise conservation du thème verbal. — La forme la plus répandue est celle du thème en -u- : irl. *cum-ung* « étroit », gall. *ying* et *cyf-ying* « id. », skr. *aphūh*, v. sl. *ozū-kū*, arm. *anjuk*, got. *aggwus* ; c'est sur cette forme qu'est peut-être fait lat. *angustus* (avec ses dérivés) ; cf. v. h. a. *angust* « angosse », mais le thème en -es- de lat. *angor* se retrouve dans skr. *āpāhā* « étroitesse », av. *ažō* ; *angustus* peut-être également tiré de là, cf. le type *augustus, robustus*. L'élargissement par -s- qu'on a dans *anzius* figure aussi dans lit. *añkštas* « étroit ».

angobatae : sorte d'automate. Se trouve dans Vitruve 10, 7, 4. Forme peu sûre : lire *aerobatae*? Cf., toutefois, *andabata*.

anguilla : v. le suivant.

anguis, -is m. (et f. à l'ép. arch. ; *anguen*, -inis n. dans Jul. Val. (douteux ; cf. W. Heraeus, Kl. Schr. 229, n. 2) *anguena* f. gloss.) : serpent. Mot ancien, employé dans la langue religieuse ; cf. Thes. II 53, 49 sqq. A pour substitués des adjectifs : *serpens* (*bēstia*), *uīpera*, sans doute aussi *coluber, colubra* ; ou l'emprunt au gr. *dracō*. Poétique ; rare en prose (T.-L.) ; un exemple dans Columelle ; 40 exemples contre 360 de *serpens* dans Pline ; cf. Thes. II 54, 76. Caton et Varron l'ignorent, tout en employant *anguinis*. N'a survécu que dans quelques parlers italiens, cf. M. L. 462.

Dérivés : *anguiculus* m. (Cic.) ; *anguinus* (ancien), -neus ; *anguisus* (Sol.). Composés poétiques : *anguifer* (= ἄφουχογος) ; -ger ; -gena ; -manus, -pes. S'y rattache sans doute *anguilla* (*anguila*) f. : anguille, M. L. 461, dont la loi Salique a un adjectif dérivé *anguilārius*.

Mot de date indo-européenne, mais dont les formes ont été variées intentionnellement, comme on le voit par les substitutions telles que *serpens* ou *uīpera* (cf. aussi *lupus, aper*). La forme *anguis* est superposable à v. pruss. *angis* « serpent (non venimeux) », lit. *angis* f. (acc. *aĩgĩ*) « serpent (venimeux) », pol. *wąż* (gén. *węża*) ; une forme visiblement déviée, *anzdris*, désigne en vieux prussien le « serpent venimeux ». Le traitement *g*, en face de lat. *gu*, dans irl. *esc-ung* « anguille », gén. *escan* (lit. « serpent d'eau ») en face de lat. *anguis* indiquerait l'aspirée. Mais le grec offre lesb. ἰμβήριος ἔγγυλος, Μηθουμάτιος Hes., à côté de ἔγγυς, ὄφας, ἔγγυλος et de βρεχίος ἔγγυς Hes. L'indo-iranien a skr. *āhīh*, av. *āhī* « serpent », dont l'*a* est ambigu. L'*i* de arm. *iži* (gén. *iži*) ne peut guère reposer que sur **z*. On ne peut donc restituer un original indo-européen. Le flottement porte sur l'initiale : **ǵ*, **o*-, **h*-, **an*-, et sur les consonnes **g^w*, **g^h*, **gh*, les formes de plusieurs langues étant, du reste, ambiguës. — La désignation de « l'anguille » par un dérivé, *anguilla*, de *anguis*, a son pendant dans v. pruss. *angurgis*, lit. *ungurys*, pol. *węgorz*, russe *úgor'*, etc. Le v. sl. *oǵulja jęgulja* semble emprunté au latin.

angulus, -i (*angulus* dans l'app. Probi) m. : coin [d'un édifice], angle (*γώνια*). Ancien, technique, usuel. M. L. 465 ; B. W. s. u. ; britt. *ongl*.

Dérivés : *angellus* : petit coin, petit angle ; *angulāris* (*lapis*) ; *angulārius* (ā. l.) ; *angulātus* : muni d'angles ; d'où *angulāre*, M. L. 464 ; *angulōsus* : πολύγωνος.

Second terme de composés : *acuti*, *obtūsi*-, *rect*-, *tri*-, *quadri*-, *sex*-, *oct*-, *uiginti*-*angulus*, qui traduisent des composés techniques grecs en -γωνιος, δευγωνιος, etc.

Même mot en ombrien : *angluto* « ab angulō », *anglome* « ad angulum ».

Le v. sl. *oǵulū* « angle, coin » est trop pareil à lat. *angulus* pour n'être pas suspect d'être emprunté. Mais il y a un ancien *g* dans arm. *ankiwn* « coin » ; en faisant alterner *k/g*, on rapprochera gr. ἀγκών « courbure du bras, coude », ἀγκάλος « courbé », etc. ; v. les mots lat. *ancus* et *uncus*.

angustus : v. angō.

anhēlō, -ās, -āul, -ātum, -āre : haleter, être hors d'haleine; d'où « exhaler des vapeurs, être brûlant » et transitif « exhaler ». Terme expressif, ancien, usuel.

Dérivés : *anhēlus* « qui halète » et « qui fait haleter », et par suite « qui a chaud, brûlant » (chez les poètes de l'époque impériale), adjectif postverbal de *anhēlō*; *anhēlius, -ās* m. (cf. *hālitus*) « souffle, soupir, halètement, essoufflement », *anhēlātō*; *anhēlabundus, anhēlōsus* (= ἀσθματικός).

Le féminin de *anhēlus* a dû être substantivé, **anhēla*, d'où avec métathèse **alēna*, cf. CGL III 597, 38, « *anhēlitum* : qui de aliena (= alena < (h)anela) laborant », **alēnāre*, qui ont passé dans les langues romanes; cf. M. L. 472-474; B. W. sous *halēine*.

Si un préverbe *an-* existait en latin, on serait tenté de voir dans *hālāre* un ancien **hansl-* et couper *an-hālāre*. Mais pareil préverbe ne se retrouve dans aucun autre exemple net. Du reste, on n'obtient pas ainsi une étymologie; car on ne rend pas compte de *h-* initial et l'on ne voit pas comment concilier un **ansl-* avec la racine dissyllabique de *animus, anima*. V. *hālāre*.

anima, -ae f.; animus, -ī m. Mots de genre « animé » (sur lesquels, v. Wackernagel, *Forles. üb. Syntax II*, p. 13-14). Le premier, qui est l'équivalent sémantique du gr. ψυχή et en a, de plus, subi l'influence, veut dire proprement « souffle, air », cf. Cic., N. D. 2, 138, *quae spiritus in pulmones anima ducitur, ea calescit*, puis « air en qualité de principe vital, soufflé de vie, âme », et enfin « âme des morts » (en tant que souffle vital échappé du mourant et qui a passé les enfers).

Animus, qui correspond au gr. θυμός, désigne « le principe pensant » et s'oppose à *corpus*, d'une part, à *anima*, de l'autre. Les anciens s'efforcent de distinguer les deux mots, du moins à l'origine, ainsi Acc., Trag. 296, *sapimus animo, fruimur anima; sine animo anima est debilis*. On voit que *animus*, principe supérieur, est mâle; *anima*, qui lui est soumise, est féminin. *Animus* est souvent joint à *mēns* (*mēns animi*), à *cōgītātō*. Désignant l'esprit, il s'applique spécialement aux dispositions de l'esprit, au « cœur » en tant que siège des passions, du courage, du désir, des penchants (par opposition à *mēns* « intelligence, pensée »), d'où une série d'expressions comme *addere animus* « donner du cœur », *deficere animō* « perdre courage », *animō mōrem gerere* « suivre ses penchants », *animī causā* « par plaisir ». Il a ainsi une double valeur, rationnelle et affective.

Toutefois, il y a tendance à employer *anima* dans le sens de *animus* (tandis que la réciproque n'existe pas), ainsi Sall., Ca. 2, 8, *quibus profecto contra naturam corpus uoluptati, anima oneri fuit*; Lu. 2, 1, *nam uti genus hominum compositum ex corpore et anima est, ita res cunctae studiaque omnia nostra corporis alia, alia animi naturam secuntur* (noter ici l'emploi indifférent de *anima* et *animus*); cf. aussi 2, 3, et Lucr. 3, 421 sqq., *tu fac utrumque uno sub iungas nomine eorum/atque animam uerbi causa cum dicere pergam/mortalem esse docens, animum quoque dicere credas/quatenus est unum inter se coniunctaque res est*.

D'autre part, à l'époque impériale, *spīritus*, traduction du gr. πνεύμα, tend à se substituer à *animus*, auquel il est joint e. g. dans Sén., Q. N. 2, 35, *Iouem...*

animus ac spīritus mundi. T.-L. écrit déjà, 2, 35, *Co-riolanus hostiles iam spīritus (= animos) gerens*. Cet usage se répand et devient général dans la langue de l'Église. Aussi *animus* n'a-t-il pas survécu dans les langues romanes, qui ont conservé *anima* (panroman, M. L. 475; B. W. sous *âme*), celt. bret. *aneff* et *spīritus*, ce dernier d'abord dans le sens religieux : le « saint » esprit, M. L. 8158; B. W. s. u.

A *anima* se rattachent plus spécialement : *animō, -ās* : animer, donner la vie (mais *animātus* a plutôt le sens de *animō affectus*); et *animāns* m. : sens absolu « qui vit, qui respire », « être animé » pour cette valeur du participe présent, cf. *gignētia*, e. g. Sall., Iu. 79, 6; 96, 4, etc., et *ēuidēns*, cf. *ἐπιψυχος*; *animālis* : qui respire, animé; d'où *animal, -ālis* n. « être vivant », souvent en parlant des animaux, par opposition à l'homme (déjà dans Varr., L. L. 7, 103, *multa ab animalium uocibus translata in homines*, sens passé dans les langues romanes, M. L. 476 (v. fr. *aumaille*) et en britt. *aniñail*). Dans la langue de l'Église, *animālis* s'oppose à *spīritūālis, animālitās* à *spīritūālitās*; *animātor* « qui donne la vie à » (b. lat.); *animula*; *animula mātris*, autre nom du serpolet (*serpillum, -lus*), ainsi dit « *propter quod menstrua moueat* », cf. Isid. 17, 7, 7, et Soter 117 et 176; *ex-animus*; *ex-animis*; *exanimō, -ās, exanimālis*; *inanimus (-mis)*; *inanimātus*; *sēmianimus, sēmianimis*.

Dérivés et composés de *animus* : *animōsus* : courageux, ardent; orgueilleux, irrité. Traduit θυμικός et θυμαντικός, θυμώδης; *animōsitas* (tardif); *animulus* m. : petit cœur, terme de tendresse (Plaute); *animaduertō, de animum aduertō*, juxtaposé encore à l'époque archaïque et devenu composé par la suite : « tourner son esprit vers, remarquer »; souvent avec une nuance de blâme (comme *notāre*, auquel il est joint par Cic., Brut. 316; De Or. I 109), d'où (par litote) « sévir contre, punir ». Même sens dans *animaduorsor* (Cic. = *cēnsor*); *animaduorsio*.

Il y a, en outre, une série de formes où *animus* et *anima* sont indiscernables : *aequanimus* (= ἰσόψυχος) reformé d'après l'expression *aequō animō ferre, aequanimitās* (et, à basse époque, *animaequus, animaequītās*); *magnanimus* = μεγαθύμος, μεγαλόψυχος, -θύμος : sur ce composé et sur le groupe *magnitūdō animi*, v. U. Knoch, *magnitudo animi Unters. z. Entstehung u. Entwicklung eines römischen Wertgedankes*, Leipzig, Dieterich, 1935; *magnanimitās* = μεγαλοψυχία; *ūnanimus*; *ūnanimitās*; *longanimis, -mītās* = μακρόθυμος, -μια (lat. d'Égl.).

Animus a un correspondant exact dans gr. ἄνεμος. La racine, qui est dissyllabique, offre des formes verbales : skr. *āni-ti* « il souffle » et got. *us-an-an* « expirer ». Comme dans *ἄνεμος, ani-mus*, la forme dissyllabique **ana-* de la racine se voit, avec d'autres suffixes, dans skr. *āni-la-h* « souffle » et gall. *ana-dl, m. ir. anāl* « souffle »; sur des représentants celtiques de **anamō*, v. Pedersen, *V. Gr. d. k. Spr. II*, p. 111. Avec vocalisme o, cf. sans doute arm. *holm* (gén. *holmoy*) « vent », qui pourrait reposer sur **ona-mo-*. Il faut citer, de plus, v. isl. *andi* « âme, esprit », *and* « souffle ». Les mots slaves *ozati* « répandre une odeur » et *oonja* « odeur » sont plus aberrants pour la forme et pour le sens. — En latin, c'est le groupe de *spīrāre, spīritus* qui, au sens de « souffler, souffle (de la respiration) », a remplacé le groupe de lat. *anima*, skr. *āniti* « il souffle », etc.

anna : v. *annus*.†

anepum (-pus?) : — *cratera, uas uinariū quod et galleta, annapum, sc(h)alam*, CGL V, 564, 48. Germanique. Cf. *anaphus*.

annōna : v. le suivant.

annus, -ī m. : an, année; et dans la langue rustique « produit de l'année, récolte », e. g. *nec arare terram aut expectare annum*, Tac., Germ. 14; cf. *annōna*. Sans rapport avec *ānus* [annus] « anneau », malgré Varr., L. L. 6, 8. — Ancien, usuel. Panroman. M. L. 487.

Dérivés et composés : *annuus* : qui dure un an; *annālis* : annuel (opposé à *mēnstruus*). Cf. le *clāuus annātis* « qui fegebatur in parietibus sacrarum aedium per annos singulos, ut per eos numerus colligeretur annorum », P. F. 49, 7; d'où *annālēs* (libri), ir. *annāla*; *annūlis* : contamination en bas latin de *annuus* et de *annālis*, M. L. 486; *annārius*; — *a lex dicebatur ab antiquis ea qua finiuntur anni magistratus capiendi*, P. F. 25, 5; *annuārius* (Cael. Aur.); *annuātīm* (équivalent bas latin de *quotannīs*); *anniculus* : d'un an (par opposition à *bimūs*), usité dans la langue des éleveurs et demeuré dans les langues romanes, M. L. 481 (sur cet adjectif, où la notation numérique « un » reste inexprimée, v. Brugmann, I. F. 21, p. 4 sqq.); **annicellus*, M. L. 480 a; *annōsus* : πολυστής (poét.); *annōsūtās* (tardif, St Aug.); *annōtinus* (cf. pour le suffixe *diūtinus*) : de l'année précédente, M. L. 485, cf. **annoticus*, 484; *annō, -ās* : passer l'année (seulement dans Macrobe, à propos de *Anna Perenna* dans la formule *annare perennareque*); *annūium* dans Schol. Hor., Epod. 2, 47, *horna uina : huius anni quod plebei dicunt annium*, cf. plus bas *hoccannūus*; *annifer* (Plin.) : [plante] qui produit chaque année; *anniuersārius* (un doublet **perennus* figure dans le nom de la divinité *Anna Perenna*; cf. *imberbus* et *imberbis*, etc.) : qui dure toute l'année (se dit, notamment, des rivières, des sources, etc., mais aussi d'autres objets : *auēs perennēs*, Plin. 10, 73), d'où « qui dure sans discontinuité, qui dure toujours », et ses dérivés; *quotannīs* : de *quot annis*, dont les éléments se sont soudés; cf. *quot diēbus, quot mēnsibus*; *quot calendis*, Plt., St. 60; *biennis, biennium*; *triennis, triennium*, etc. Cf. Priscien, GLK III 416, 22. Ce type d'adjectif, pour la série qui va jusqu'à quatre (*quadriennis*), est, du reste, rare et tardivement attesté; il se trouve en concurrence, au moins dans la langue de l'agriculture, avec le type *bimūs* (v. *hiems*) : Horace dit encore *bimūm merum*, C. I 19, 15, *quadrimūm merum*, ibid. I 9, 7, mais *uinum quinque*, S. 2, 8, 47, ainsi que l'a noté W. Schulze. Cf. aussi **anteannum* « antan », esp. *antaño*.

Pour *sollemnis*, v. ce mot.
A *annus* les Latins rattachaient encore les noms de deux divinités :
1° *Anna Perenna* (*Peranna*) ou *Anna ae Peranna* (Varr., Men. 506) : déesse de l'année considérée dans son écoulement régulier et son retour perpétuel, dont la fête avait lieu au commencement de l'ancienne année, en mars; cf. Ov., F. 3, 146, 523 sqq., qui en fait une déesse lunaire : *sunt quibus haec Luna est, quia mensibus impleat annum*, 657; cf. Macr., Sat. 1, 42, 5. Vieille divi-

nité italique dont le culte semble avoir eu peu d'éclat et dont la signification s'est rapidement perdue. Il se peut, toutefois, que *anna* soit un doublet de *anus* (avec la gémination de consonne propre aux hypocoristiques) ou qu'il ait été identifié avec ce mot. M. Dumézil (*Le festin d'immortalité*, p. 133) interprète *Anna Perenna* comme « la nourrice de pérennité », la personification d'une « nourricière d'immortalité », mais le sens de *anna* « nourrice » est douteux; le *anna nurix* de CIL III 2012 est peu probant, et les noms propres *Annaeus, Annius*, osq. *Anniei* (s) n'enseignent rien.

2° *Annōna* : cf. *Bellōna, Pōmōna*; « déesse qui veille à la récolte de l'année » (a remplacé *Anna*) et « récolte de l'année » elle-même, cf. Plin. 18, 320, *ciuilis et aequi patris familias modus est annona cuiusque anni uti (dē uinō)*; spécialement « récolte en blé » et « approvisionnement en blé; blé ». Cf. le *cūrātor annōnae* et les divers magistrats chargés de ce service. De là, *annōnārius* : relatif à l'annone, et *annōnō, -ās* (b. lat.) : nourrir. M. L. 483 a. Passé en got. *anno* « solde ».

Cf. got. *apnān* (dat. plur.) traduisant *ἐναυροός* une fois, et *ata-apnī* « ἐναυρός », de **atni-v-*; le sens ancien aurait donc été « année révolue », et ceci explique bien les emplois du mot latin. Si l'on admet en osco-ombrien le passage de **tn-* à **kn-* il est naturel de rapprocher osq. *akenei* « in annō », ombr. *acnu* « annōs », *peraknem* « anniculum » (pour la forme, cf. lat. *per-ennis*), *sewakne* « sollemnem ». Le latin n'a conservé aucun des anciens noms de l'année : **wet-*, de gr. *ἔτος*, etc. (cf. toutefois *uetus*); **en-*, de gr. *ἑξ-εως* « de deux ans », etc.; **yēr-*, de got. *jer*, etc.

anōcatum n. : par en haut et par en bas. Mot tardif de la langue médicale, dérivé de la locution grecque *ἀνω κάτω*, désignant un dérangement du corps provoquant des vomissements et des diarrhées.

anquīla, -ae f. : transcription tardive (Ambr., Muscio, Gl.) du gr. ἀρκύλα au sens de « jarret ».

anquīna, -ae f. : *junis... quod ad malum antenna constringitur*, Isid., Or. 19, 4, 7, « drosse ». Emprunt au gr. ἄρκουνα, depuis Lucilius. M. L. 489.

anquīrō : v. *quaerō*.

ānsa, -ae (graphie phonétique *asa* app. Probi, GLK IV 198, 9) f. : anse [de vase]; et généralement tout ce qui sert à prendre, poignée, etc.; a. *gubernāculi*, Vitruv. 10, 8, 5; a. *rudentium*, id. 10, 18, 2. D'où « prise, occasion » (cf. *ampla*). Ancien. — M. L. 490; B. W. sous *anse*.

Dérivés : *ānsula*, M. L. 491; *ānsātus*, adjectif « muni d'anse », substantivé dans *ānsūta : iaculamentum cum ansa*.

ānsa répond à lit. *qsā*, lett. *uosa* « anse (de pot) », cf. aussi v. pruss. *ansis* « crochet latéral » et v. isl. *æs* « trou latéral pour passer le lien (d'un soulier) », de **ansyō*, all. mod. *Öse*. Le sens initial a dû être « prise latérale permettant de saisir un objet ». Mot du vocabulaire du Nord-Ouest, comme *barba*, etc.

ānsārius, -a, -um adj. : employé substantivement dans *ānsāria, ānsārium* : droit d'octroi.

Latinité impériale. Semble dérivé de *ānsa*, mais le rapport sémantique n'est pas clair.

anser, -eris (doublet *ansar*, -aris, blâmé par l'app. Probi) m. (fém. Varron) : oie. Sert aussi de cognomen. Dérivés : *anserculus*; *anserarius* χηνοβοσκός; *anserinus*.

Ancien, usuel. — A basse époque est doublé par *auca* (cf. *auis*), qui a seul survécu dans les langues romanes. M. L. 826; B. W. sous *oie*.

Mot rural, comme le prouve l'absence d'*h* initial dont aucune trace n'est attestée et dont il est arbitraire d'expliquer l'absence par l'influence de *anas*. Ancien thème **ghans-*, élargi à l'aide d'un suffixe -er- ou -is-, pour éviter une flexion **(h)ans*, **ansis* sans analogie en latin. C'est sans doute ce même suffixe qu'on a dans les formes de gén. pl. *bouerum*, *Iouerum* signalées par Varron, L. L. 8, 74, et qui se rattachent aussi à des nominatifs anomaux et dans passer. Cf. *mēnsis* et *as*, *assis*, *asser*.

Le nom indo-européen de l'« oie » est conservé par av. *zā*, *zyā*, gr. χήν, χήνος (dor. béot. χῶν, χῶνος; éol. gén. χῶνος), avec élargissement en -i- dans v. h. a. *gans*, lit. *žasīs* (gén. plur. *žasū*), v. sl. *gost*. Le m. irl. *géis* (de celt. **gansi-*) désigne l'oie sauvage, puis le cygne. L'oie domestique a pris dans les langues celtiques un nom nouveau (irl. *géd*, gall. *gwydd*). Les formes dérivées skr. *hamsāh*, *hamsī* désignent certains oiseaux aquatiques.

anta, -ae (usité surtout au pl. *antae*, -arum) f. : antes, piliers qui encadrent la porte; contreforts, pilastres. Correspond au gr. παραστάδες, cf. Rich s. u. Ancien (Lex Puteol. 105 av. J.-C.). Conservé dans les dialectes italiens, cf. M. L. 492.

Cf. skr. *āṭhā* (au fém. pluriel) « encadrement de la porte » (avec ā- issu de n + a, c'est-à-dire *n) et le dérivé avestique *aithyā* (même sens). L'arménien a *dr-and* et le dérivé *dr-andi* « encadrement de porte ». On rapproche aussi v. isl. *and* « vestiture ». — Le lat. *antae* n'a pas trace de la forme dissyllabique **ant-* attendue d'après la forme védique.

antarius : v. *anti*.

antē : de *anti* (cf. *antistes*, -stō, *anticipō*) avec passage de *i* à *ē* en finale absolue, comme dans *mare*, *forte*, etc. Peut être renforcé comme *post(i)* de la particule -d(e) : *anti(d)* (cf. *postid*) conservé dans *antideā*, T.-L. 22, 10, 6, comme *postideā*; *antidhac*, Plt., Poe. 742, cf. Thes. II 150, 17 sqq.; *antideō* doublet archaïque de *anteō* pour éviter l'hiatus, cf. *prōdeō*. Dans la langue populaire, *ante* tend à se renforcer d'une particule préposée : *abante* (qui apparaît dès le second siècle de notre ère; d'où **abantiāre*, cf. M. L. 4 et 5; B. W. *avant*, *avancer*), *deante*, *ecante*, *inante*, M. L. 4335, *subante*. Adverbe, préverbe et préposition (sujvie de l'accusatif) de temps et de lieu : « en face de » et « avant, devant ». Les adverbess *antē*, *antidhac* semblent indiquer, au contraire, que *ante* s'accompagnait à l'origine de l'ablatif; cf. *post*. Au sens local, se dit surtout d'une chose qu'on a devant les yeux : *Hannibal ante muros urbis constitit*; mais *Romani pro muris pugnabant*, « ils combattaient en avant de », c'est-à-dire en les ayant derrière eux; de même *ante oculos* et non *pro oculis*. — Mais cette distinction n'est pas constante. C'est sans doute à une action de *prō* sur *ante* que sont dus les exemples, rares et tardifs, de *ante* avec l'ablatif (cf. Thes. II 136, 21). Les dérivés

anteā, *antehac* n'ont que le sens temporel. Usité de tout temps; M. L. 494. — Le v. fr. *ains* est issu de **antius*, comme *puis* de *postius* (d'après *melius*?). Comme préverbe, a servi à former un grand nombre de juxtaposés et de composés, de sens temporel ou local, dont certains sont représentés dans les langues romanes : *anteannum*, *antecessor*, -cessus (-sius); *antenātus*, *anteparāre*, *antevisum*, v. M. L. s. u.

Accompagné de *quam*, forme une conjonction subordonnante équivalant au gr. πρὸν ἤ « avant que », de même sens que *prius*... *quam*, qui semble davantage recherché par les puristes, ce qui se comprend, « avant » introduisant une idée de comparaison (César évite rigoureusement *ante quam*). Les éléments de la conjonction restent longtemps séparables; toutefois, la langue familière tend à redoubler *ante* devant *quam*, quand le premier est trop loin, e. g. Varr., R. R. 2, 8, 1, *uos ante ire non patiar ante quam mihi reddideritis tertium actum*.

A basse époque apparaît un adjectif *anterior* (non attesté avant Celse, fréquent dans la langue de l'Église); la langue classique emploie *prior*, comme elle préfère *priusquam*. *Anterior* n'a ni positif ni superlatif, au contraire de *posterior* (*posterus*, *postremus*), auquel il s'oppose et sur lequel il est formé. Sur *anterior* a été fait *anteriūs*, Gloss. Virg. epist. 7, p. 175, 25, d'après *posterior*, *posteritās*. Les adjectifs dérivés sont :

anticus : rare, employé surtout au sens local comme *posticus* (tandis que *antiquus* et *posterus* ont le sens temporel), terme de la langue augurale, cf. P. F. 244, 6, *quae ante nos sunt antica*, et *quae post nos sunt postica dicuntur*, et *dexteram anticam*, *sinistram posticam dicimus*. *Sic etiam ea caeli pars, quae sole illustratur ad meridiem, antica nominatur, quae ad septemtrionem, postica*; *russumque dividuntur in duas partes, orientem atque occidentem*, et Varr., L. L. 7, 7. Pour le suffixe, cf. *priscus*.

antiquus : ancien, antique. Le nominatif *antiquus*, qui phonétiquement devait aboutir à *anticus*, s'est maintenu sous l'influence d'autres formes où *qu* subsistait; du reste, de bons manuscrits ont des graphies *anticus* (*antiquus*) *anticum*, cf. Thes. II 177, 23 sqq. Bret. *entic*. B. W. sous *antique*.

Antiquus est une formation unique; il n'y a pas de **postiquus* à côté de *posticus*; ce qui correspond à *antiquus*, c'est *posterus*, à *antiquiūs*, *posteritās*. — *Antiquus* n'a que le sens temporel, de même *antiquitās*, *antiquitus* (adv.) et *antiquarius* (lat. imp.) « antiquaire, qui aime l'antiquité », puis « scribe, copiste » (ἀρχαιογράφος καὶ λυγράφος). Mais une trace de la valeur locale subsiste au comparatif : *antiquior* au sens de « préférable » (cf. Thes. II 580, 9) repose sur le sens propre « qui est plus en avant », e. g. Cic., Inu. 2, 143, *legibus antiquis nil habere oportere*. Cf. peut-être aussi *antiquissima cura* dans Cic., Att. 10, 8. De *antiquus* dérive le verbe *antiquō*, -ās, terme de droit « rejeter, abroger », *a. legem, rogationem*, puis, à basse époque, « faire tomber dans l'oubli ». L'abrégié de Festus l'explique par *in morem pristinum reducere*, P. F. 24, 19. Dérivé : *antiquitiō* (Cod. Iust.).

antarius, -a, -um : -m *bellum, quod ante urbem geritur*, P. F. 7, 26, cf. Serv., Ae. 11, 156. Joint à *fūnis* dans Vitr. 10, 2, 3 (*nachinae maioris antarii funes ante lazi conlocentur* (= πρότονος, dont c'est peut-être le calque),

cf. Mau, P. W. Realecycl. I 2347. Pour la forme, cf. *primarius*.

Autres dérivés et composés de *ante* : *antēla*, *antilēna*, f. : avant-selle, poitrail (opp. à *postēla* « croupière, avaloire »). Formation obscure, comme *cantilēna*. M. L. 496 b.

antēs, -ium m. pl. : *extremi ordines vinearum*, P. F. 15, 18 « rangs de ceps qui bordent une vigne en avant », cf. M. L. 501; et aussi « rangs de cavaliers », cf. Cat. ap. Philarg., Verg. Georg. 2, 417, *pedites quattuor agminibus, equites duobus antibus duca*. Terme technique de formation singulière; peut-être créé d'après *frontēs*, ou *postēs*, considéré comme un dérivé de *post*.

antiae, -arum f. pl. : boucles de cheveux tombant sur le front, accroche-cœur, cf. P. F. 16, 3, qui rapproche déjà le gr. ἀντίον; Isid., Or. 19, 31, 8.

Dérivé : *antiōsus*; cf. v. h. a. *andi*, *endi* « front », *antenātus* : synonyme vulgaire et tardif de *priūgnus*, interprété comme *prius genitus*, cf. Isid. 9, 6, 21, et Sofer, p. 118; M. L. 497; cf. *antecessus*, -cessor.

antifer, -i m. : ἔσπερος; *stella in occidente*. Rare et tardif, formé d'après *lucifer*.

La glose *antioper* : πρὸ τούτου est trop obscure pour qu'on puisse en faire état; v. Leumann, Festschr. Wackernagel, 339.

Lat. *ante*, qui se retrouve dans osque *ant*, répond en gros à gr. ἀντί et à skr. *anti*. Mais la place du ton n'est pas la même dans gr. ἀντί et dans skr. *anti*. La construction diffère dans les trois langues : *ante* se construit avec l'accusatif, gr. ἀντί avec le génitif, et skr. *anti* ne s'emploie qu'absolument, au sens de « en face » et surtout de « de près ». En grec, ἀντί « en face de, à la place de » est un ancien locatif qui s'oppose à l'accusatif ἀντα (ἐν-αντα est parallèle à ἐν-ἄντα). En védique, l'emploi comme locatif est net, ainsi RV 1, 94, 9 : *dūrē vā yé anti vā* « ceux qui sont loin ou ceux qui sont près ». La préposition arménienne *and*, dont l'origine et les emplois sont multiples, appartient sans doute au groupe de gr. ἀντί, au moins quand le sens est « au lieu de » et que le cas suivant est le génitif : *and nora* « à la place de celui-là » (v. Finck, K. Z. 39, p. 501 sqq.). — Le grec, qui a gardé des restes de déclinaison dans ἀντα, ἀντί, a, d'autre part, un présent ἀντομαι « je vais au devant »; le hitt. *alḫante-zis* « le premier ». — Une forme, sans doute du type de gr. ἀνο, a fourni le groupe germanique de got. *and* « sur, le long de », avec la forme *anda-* en composition, ainsi : *andastapijs* « ἀντιστοχος », *andalanui* « ἀντιμολα », etc., et dans lit. *anti* (*anta*) « sur, vers ». Pour le sens, lat. *antiae* rappelle v. isl. *enni*, v. h. a. *andi* et irl. *étan* « front ». De plus loin, cf. skr. *antaḥ* « bout » et got. *andais* « fin ».

Quant à *antiquus*, le -quo- n'y peut être un suffixe, car l'indo-européen n'avait pas de suffixe **-kwo-*; la formation rappelle la paire, du reste obscure, *longinquus/propinquus*. Il y a ici un composé dont le second terme est, sans doute, le nom signifiant « aspect, œil », mais, comme dans skr. *nīcā*, v. sl. *nicti*, sous forme de dérivé thématique **-kwo-*; cf. *praeceps*, sous *caput*.

antefana, -ae f. : forme vulgaire de *antiphona*, du gr. ἀντίφωνος, emprunté par la langue de l'Église : fr. *antienne*. V. M. L. 505, et B. W. s. u.

antegeiō (*anti-*) : — *antiqui pro ualde dixerunt*, P.

F. 7, 23. Mot de glossaire, sans doute de *ante* et *gerō*. Cf. *praefereō*.

antenna, -ae f. (surtout au pluriel, parce que la vergue est souvent formée de deux pièces de sapin liées ensemble, cf. Rich. s. u.; la graphie *antenna* doit noter une prononciation tardive, avec assimilation du groupe *-mn-*) : vergue(s); correspond à gr. ἄντηρον. Déjà dans Plaut; technique. M. L. 498. Mot sans doute emprunté, comme la plupart des termes nautiques du latin.

antēs, *antiae*, *antiquus* : v. *ante*.

anticipō, -ās : v. *capio*.

antistes : v. *stō*.

antrum, -ī n. : caverne, antre. Emprunt d'abord poétique et littéraire (Vg., époque d'Aug.) au gr. ἀντρον, passé ensuite dans la prose (Pétr., Plin.) et chez les auteurs chrétiens.

Dérivé tardif : *antrālis*.

antura, -ae f. : sorte d'herbe, mouron (Marcel., Med. 8, 143). V. *tura*.

anus, -ūs f. : vieille femme; joint à *senex*, opposé à *puer*. Sert aussi d'épithète à des noms féminins, *anus mātōna*, etc., et même à des noms d'objets inanimés. Ancien, mais très rare dans la latinité impériale et dans le latin d'Église. Un seul exemple dans la Vulgate, un de St Augustin, un de St Jérôme. Il semble qu'on ait voulu, au moment où la distinction entre *ā* et *ā* s'effaçait, éviter l'homonymie de *anus*. Non roman. Autre forme plus familière : *anna*.

Dérivés : *anula* (Front.), *Anulla*, *anicula* (le plus fréquent), d'où *anicularis* (St Aug.); *anicella* (Varr.) : *anilis* (cf. *puerilis*, *senilis*) et ses dérivés; *aneō*, -ēs (Plt. & λ.) d'après *senēō*, *anēscō*, -is; *antās* (= γράσ-της Gloss. Anthol.), *antūis*, -ūtis (Gloss.) d'après *senectūs*. La glose de P. F. 26, 24, *anatem dicebant morbum anuum*, i. e. *uetularum, sicut senium morbum senum* (comme *penātēs*, *penu?*), est très obscure, et peut-être faut-il lire, avec M. Pisani, *anilitatem?*

Comme *atta*, etc., mot du vocabulaire familial. Les mots de ce genre existent avec consonne intérieure simple ou géminée, ainsi v. h. a. *ana* « aieule » à côté de *ano* « aieul », et *hevi-anna* « sage-femme » (cf. all. *hebamme*). Le hittite *alḫannaš* « grand-mère », l'arménien *han* « aulia » (avec un *h* hystérogène; cf. *haw* en face de lat. *auus*), le grec *ἀννίς* μητρός ἢ πατρός μήτηρ, le vieux prussien *ane* « vieille mère », le lituanien *anija* « belle-mère ». Le type en -us de *anus* provient de l'influence de *socrus*, *nurus*. Cf. *Anna* s. *annus*.

ānus, -ī m. : anneau; encore dans ce sens dans Plt., Men. 85, *compediti anum lima praeterunt*, spécialisé ensuite dans l'acception que définit bien la glose *anus* : *δοκῶδλος ὁ τῆς ἔβρας*. — Rare et technique dans ce sens. Dérivé : *ānātus*, -a, -um (Gloss.).

Le sens de « anneau » est passé aux diminutifs : *ānulus* (ancien; usuel); *ānellus* (familier, panroman, cf. M. L. 452), dont dérivent : *ānulāris* : annulaire; *ānulārius* : fabricant d'anneaux; *ānulātus* : orné d'anneaux; *ānuloculter* (Tert.); *ānellārius* = *ānulārius*. M. L. 451.

La graphie *annus*, *annulus* semble avoir subi l'influence de *annus* « année », par suite d'un faux rapport

étymologique. *Anus* n'a de correspondant que dans v. irl. *anne*, *dinne* « anneau », si toutefois ce dernier n'est pas un emprunt au latin, cf. Vendryes, *De hibernicis uocabulis*, p. 111.

anxius : v. *angō*.

apago : « écarte loin de moi », « fi ». Interjection de la langue comique empruntée au gr. *ἀπαγε*. M. L. 511 a. Cf. *age*.

apalus, -a -um : emprunt bas latin au gr. *ἀπαλος* sans l'aspiration, sauf dans Caelius Aurelianus; et toujours joint à *uum* : (œuf) mollet. Conservé dans les dialectes suditaliques, cf. M. L. 512. Dérivé : (*h*)*apalāre*, -is (*aplāre*) n. : cuiller pour manger les œufs (Aus.).

ape : — *apud antiquos dicebatur prohibe, compece, P. F. 21, 4*. Les gloses ont aussi les formes *apet* (l. *api?*?), *apere*. De *apiō*, *apere?*

apenārīl : v. *apinae*.

aper, **apri** m. : 1° sanglier; 2° poisson, peut-être le « verrat » de Nice. Ancien, usuel; mais n'est guère conservé qu'en sarde, dans des dérivés. M. L. 513.

Dérivés : *aprinus* (rare, mais dans Varr.); *aprunus* (Plt.); et *aprinus* (époq. imp.), *aprunigenus* (bas lat.); *apriarius* (Paul., Dig. 33, 7, 22); *apriculus* : poisson inconnu (= gr. *καπριος*); *aprunulus* : marassin; dérivé de *apriō*, -ōnis qui existe en ombrien : *apruno* « aprōnem » et dans les noms propres du type *Aprōnius* (cf., toutefois, Schulze, *Lat. Eigenn.* 114, 124, v. Grienberger, IF 23, 348; Benveniste, BSL 32, 72); cf. aussi *apriōnia*, nom d'une plante dans Plin 23, 27 : *uitis nigra, quam proprie bryoniam uocant, ... alii gynaecanthem aut aproniam*; sur **apriō* dans Ps. Apul., Herb. 98, 8; v. André, s. u.

Aper et ses dérivés ont fourni de nombreux noms propres : *Apra*, *Aprius*, *Apriānus*, *Apricius*, *Apri(u)lus*, *Apriclius*, *Apridius*, *Aprinus*, *Aprilla*, *Aprōnius*, *Aprōniānus*, *Aprunculus*, *Aprulla*, *Apriō*, *Apruciū*, *Aprufinū*, *Aprufenius*, *Aprufclano* (dialectal), *Apellius*, *Aprārius*. Le nombre de ces cognomina prouve l'importance du sanglier dans la faune italique, et sans doute l'existence d'anciennes croyances.

Omb. *apraf*, *abraf* « aprōs » et *abrunu* « aprum », *abronis* « aprōnēs ». Ce mot se présente ailleurs, avec des formes divergentes, en grec avec une particule préposée *k-* dans *καπρος* (toutefois, ce rapprochement a été contesté, notamment par Sturtevant, *Indo-hitt. Laryng.* 48, 3, qui n'admet pas cette alternance *k/zéro* à l'initiale, pas plus ici que dans *os/costa*; *odium* : got. *hatis*; *ōs/cōram*), en germanique avec vocalisme *e* : v. h. a. *ebur*, etc. (cf. thrace *ἐβρος* « bouc »); en slave avec vocalisme *e* et *o*-préposé : v. sl. *veprī*, variations qui s'expliquent sans doute par un « tabou » de chasse. En indo-européen, le terme qui désignait le porc domestique servait aussi à désigner le « sanglier »; v. lat. *sūs*.

a) **aperiō**, -is, -uī, **apertum**, **aperire** : ouvrir (opposé à *operiō*, Cat., Agr. 161, 2, *semen stramentis... operiō*, ... *deinde aperiō*), par suite « découvrir » (sens physique et moral) « dévoiler ». — Ancien, usuel. Panroman. M. L. 515; B. W. s. u.

Peu de dérivés : *apertus*, *apertē*; *apertō*, -ās (Plt. et

Arn.); *apertibūlis*; *aperiō* (attesté à partir de Varr.), *apertūra* « ouverture », M. L. 516; *aperitiuus* (Cael. Aur.); *aperilis*, création de grammairiens pour expliquer le nom du mois *Aprilis*; *exaperiō*, rare, tardif.

b) **operiō**, -is, -uī, **opertum**, **operire** : fermer, couvrir; tenir caché. De là : *operimentum* et *operculum* : couvercle, M. L. 6073.

Composés : *ad-aperiō* (depuis Varr.); ni dans Cic. ni dans Cés., surtout de l'époque impériale; et surtout *cooperiō* (*cōperiō*); *cooperimentum*, *cooperculum* (*cō-*) n. *coopertōrium* : couvercle, M. L. 2203-2206; d'où *dē-*, *dis-cooperiō* (Itala), M. L. 2659; *redoperiō* (id.), *percooperiō*.

Aperiō, *operiō* sont généralement considérés comme issus de **ap-ueriō*, **op-ueriō*, composés d'un simple **ueriō*, dont le correspondant existerait dans les langues balto-slaves : lit. *ūž-veriu* « je ferme », *at-veriu* « j'ouvre »; cf. le simple lituanien *veriū*, *overti*; v. sl. *otrg*, *ortēti* « je ferme ». Le sanskrit a un verbe avec infixe nasal *apa-ṛnōti* « il ouvre », *apri-ṛnōti* « il ferme ». Un substantif apparenté serait *osq. veru* « porte » (cf. omb. *uerir* [abl. pl.] « porte », etc.). Mais le maintien de la sourde finale des préverbes *ap*, *op* devant voyelle serait unique en latin; le traitement de *aperiō* contraste avec celui de *auēhō*, comme celui de *operiō* avec celui de *obueniō*. L'hypothèse a été contestée par Bréal, puis par Niedermann, IF 26, p. 50 sqq. L'explication de Niedermann par **at-ueriō*, lit. *at-veriu* ne rend pas compte de la sourde *p* plus que l'explication ordinaire. Étant donné que, comme l'enseigne M. Sommer, *Hdb.*, p. 221, **u-* initial a donné lat. *p-* (v. *pariēs*), on peut se demander si **u-* intérieur appuyé n'aurait pas été traité de même et si, par suite, **ap-ueriō*, **op-ueriō* n'aurait pas abouti à *aperiō*, *operiō*; on rapprocherait donc les verbes v. sl. *za-ivoriū* « *κλεισαι*, *ἀποκλεισαι* », *o(i)-ivoriū* « ouvrir », cf. lit. *ūž-veriu* « j'enclos ». Il est vrai que **iwer-* n'est pas représenté en latin autrement que par *pariēs* et qu'il n'y a pas trace des *pp* géminés qu'on attendrait. Cas peu clair.

apex, -icis m. : pointe, sommet (sens propre et figuré); e. g. Varr., RR. 1, 48, 1, *grani apex*; spécialement partie supérieure du bonnet du flamme qui se compose d'une petite baguette entourée de laine; cf. Serv., Ae. 2, 683, *apex proprie dicitur in summo flaminis pileo uirga lanata, hoc est in cuius extremitate modica lana est... modo autem summitem pilei intellegimus, et par suite le « bonnet » lui-même, tiare, mitre, etc., et « aigrette »; « langue de flamme » (poét.); 2° dans l'écriture, trait vertical placé au-dessus des voyelles longues. M. L. 518.*

Les anciens rattachent le mot à *apiō*, *apere* (cf. *uertex* et *uertō*); ce qui conviendrait assez si le sens premier est celui de « partie supérieure du bonnet » qu'on attache (*apiō*) avec un lien, cf. P. F. 17, 6; Fest. 222, 13. Mais il est impossible de décider si le sens général de « pointe » est primitif ou dérivé; et, s'il est primitif, l'étymologie ancienne ne convient pas. Une étymologie étrusque est possible, cf. F. Müller, *Z. Gesch. d. röm. Satire*, Philologus 78 (1923), p. 265.

Dérivés : *apicātus* : coiffé de l'*apex*; *apiculum* : *flum quo flamines uelatum apicem gerunt*, P. F. 21, 10; *apicire* : *ligāre* (Gloss.), formé d'après *amicire?*

apexabō (-xauō, -xāō), -ōnis m. : sorte de boudin ou de hachis employé dans les sacrifices (cf. Arn. 7, 24). Étymologie populaire dans Varr., L. L. 5, 114, *quod in hoc farcimine summo quiddam eminent, ab eo quod ut in capite apex, apexabo dicta*. — La finale rappelle longuō.

aphorus, -ī m. : — *pisciculus qui propter exiguitatem capi non potest*, Isid. 12, 6, 40. Sans doute déformation populaire de *ἀφρός*, autre nom de *ἀρούη* (v. *apua*), sous l'influence de *ἀφροσ*? V. Sofer, p. 11.

apiāgō : mélisse, *apiastrum*. Seulement dans Isid. 17, 9, 80, mais de type ancien; v. Ernout, *Philologica*, I, p. 167; André, *Lex.*, s. u.

apiaster (-trum) : v. *apium*.

apiastra, -ae f. : guépier; *uocantur apiastreae, quia apes comedunt*, Serv., G. 4, 14. Correspond au gr. *μέροψ* « merops apiaster », all. *Bieneenfresser*, v. Keller, *Tiere des klass. Altertums*, p. 284.

apica, -ae f. : — *dicitur ouis quae uentrem glabrum habet*, P. F. 23, 31. Mot rustique, ne se trouve que dans Varr. et Plin. Gr. *ἀπικοσ*?

apinae, -ārum f. pl. : bagatelles, brimborions; joint à *tricae* par Martial 14, 1, 17.

Dérivés : *apinārius* (*ape-*) *ξ. λ. Trebell.* Gall. 8, 3; *apinor*, *-āris* : *εὐκαλιολογῶ* (Gloss.).

Mot populaire, extrêmement rare et tardif. Cf. *afan-nae*.

apiō, -is, ***ēpi** (conservé dans *co-ēpi*), **aptus**, **apere** : lier, attacher. Ne figure, en dehors des glossaires (e. g. P. F. 17, 7, *comprehendere antiqui uinculo apere dicebant*; cf. *ape?*), que dans un seul exemple d'Ennius, A. 499 (var. *rapuntur*).

L'adjectif *aptus*, qui a le sens de « attaché », propre et figuré, a pris une nuance laudative, « bien attaché à », cf. *ἀριστος* et *habilis*, et par suite « apte à », *aptus ad*, ou *aptus* et le datif. M. L. 566. Même évolution de sens dans le skr. *yuktāh*. De là le dénominatif *aptō*, -ās « appliquer, adapter » et « équiper », qui a eu en bas latin toute une série de dérivés, et un composé récent *adaptō*, cf. M. L. 563-566; *adaptus*, 146; **exadaptus*, 2929, et *exaptare*, 2938 a, de *exaptus* déjà dans Lucilius. Le contraire de *aptus* est *ineptus* « impropre, maladroit, sot », d'où *ineptia*, déjà dans Plaute, usité surtout au pluriel, *ineptiae* « sottises » et *ineptiō*, -is.

Apiō a un inchoatif *apiscor*, -eris, *aptus sum* (pour la dérivation, cf. *faciō*, *pro-ficiō*) dont il existe un doublet actif *apiscō* chez les archaïques, cf. J.-B. Hofmann, *De uerbis...* *deponentibus*, p. 12, 32, 40; *apiscitur* est passif chez Plt., Tri. 367 : « s'attacher à », d'où « atteindre, obtenir ».

Apiscor, rare, quoique classique (Cic., T.-L.), a fourni les composés *adipiscor*, d'où *adeptiō* (Cic.); *indipiscor* (et *indipiscō*; aussi *indepiscī*, P. F. 94, 18); *redipiscor* (Plt., Tri. 1022). *Indipiscor* a conservé la forme ancienne du préverbe *ind(u)* (cf. *indaudire*) de *end(u)*, sans doute sous l'influence de *adipiscor*, *redipiscor*, avec lesquels il se joignait naturellement, et aussi peut-être pour éviter une confusion possible du participe de *ind-ipiscor* avec l'adjectif *ineptus*. Mais le maintien de *ind-* donnait au verbe un aspect archaïque; aussi a-t-il été éliminé de

la langue classique au profit de *adipiscor*, seule forme usuelle. De *indeptus* existe un dénominatif *indeptō*, -ās, cité par P. F. 94, 14.

Composés : *cōpula* de **co-apula*; *co-ēpi* (voir ces mots). Cf. aussi *apud*, *amentum*.

Le groupe verbal de véd. parf. *āpa* « il a atteint, obtenu », aor. *āpat*, apparaît surtout au parfait et à l'aoriste; ceci explique l'importance de *coēpi* en latin. Le présent skr. *āpnōti* « il atteint » est déjà dans l'*Atharwa-veda*; il est secondaire, comme *apiō* et *apiscor* le sont en latin. Le hittite *epmi* « je prends » (3^e sg. *epzi*, etc.) indique un ancien présent athématique que donnait à supposer lat. *apēpi*. Pour hitt. *e* représentant *ē*, cf. *es-* gr. *ἔσ-*, skr. *ās-*. L'adjectif skr. *āptāh* n'est pas ancien; il ne se superpose pas à *aptus*. Le sanskrit a généralisé le représentant de l'*ē* conservé dans lat. *co-ēpi* ou d'un ancien *ō* que suppose arm. *unim* « je tiens, j'ai », de **ōp-*, et le latin a tendu à généraliser le degré zéro attesté par lat. *aptus*. V. *apud*.

apis, -is (gén. pl. *apum* ou *apium*, cf. Neuc-Wagener, *Form.* I 259, ce qui indique un ancien thème consonantique avec élargissement partiel en -i-, comme *canis*, *mēnsis*, etc., v. Ernout, *Philologica*, I p. 135 sqq.) f. : abeille. — Ancien, usuel. M. L. 525; B. W. sous *abeille*.

Dérivés : *apicula* (rare, mais déjà dans Plaute, Cu. 10), M. L. 523; *apiārius* : apiculteur, M. L. 522; *apiārium* : rucher (cf. Gell. 2, 20, 8), M. L. 524; *apiānus*, usité au féminin *apiāna* (*ūna*) « raisin affectionné des abeilles »; *apicius* : même sens. V. aussi *apium*, *apiastra*.

Les dialectes indo-européens qui vont du slave à l'italo-celtique ont eu un nom de l'« abeille » inconnu aux autres langues : v. sous lat. *fūcus*; ce nom était de la forme **bhei-*. Il n'est pas impossible que **ap-*, **api-*, supposé par le latin, ait quelque rapport avec ce mot. Mais on ne saurait préciser.

apiscor : v. *apiō*.

apium, -ī n. (*apius* à basse époque) : 1° ache des marais (céleri, plante mellifère); 2° persil. Attesté depuis Virgile. Panroman, sauf roumain. M. L. 526; germ. : v. h. a. *epfi*, tch. et pol. *opich*, v. André, *Lex.*, s. u.

Dérivés : *apiācus* : d'ache; *apiāna* : camomille (Ps. Apul.), cf. toutefois *apis*; *apiaster* m. et *apiastrum* n. : mélisse; *apiastellum* : renoncule, bryone ou coulevrée (se dit aussi *apium risus*); *apiātus* : bouilli avec de l'ache, tacheté, moucheté (*de mēnsis citreis, ueluti grani congerie*); *apiōsus* : se dit d'une maladie du cheval « cuius et mens hebetatur et uisus », Vég. 1, 25, 3, 2; cf. 3, 10. On l'explique *sive quod apio curabatur, sive quod ui magica apii putabatur oriri?* Cf. aussi *petrapium* et *apiāgō*.

Apium est pour les Latins « l'herbe aux abeilles » et correspond, ainsi que *apiastrum*, au gr. *μελίφυλλον*, *μελισσόφυλλον*, cf. Pseud. Ap., Herb. 119; Varr., R. R. 3, 16, 10; et id., *ibid.* 3, 16, 13, *oportet domi serere quae maxime secuntur apes... apiastrum...*, etc. *Apiaster* est formé comme *oleaster*. La graphie *apium*, tardive, est sans valeur.

aplūda (*adplūda*), -ae f. : criblure, menue paille. Mot sans doute non romain, rare et archaïque; cf. Ernout, *Él. dial.* 110 sqq.

aplustra (-*tria*), -**um** n. pl. (le singulier n'apparaît qu'à partir de Lucain : *aplustre*) : aplustres, ornement de la poupe du vaisseau. Du grec ἀπλαστρον, peut-être par un intermédiaire étrusque. Terme uniquement poétique, attesté depuis Ennius jusqu'à Sidoine, mais ne se trouve ni dans Vg. ni dans Hor. Cf. pour la finale *ballista* et *ballistra*, *genesta* et *genestra*, *lepesta*, *lepistra*. Influence des mots en *-*trum*, suffixe d'instrument, comme *trans-trum*?

apocalama : nom d'un vêtement de soie ou de coton dans Isid. 19, 22, 13. Inexpliqué; v. Sofer, p. 31.

apoculō, -**ās**, -**āre** (variante *apocalō*) : mot d'argot que Pétrone, 62, 67, met dans la bouche d'esclaves ou d'affranchis. Se conjugue pronominalement : *ego me apoculo* « je décampe, je m'esbigne ». Origine inconnue. On l'a fait dériver de ἀποκαλώ (cf. *calō*) et aussi de ἀποκαλώ; d'autres en ont fait un dénominatif de ἀρ' et *oculus*, hybride formé d'après ἀρ' ὀμμάτων ou enfin de ἀπό et *eulus* (d'après le type du fr. *reculer*), mais la quantité de l'u est inconnue.

Apollō, -**inis** m. : emprunt ancien au gr. Ἀπόλλων, -ωνος, latinisé en -ō, -inis. Dérivés : *apollināris*, -e, -ria (*herba*) : morelle; -*neus* (Ov.). Êtr. *Aplu*, *Apulu*.

apologō, -**ās**, -**āni**, -**āre** : repousser; dénominatif tiré de ἀπόλογος (déjà dans Rh. ad Her.) avec le sens de ἀπολογίζω, Sén., Ep. 47, 9. V. Hammarström, IF 1932, 140.

apopores (-*peres*) : citrouille. Mot espagnol, seulement dans Isid. 17, 10, 16. V. Sofer, p. 118, 163; Ales-sio, Riv. di Filol., 1938, 376 sq.; André, *Lex.*, M. L. 529.

aporia, -**ae** f. : emprunt tardif au gr. ἀπορία « embar-ras », dont a été tiré le dénominatif *aporior*, pcp. *aporiātus* (= ἀπορούμενος, Ital.); d'où *exaporior*.

apostata, -**ae** m. : emprunt de la langue de l'Église au gr. ἀποστάτης; de là *apostatō*, -ās; *apostatritz* f.; *apostatitātus*, -ūs.

apostolus, -**i** m. : emprunt de la langue de l'Église au gr. ἀπόστολος, M. L. 580 a, et celt. : irl. *apstal*, britt. *abostol*. Dérivés : *apostola* f.; *apostolātus*, -ūs m.; -*licus*, M. L. 530.

apostōma, -**ae** f. : abcès. Emprunt vulgaire et tardif au gr. ἀπόστημα, avec passage à la 1^{re} déclinaison, changement de genre et influence des mots en -*oma* (*carcinōma*, etc.). V. Sofer, p. 152, n.

apothēca, -**ae** f. : magasin à vivres; cellier. Emprunt au gr. ἀποθήκη, déjà dans Varr. et Cic. De là : *apothēcārius*; *apothēcō*, -ās. M. L. 531; B. W. sous *boutique*.

appellō, -**ās**, -**āul**, -**ātum**, -**āre** : s'adresser à, en appeler à (cf. Enn. : *hominem appellat*, Sc. 50), appeler, puis, par affaiblissement, « nommer, désigner ». Usité de tout temps; pañroman, sauf roumain. M. L. 542.

Dérivés et composés : *appellatiō* (class., équivalent de *prouocatiō*), *appellātor*, -*tōrius*; *appellātus*, calque de προσηγορικῶς; *appellitō*, -ās (rare, époq. imp.); cf. *nōminiū*.

compellō : adresser la parole à, interpellé (souvent dans la prose classique avec une nuance de blâme ou

d'insulte, d'où le sens de « accuser »); *compellatiō* « reproche, réprimande ».

interpellō : interrompre par la parole : Plt., Men. 1121, si *interpellas ego tacebo*; interpellé. S'emploie comme synonyme de *interrumpō* avec le sens de « troubler dans l'exercice de »; *i. alqm in iure suo*, Cés., B. G. 1, 44; se dit aussi des choses : *i. iam partem victoriam*, id., B. C. 3, 73. Comme *interdicō*, peut être suivi d'une complétive introduite par *nē*, *quān*, *quāminus*.

Composés à préverbes d'un intensif-duratif en -ā, **pellō*, -ās, en face de *pellō*, -is, à valeur moyenne « se pousser vers, se diriger » (cf. *laudō*, -ās, en face de *laudō*, -is); *pellō*, -ās n'existe que dans des composés comme *occupō*, *educō*, -ās, en face de *capitō*, *dūcō*, -is. La spécification de sens les a vite détachés du simple *pellō*, -is.

appendix, -**icis** f. : épine-vinette : *spina* et *appendix appellata, quoniam bacae puniceo colore in ea appendices uocantur* (Plin. 24, 114). V. *pendō*.

appiānum (*mālum*) : variété de pomme obtenue par un certain Appius, cf. Plin. 15, 49. M. L. 546 b; B. W., *api*.

apricus, -**a**, -**um** : exposé au soleil, ensoleillé (dès Varron, qui l'oppose à *opacus*). Rapproché par étym. pop. de *aperiō* « a sole apertus », dit P. F. 2, 6. M. L. 561; B. W. sous *abri*.

Dérivés : *apricitās* (Col.); *apricor*, -*āris* (et *apricō*, -ās à basse époque, cf. M. L. 560), « réchauffer, se réchauffer » et ses dérivés. Sans correspondant net.

aprilis, -**is** m. : avril; second mois de l'ancienne année romaine. Sans doute adjectif substantivé. Étym. pop. dans Varr., L. L. 6, 33 (*mensis dictus secundus... a Venere quod ea sit* 'Αποδριτη, magis puto dictum quod uer omnia aperit'; Macr., Sat. I 12, 14, *Aprilem... quasi aperilem*, et Sén., Ep. 67, 1, *uer aperire se coepit*). — Panroman. M. L. 562, et celt. : irl. *april*, britt. *ebrill*. De là les noms propres de petites gens : *Aprilis*, *Aprilianus*, *Aprilina*.

A. Cuny, MSL 14, 286, rapprochant *quintilis* et *sextilis*, a supposé qu'*aprilis* serait un dérivé du mot indo-européen attesté par skr. *āparah* « postérieur (par rapport à un seul autre), second », got. *afar* « après ». Étymologie contestée par M. Benveniste, qui suppose, avec Stowasser, W. Stud. 31, 146, qu'*aprilis* remonte à étr. *apru* emprunté lui-même au gr. Ἀπρὸς hypochoristique de Ἀποδριτη, v. BSL 32, p. 68 sqq., hypothèse appuyée par Eva Fiesel, qui rapproche la dérivation du nom du mois de mai en étrusque : *Ampiles* de **ampile*, v. St. Etruschi 7, 295-297, et par l'étude de S. P. Cortsen, Glotta, 1938, 26, 270. On a supposé aussi que *aprilis* dériverait de l'étrusque *aplu* «l'Apollo», avec dissimilation. Mais il resterait à expliquer l'introduction de ce nom étranger dans les noms de mois romains.

apsis : v. *absida*.

aptus : v. *apiō*.

apua, -**ae** f. : menuise. Emprunt ancien, latinisé, au gr. ἀψύ, cf. Plin. 31, 95 : *apuum nostri, aphyen Graeci uocant*, M. L. 520. Cf. *aphorus*.

apud (*aput*; formes dialectales *apor* (P. F. 24, 12),

apur, ainsi en territoire marse *apur finem*, CIL I² 5, cf. Mar. Vict., GLK VI 9, 17; cf. *ad, ar*; les gloses ont aussi *ape* : παρὰ, CGL II 21, 40); auprès de, chez, dans; sens physique et moral : *apud sē esse* (contraire de fr. « être hors de soi »). Uniquement préposition; ne s'emploie ni comme préverbe ou premier terme de composé, ni comme adverbe, ce qui prouve le caractère relativement récent du mot dans l'emploi qu'il occupe; et, en effet, il n'a de correspondant nulle part, pas même en osco-ombrien. Il s'agit peut-être d'une forme nominale se rattachant à la racine de *apiō*, et dans laquelle l'emploi prépositionnel se serait développé comme dans *penes* et, plus tard, dans le bas latin *casus* (= chez; v. *casa*); mais le détail de la forme n'est pas expliqué (participe parfait n. **apuo*t, **apuo*d?).

Depuis Lucilius, les grammairiens latins différencient *ad, in, apud, penes*; ainsi Scaurus, GLK VII 30, 18 (d'après Varron) : *ad et apud accusatiuae sunt praepositiones, ut « accede ad me »; « qui domi nati sunt apud me »* (cf. Servius, Ae. 1, 24); et VII 31, 7 : *item utiose dicitur « senatum habere apud aedem Apollinis » quod « in aede Castoris » dici oportet*; et Ulpian, Dig. 50, 16, 63 : « *penes te « amplius est quam « apud te »; nam « apud te » est quod qualiter qualiter a te teneatur; « penes te » est quod quodam modo possidetur*; cf. P. F. 20, 19.

Régulièrement construit avec l'accusatif et employé — le plus souvent près de noms de personnes (cf. toutefois *apud aedem*, SC Bac.; *apud oppidum*, Cés., B. G. 2, 7, 3; *apud Anienem*, Cic., Mur. 84) — quand la phrase ne comporte pas d'idée de mouvement, on le trouve en latin vulgaire avec l'ablatif, ainsi Ital., Matth. 19, 26, *apud hominibus* (= παρὰ ἀνθρώποις), ou avec des verbes de mouvement; ainsi Sall., Hist. 1, 119, *ille Conisturgium apud legiones uenit*; Ital., Gen. 43, 9, *si non adduxero eum apud te* (= gr. πρὸς σε), v. Anders Gagner, Eranos, vol. 26. En Gaule, *apud* s'emploie au sens de « avec »; ainsi Querol., p. 22, *iste qui apud me est locutus*, cf. ALLG 2, 26. Attesté de tout temps; mais appartient plutôt à la langue familière. M. L. 567; v. B. W. sous *avee*.

aqua, -**ae** f. (*acua* CE 930, 2, *acqua* blâmé par l'App. Probi; cf. Lucr. 6, 552 et 1072, qui en fait un trisyllabe) : eau, considérée comme élément, cf. Cic., Ac. 1, 26, *aer... et ignis et aqua et terra prima sunt*; le plus souvent jointe et opposée au feu, cf. *igni et aqua interdicere*, et l'usage religieux signalé par Varron, L. L. 5, 61, suivant lequel l'époux accueillait l'épouse au seuil de sa maison avec le feu, élément mâle et créateur, et l'eau, élément femelle : *igitur causa nascendi duplex : ignis et aqua. Ideo ea nuptius in limine adhibentur, quod coniungit hic, et mas ignis, quod ibi semen, aqua femina, quod fetus ab eius (humore), et horum unictionis uis Venus*; cf. les références de Goetz-Schoell ad loc. Quelquefois aussi *aqua* est joint à *terra* : *aquam terramque poscere*. Pour le genre, cf. Meillet, *Ling. gén.*, p. 218. Le caractère originellement animé et divin de *aqua* apparaît aux épi-thètes qu'on y joint : *ad aquae lene caput sacrae*, Hor., C. 1, 4, 22; *neq. castas pollue... aquas*, Ov., F. 2, 174, etc.

Les poètes usent indifféremment de *aqua* et de *unda*; ainsi, Ov. écrit, M. I 432, *cum... sit ignis aquae pugnax*, en face de F. 4, 788, *sunt duo discordes, ignis et unda, dei*; Tr. I 8, 1, *unda dabit flammam et dabit ignis aquas*.

Toutefois, *unda* désigne plutôt l'eau considérée dans sa mobilité; dans le dernier vers d'Ovide cité, *unda* est joint à *flammam*, l'élément jaillissant du feu. La comparaison des dérivés de *aqua* et de *unda* fait bien ressortir la différence de sens : *aquāri* veut dire « faire de l'eau, s'approvisionner d'eau », *aquōsus* « aqueux », *undāre* « être ondoyant, ou agité » (en parlant des flots), *ex-undāre* « déborder », *undōsus* « aux flots agités ».

Le pluriel *aquae* s'emploie lorsque l'on considère les parties constitutives de l'eau, e. g. Vg., G. 4, 410, *aut in aquas tenuis dilapsus abitū*, ou les différentes sortes d'eaux (ainsi Sén., NQ. 3, 23), ou les eaux courantes, animées et divinisées, Varr., L. L. 5, 71, *a fontibus et fluminibus ac ceteris aquis dei ut Tiberinus ab Tiberi*; cf. *aquae perennēs* (qui se renouvellent sans cesse), *decursus aquarum*, Lucr. 5, 263. Aussi *Aquae* est-il constant dans les désignations de noms de lieux (où se trouvent généralement des eaux jaillissantes et qui sont l'objet d'un culte, cf. Thes. II 353, 47 sqq., 363, 59 sqq.). *Aquae* désigne aussi l'ensemble des eaux : Eleg. in Maec. 101, (*hieme*) *conglaciantur aquae*; les pluies : T.-L. 24, 9, 6, *aquae magnae bis eo anno fuerunt, Tiberisque agros inundauit*. — *Aquae* est plus fréquent chez les poètes; le pluriel est plus concret. — Usité de tout temps. Panroman. M. L. 570; B. W. s. u.

Dérivés : *aqiur*, -*āris* : s'approvisionner d'eau, et *aquātiō*, M. L. 578; *aquātus* : mêlé d'eau; *aquōsus* : aqueux, M. L. 588; *aquālis* : plein d'eau, à eau. — Subst. *aquālis* m. : pot à eau, M. L. 572 a; *aquārius* : à eau; *aquārius* m. : porteur d'eau, magistrat préposé au service des eaux, verseau (signé du Zodiaque); *aquāriūlus* (-i *dicebantur mulierum impudicarum sordidi adseculae*, P. F. 20, 24); *aquārium* : réservoir à eau, évier, M. L. 576; B. W. s. u.; *aquāliculus* (-um), -i :panse, ventre; *aquāticus*, *aquātilis* : aquatique; *aquātilia* n. pl. : tumeurs aqueuses ou hydatides; *aquilentus* (formé d'après *uolentus*), M. L. 585; *aquola* (*acula*), -*ae* f. : filet d'eau (diminutif).

Composés en *aqui-* dont certains formés sur le modèle de composés grecs en ὄσπ- : *aquiducus* (-*dūx*) = ὄσπ- γωγός, Cael. Aur.; *aquifolium* « houx », cf. *aeri-*; *aquifuga* = φεγνύδρος, id.; *aquigenus*, -*a*, -*um* (Tert., cf. *terrigenus*); *aquiductus*, *aquiductium* = ὄσπ- γωγόν *aquiuergium*, endroit où l'eau s'écoule (Gram.), composés tardifs; la langue classique ne connaît que le juxtaposé *aquae ductus*; cf. aussi M. L. 581, **aquiductium*; *aquilex*, -*icis*, -*legus* m. : sourcier; *aquiliūm*, -*i* (*aquaeliūm*) : sacrifice pour obtenir de la pluie; *aquae manāle* (*aquimināle*, *aquae manile*, *aquiminārium*) : aiguière, M. L. 572; v. *mānō*. Cf. aussi *aquagium*, terme de droit, synonyme de *aquae ductus*; *agu(a)e mola* (Gloss.) : ὄσπ- μῶλη, plante.

Les langues romanes supposent aussi, M. L. 573, **aquāna*; 579, **aquatōria*; cf. en outre 147, *adaquāri*; 4336, *inaquāre*; 2939, *exaquāre*; en germ. *aqueductus* (formes modernes) et *aquārium*, v. h. a. *ahhāri*.

aqua a son correspondant exact en germanique : got. *ahwa* « ποταμός », etc., et semble se retrouver en celtique, mais seulement dans des noms de lieu. Le germanique offre, d'autre part, un dérivé attesté par v. h. a. *ouwa* (all. mod. *Aue*) « prairie marécageuse, fle », et le nom propre *Scandin-awia*; le dérivé v. isl. *ægir* « mer, dieu de la mer », avec un accent é initial, donne à penser

que l'a de lat. *agua*, got. *ahwa* représenterait un i-e. **ə* (**ekw/əkw-*). Si ce mot ne se retrouve pas ailleurs, ce n'est sans doute pas un hasard : tandis que le nom désignant l'« eau » en tant que chose est commun à tout le monde indo-européen (v. sous lat. *unda*), les noms de genre essentiellement animé qui désignent l'« eau » en tant qu'être actif — et divin — n'ont qu'une faible extension dialectale. Il y a ce mot, commun au latin et au germanique ; un autre mot, indo-iran. **āp-*, souvent employé au pluriel (véd. *āpāh*, etc.) comme lat. *aquae*, a des correspondants en balteque ; cf. *amnis*. — Il n'est pas accidentel que le nom germanique du « dieu de la mer » appartienne au groupe de got. *ahwa*, lat. *agua* désignant originairement l'« eau » en tant qu'être actif.

aquila, -ae c. : 1° aigle (oiseau, étoile ou enseigne), cf. *fulva...* auis d'Ovide, F. 5, 732 ; 2° aigle de mer ou mourine (sorte de raie). Dérivés et composés : *aquilinus* ; *aquilifer*. — Ancien. Panroman. M. L. 582 ; irl. *aicil*. Cf. peut-être aussi *aquileia* : ancolie, M. L. 583, et B. W. s. u. Cf. *Aquilōnia* ?

Le nom de l'« aigle », le premier des oiseaux, et qui avait un caractère religieux, varie d'une langue indo-européenne à l'autre et résulte surtout d'arrangements relativement récents. V. *aquilus*.

aquilex : v. *agua*.

aquilō, -ōnis (et *aquilus*, cf. Thes. II 376, 9 sqq. ; M. L. 586 et 587) m. : aquilon. Le nom complet est *aquilō uentus* (cf. Nep. Mi. 1, 5 ; P. F. 20, 14, *aquilō uentus a uehementissimo uolatu ad instar aquilae appellatur*). On voit par Festus que les anciens rattachent *aquilō* à *aquila* et non à *aquilus* comme le font les modernes. Ce sont les anciens qui ont probablement raison ; *aquilō* n'est pas le vent sombre ; il est qualifié de *clārus* par Vg., G. 1, 460, par opposition à *nigerrimus auster*, 3, 278 ; cf. Thes. II 376, 48 sqq. L'explication rapportée par Isid., Nat. res. (Suét., p. 229 Reiff.), *aquilo, qui et boreas uocatur, ex alto flans gelidus atque siccus et sine pluuiā, qui non discutit nubes sed stringit*, paraît avoir été inventée dans sa dernière partie pour rattacher coûte que coûte *aquilō* à *aquilus*.

De là : *aquilōnius* ; *aquilōnālis* (*aquilōnāris* ap. Aug.) formé d'après *septentrionālis* ; *aquilōniānus* (b. lat.) ; *aquilōnigena* (Aus.).

Le rapprochement avec un mot balteque, lit. *āklas* « aveugle », etc., n'explique guère la forme et pas du tout le sens (Meillet). — Cf., toutefois, *καυλας* « vent du nord-est », lat. *caecus* ?

aquilus, -a, -um adj. : brun noir. Rare ; archaïque et postclassique. Les anciens le rapprochent de *aquila* et en font un dérivé de *agua* (d'après *nūbilus, nūbēs*) ; ainsi Festus : *aquilus color est fuscus et subniger, a quo aquila dicta esse uidetur... aquilus autem color est ab aqua nominatus. Nam cum antiqui duos omnino naturales nossent, i. e. album et nigrum, interuenerit autem is quoque, qui ita neutri similis est, ut tamen ab utroque proprietatem trahat, potissimum ab aqua eum denominarunt, cuius incertus est color*, P. F. 20, 7. Composé *subaquilus* (en jeu de mots avec *subuoluiturus*, Plt., Ru. 422). L'explication par *agua* rend mal compte du sens de l'adjectif ; on ne voit pas pourquoi l'eau aurait été prise pour désigner une couleur tirant sur le noir (Plaute applique

aquilus à une négresse). Peut-être à rattacher à *aquila*, l'aigle étant l'oiseau sombre, ἀετού... μέλανος. Il. Φ 252. Les adjectifs désignant la couleur sont souvent empruntés à des noms d'animaux, et réciproquement ceux-ci peuvent être désignés par le nom de leur couleur, cf. *columba*.

ar : v. *ad*.

āra, -ae f. (ancienne forme *āsa*, cf. Macr., Sat. 3, 2, 8, qui cite Varron, et Serv. auct. Ae. 4, 219 ; osq. aasas « ārae », ombr. asam-ař « ad āram » et peut-être hitt. *haššaš* « foyer » au 1^{er} (premier sens sans doute), « foyer de la divinité », par opposition à *focus*, cf. l'expression *pro aris et focis*. Conservé seulement dans quelques parlers judéo-romans, cf. M. L. 586 a. †

Dérivés : *ārula* ; *ārālia, -ium*, CIL VIII 19929.

Les grammairiens anciens distinguent *āra* de *altäre*, ainsi Varron dans Serv. auct., B. 5, 66, *Varro dīs superis altaria, terrestribus aras, inferis focos dicari adfirmat* ; cf. Vg., ibid., en *quattuor aras : ecce duas tibi, Daphni, duas altaria Phoebæ*. Le dieu reçoit les *altāria*, réservés aux grandes divinités ; Daphnis n'a que des *ārae*, terme général désignant un autel quelconque. Italique, commun, usuel. Mais a disparu devant *altäre*.

Cf. *ārēō* ?

ārāneus, -ī m. (gén. *ārānei*, trisyllabe, Lucr. 3, 383) ; **ārānea, -ae** f. : araignée. Ancien, usuel. *Arāneus* est la forme ancienne ; le féminin *ārānea* est réservé pour la toile ou le fil de l'araignée et, par extension, une espèce de fil très fin, et ne désigne l'animal qu'à partir de Catulle, en poésie, et seulement à partir de Fronton, en prose. Toutefois, Cicéron a le diminutif *ārāneola* (en face de l'*ārāneolus* du Culex). L'italien a les représentants des deux formes : *ragno* et *ragna* ; le français et l'espagnol n'ont que le féminin : *araigne* (v. B. W. sous *araignée*) ; *araña* ; les deux diminutifs sont également représentés en roman, cf. M. L. 593-596. *Arāneus* désigne aussi la « vive » (poisson) ; adjectif joint à *mūs*, la musaraigne (μυγαλῆ), M. L. 5765 ; *ārānea*, une maladie de peau : *ārānea uerrīna* (= gr. κερχραῖος ou λευχῆν), v. B. W. rogne ; cf. *mus araneum* (sic, cf. *ārāneum* dans Phèdre), *cuius morsu aranea*, Isid. 12, 3, 4 ; v. Sofer, p. 16, 170.

Dérivés : *ārāneōsus* : couvert de toiles d'araignée ; *ārāneāns* (Apul.).

Arāneus, arānea n'ont de correspondant qu'en grec : ἀράχνη « araignée », ἀράχνηον « toile d'araignée », ἀράχναϊος « d'araignée » et ἀράχνηα f. « araignée ». La ressemblance est trop étroite pour qu'on ne voie pas dans le mot latin un emprunt au grec ou, du moins, un emprunt à une langue inconnue fait indépendamment dans chacune des deux langues. L'objection que *arāneus* s'explique en partant de **arak-s-n* (cf. Benveniste, *Origines*, p. 104) n'est pas décisive ; les mots de ce type, essentiellement populaires, admettent des dérogations à la phonétique normale, comme le montrent les formes romanes elles-mêmes. Le rapprochement de ἀράχνη « filet » souvent proposé n'explique pas la forme grecque. Le mot a pu s'introduire avec la légende d'Arachné.

arbitēr, -trī m. : 1° témoin (qui par son arrivée assiste à une chose ; souvent joint à *testis*, e. g. Cic., Q. Rosc. 38 ; T.-L. 21, 10, 3) : cf. Plt., Mer. 1005, *eamus intro* ; non

utibilest hic locus, factis uis, dum memoramus, arbitri ut sint qui praetereant per uias ; 2° arbitre choisi par les deux parties (sens aussi anciennement attesté que le premier), juge (*arbitrālis, -e*), et « maître de la destinée de ». Ancien (Lois des XII T. 7, 2, 2 ; 12, 3), usuel, classique. Les sens se retrouvent dans *arbitrium* : 1° fait d'être témoin (sens non attesté avant l'époque impériale, où il peut être dû à une affectation d'archaïsme) ; 2° arbitrage, sentence arbitrale et « pouvoir de décider de » ; *liberum arbitrium* attesté à partir de T.-L. ; cf. Thes. II 411, 76 sqq., ce qui explique le sens de « arbitraire » qu'a l'adjectif *arbitrārius* à partir d'Aulu-Gelle. Conservé dans les langues romanes. M. L. 605.

Autres dérivés : *arbitror, -āris* (*arbitrō* archaïque) : 1° observer, épier, être témoin de ; 2° arbitrer, estimer (*dē arbitrō*) ; et dans la langue commune, par une généralisation et un affaiblissement de sens identiques à celui de *censeō, dūcō, putō*, etc., « juger, penser » : Tér., Haut. 990, *an tu... esse illum iratum putas* — non arbitror. De là : *arbitrātor, -trix* (tardifs, forme avec haplogogie *arbitriz*, CIL VI 10128) ; *arbitrātus, -ūs* m. : arbitrage, pouvoir de décider, volonté, jugement. M. L. 604.

Le seul rapprochement qui semble s'imposer, celui avec ombr. *arputrati* « arbitratū », n'éclaire pas le mot latin. *Ar-* peut être une forme dialectale de *ad*. Le rapprochement avec *baetō* est douteux.

arbhōs (*arbor*), **arbhōris** f. : arbre ; mât ; arbre de presoir. Sur *arbor* « monstre marin » ? v. de St Denis, *Vocab. des animaux marins*, s. u. Ancien thème en *-s* ; cf. *arbosem*, P. F. 14, 9 ; *arbores*, F. 280, 9. Seul féminin de ce type ; cf. le type voisin *Cerēs, -ēris*. *Arbor* est une forme récente créée d'après les cas obliques lorsque *s* intervocalique se fut sonorisé en latin. L'ō du thème est confirmé par le dérivé *arbutus* ; cf. *onus* (ancien **onos*), *onustus, uentus* (ancien *uenos*), *uenustus*, etc. Le genre féminin s'explique facilement : l'arbre, considéré comme un être animé, est « la productrice » des fruits. Toutefois, en bas latin, à partir de l'Italia, il apparaît masculin, sans doute sous l'influence des autres mots en *-or, -ōris* et aussi des noms d'arbres en *-us*, du type *fāgus*, qui avaient abandonné pour le masculin l'ancien genre féminin ; cf. Thes. II 419, 61 sqq. C'est le masculin qui est le plus répandu en roman ; seuls le logoudorien et le portugais ont le féminin. Pourtant, en français, la forme mûet du mot « arbre », avec sa terminaison par un *e* muet, tend à le faire passer de nouveau au féminin : « la belle arbre ». Attesté de tout temps. Panroman. M. L. 606 ; B. W. s. u., et germ. v. h. a. *albar*, etc.

Dérivés en *arbus-* et en *arbor-* (ces derniers plus récents) : 1° *arbuscula* : jeune arbre (d'où *arbusculōsus* dans les Gloses) ; **arbuscellum*, M. L. 608 ; *arbriscellus* (Gl. Reich.) ; *arbutus* : planté d'arbres ; d'où le n. *arbutum* : bosquet, pépinière (le plus souvent au pluriel *arbuta* (*loca*), cf. Gell. 17, 2, 25, *arboreta, ignobilius uerbum : arbuta celebratius*) ; puis « jeunes arbres » (comme il y en a dans les pépinières) ; surtout poétique dans ce sens, Vg., B. 4, 2, *non omnis arbuta iuuant humilices myricae* ; d'où à très basse époque *arbuta, -ae* (Greg. Tur.).

2° *arboreus*, M. L. 607 a ; *arborācia* (Gloss.) : « cor arboris » ; sans doute n. pl. d'un adjectif **arborāceus* ;

arborāns (Gloss.) : δειπλητής ; *arborārius, -a, -um*, et subst. = δειπλοποιός ; *arborātor* : qui taille les arbres ; *arborēscō, -is* (Plin.) : devenir arbre ; *arborētum* : vergar (cf. plus haut), M. L. 607 ; *arborōsus* : δειπλοειδής.

Aucun rapprochement net. Le latin n'a pas trace du nom indo-européen de l'arbre, représenté par hitt. *taru*, i.-ir. *dāru, dru-*, got. *triu*, v. sl. *drěvo*, gr. δρῦς, etc. V. C. D. Buck, *Dict. of sel. Synonyms*, p. 48, s. u. *Tree*.

arbutus (*arbitus*, graphie des manuscrits de Lucrèce, concordant avec certaines formes romanes, cf. M. L. 610), -īf. (pl. n. *arbuta, -ōrum* d'après Phocas, GLK V 426, 18) : arbousier. S'y rattachent : *arbutum* (*-bi-*), -ī n. : arbusse ; *arbuteus* : [d']arbousier ; M. L. 609 ; B. W. s. u.

Sans étymologie ; un autre nom est *unēdō*. V. Bertoldi, *Linguistica Storica*, 2^e éd., p. 174.

arca, -ae f. : coffre, boîte, caisse, surtout à argent : *arca publica* qui s'oppose à *fiscus* ; cachot, cercueil ; dans les langues techniques : borne, batardeau, chéneau ; dans la langue de l'Église : « arche » (= gr. κιβωτός). Ancien, usuel. Panroman, sauf roumain ; passé également en got. *arka*, en germanique, et de là en slave. M. L. 611 ; B. W. s. u. ; irl. *arch*, britt. *arch*.

Dérivés : *arculus* : *putabatur esse deus qui tutelam gereret arcarum*, P. F. 15, 9 ; *arcula, arcella, arcullula* : coffret, bière, M. L. 615 ; *arcānus* : actif et passif « caché, secret » et « discret, qui cache » ; dans la langue religieuse, « mystérieux, magique » ; *arcānum* : mystère ; *arcārius* : de caisse ; *arcārius* m. : caissier ; *arculārius* (Plt.) : porteur de coffret ; *arcera* (arch.) : chariot couvert (d'après *camera*?). Cf. aussi **arcile*, M. L. 615.

Sans doute apparenté à *arceō* (cf. *Parca* et *parco*) ? : *arca quod arcebantur fures ab ea clausa*, Varr., L. L. 5, 128.

arceō, -ēs, -tū, -ōre : 1° contenir, maintenir. Sens qui paraît le plus ancien, encore attesté dans les textes, cf. Enn., dub. 2 ; Cic., Rep. 6, 17, N. D. 2, 136, où le verbe est joint à *continēre*, de même que *coercēre*, N. D. 2, 58 ; P. F. 14, 2, *arcere est continere*. Mais l'emploi dans cette acception est rare, inconnu même de la prose courante et de la langue parlée. — 2° maintenir au loin, écarter (= *continēre* ; cf. le fr. « contenir l'ennemi ») : *arcere prohibere est. Similiter abarcat, prohibet. Porcet quoque dictum ab antiquis, quasi porro arcet*, P. F. 14, 24 et 244, 7. Sens dérivé et de beaucoup le plus fréquent. De là, *arcula* : *dicebatur auis quae in auspiciis aliquid uetabat ferri*, P. F. 15, 11. Pas de substantifs dérivés. — Composés : *abarceō*, qui, en dehors des glossaires, ne figure que dans une inscription, CIL XIII 485 ; *porceō*, de **po-arceō* (même préverbe que dans *pōnō*), rare et archaïque (exemples dans Nonius 159, 38). *coerceō* : contenir, enfermer, d'où au sens moral « réprimer, réfréner » (cf. *contineō, cohibeō*) ; *coercitō*. Pour *exerceō*, v. ce mot.

A *arceō* se rattache *arcifinius* ; *arcifinālis*, adjectif joint à *ager* : [champ] conquis sur l'ennemi (« *ab arcendis finibus* », dit Varron, au témoignage de Frontin, *Geom.* 6, 1, qui le définit encore « *qui nulla mensura continetur. Finitur secundum antiquam obseruationem fluminibus, fossis, montibus, arboribus ante missis, aquarum diuer-*

giis, et si qua loca a uetere possessore potuerunt optineri. » Cf. encore *arcifinium*, -i n. : borne d'un champ ; *arca finalis*.

Pour *lupercus*, v. ce mot.

Arceō est à rapprocher de gr. ἀρκέω (aor. hom. ἤρκεσα, ἀρκέσαι) « j'écarte, je protège ». Le groupe de arm. *argel* « empêchement », *argelum* « j'empêche » (aor. *argeli*) concorde aussi pour le sens ; mais le suffixe -el- ne se retrouve pas en latin.

Quant à lit. *rakinti* « fermer », *rāktas* « clef » et v. h. a. *rigil* « verrou », la forme et le sens sont éloignés, et le rapprochement ne s'impose pas.

arceera : v. *arca*.

arceeraca, (-laca) f. : sorte de vigne que Plin., N. H. 14, 35, assimile à l'*argūtis* de Vg., G. 2, 99?

arcessō (*arcessō*, *adcessō*), -is, -iū (-iū), -itum, -ere : faire venir, aller chercher, mander, et spécialement « citer en justice » ; « rechercher ». Dans les manuscrits, la répartition de *arcessō* et de *adcessō* dépend des habitudes des copistes, cf. Thes. II 448, 67 sqq. ; Plaute semble jouer sur les deux formes, Tru. 130, *quem arcessis? Archilinem*, et Mo. 509, *uiuom me accersunt Accheruntem mortui* ; dans les inscriptions, *arcessō*, cf. CIL I² 235, *arcessita* (Fasti Praenest.). Sur l'essai d'une différenciation des deux formes, cf. Velius Longus, GLK VII 71, 17 : « *arcesso* » et « *arcesso* » putauerunt quandam differentiam esse, ut « *arcesso* » sit uoco, tractum ab acciēdo, « *arcesso* » *summo*, ab *arcedo* tractum. Sed errauerunt : « *arcesso* » enim pro eo quod est arceo numquam positum est. Verum quod putant r litteram obstruere significationem errant : d enim non minus in r litteram transit quam in c. On trouve aussi *arcessō*, *arcessō*. A l'époque impériale, sur *arcessiui* se bâtit un présent *arcessiō* (*arcessiō*, *arcessiō*) ; *arcessiri* est déjà dans T.-L. 3, 45, 3. — Ancien, usuel, classique. Non roman.

Dérivés, tous rares, la plupart tardifs : *arcessitus*, -ūs m. (-tiō-) ; *arcessiō* [*arcessiō*] « appel » ; *arcessitor* : qui appelle, accusateur ; *arcessibilis* (Gloss.).

Par sa forme et par son sens, *arcessō* se dénonce comme un désidératif ; cf., par exemple, Cic., Verr. 1, 27, *arcessit... consul... Siculos ; ueniunt nonnulli*. Mais l'étymologie reste incertaine, en raison même de l'incertitude de la forme. Si *arcessō* est la forme la plus ancienne, le rapprochement de *arceō* est séduisant. Étant donné le grand nombre d'emplois où *arcessō* est accompagné d'un ablatif d'origine (cf. Thes. II 450, 72 sqq.), le sens premier aurait été « chercher à écarter d'un endroit (pour faire venir à soi) ». On a rapproché aussi *arcessō* de *incesso* (v. ce mot) ; avec une forme *ar-* du préverbe, v. *ad*. En tout cas, le **aruoessō*, du reste proposé avec hésitation par Thurneysen dans le Thes., est à rejeter.

archi- : préfixe grec, marquant le commandement, qui, introduit par des mots grecs d'emprunt, comme *archipirāta* (Cic.), *archimagirus* (Juv.), a formé à basse époque quelques hybrides, comme *archisacerdōs* (Fort.), *archisellium* : place d'honneur (Not. Tir.) ; *archigallus* (Plin.).

architectus, -i m. = ἀρχιτέκτων. Emprunt ancien, avec passage à la 2^e déclinaison (par influence de *tegō*,

tēctus, *tēctum*?) ; *architectōn*, -ōnis (déjà dans Plaute) est la transcription du grec. La forme *architectus* est la plus fréquente, et la seule classique.

Dérivés proprement latins : *architector*, -aris ; *architector*, -ōris (tardif) ; *architectiō*, -ōnis f. (Itala) formé sur le modèle des noms d'action verbaux en -tiō ; le calque du grec *architectonor*, -ōris (vs ἀρχιτεκτωνός) est de basse époque (Itala) ; *architectūra*, -ae f., etc. Sur ce groupe, voir en dernier lieu M. Niedermann, Glotta 19, 1 sqq.

arcifinius : v. *arceō*.

arcisellium : v. *arcus*.

arcisum : nom de plante, dans CGL III 535, 46. V. André, *Lex.*, s. u.

arcubius : v. *arx*.

arela : v. *arca* et *arceō*.

arēlūm : v. *arcus*.

arcus, -ūs m. (féminin dans Enn. et Vitr., d'après *porticus*) ; un génitif *arqui* est attesté à partir de Lucr. 6, 525, où il désigne l'arc-en-ciel ; d'autres formes de la 2^e déclinaison apparaissent de bonne heure, e. g. un nominatif pluriel *arci* dans Varr. ; cf. Thes. II 475, 80 sqq. Le datif pluriel est *arcibus*, *arcibus* étant réservé à *arx*. Nonius distingue *arcus* et *arqus*, 425, 11 : « *arcus... omnis suspensus fornix appellatur ; arqus non nisi qui in caelo apparet, quam Irim poetae dixerunt. Vnde et arquati dicuntur quibus color et oculi uident quasi in arqui similitudinem* » : *arc* ; de là, dans les langues techniques, tout objet en forme d'arc : arc-en-ciel, arche, voûte. Attesté de tout temps. Panroman. M. L. 618 ; B. W. s. u.

Dérivés et composés : *arques*, -itis m. : archer (Festus, Gloss.), d'après *eques pedes ; arcuātus* (*arcuātus*), scil. *morbus* : jaunisse ; cf. plus haut le texte de Nonius ; M. L. 664 a, 8348 ; et tardif *arcuāticus* ; *arcūmen* ; cf. Isid. 17, 9 : *iris Illyrica a similitudine Iris caelestis nomen accepit. Vnde et a Latinis arcumen dicitur, quod flos eius coloris uarietate eundem arcum caelestem imitatur* ; v. Sofer, p. 8 ; *arculus* : coussinet en forme d'arc ; *arculātus* : en forme de coussinet (= omb. arqlatāf « arculātās »), cf. P. F. 15, 6 et 10 ; *inarculum*, P. F. 101, 5 ; *arcuarius*, adj. et subst. : qui concerne les arcs ; faiseur d'arcs ; *arcuō*, -ās : courber en arc, voûter, et ses dérivés ; *arciŕer* = τριτοφόρος ; *arci-potēns*, *arci-tenēs* (*arqui-*) adj. (poétique) ; *arci-sellium* (-*solium*) : siège circulaire, *sella arcuata* ; *arcuballista* : arbalète ; M. L. 618 a.

Cf. v. isl. *or* (gén. *orvar*) et v. angl. *earh*, avec le dérivé got. *arhwazna*, tous mots signifiant « flèche » ; de germ. **arhwō*, **arhwās*-. Les noms d'armes n'ont généralement pas d'étymologie indo-européenne ; et l'arc n'est pas l'arme aristocratique ; il n'est donc pas surprenant que le rapprochement se soit borné à deux langues, toutes deux occidentales. En revanche, le groupe de skr. *iṣuḥ* « flèche », gr. *lōc* n'est pas représenté à l'Occident.

ardaliō (*ardeliō* Gl.), -ōnis m. (non attesté avant Phédre) : empressé, faiseur d'embaras, brouillon. Puis, dans les Gloss., « gourmand, goinfre », cf. CGL V 491, 66 ; 590, 7 ; et *ardaliolus* : *bucco*(n), CGL V 299, 62.

Sans doute formation en -iō dérivée de gr. ἀρδαλω ; cf. ἀρδαλω « tacher, salir » et « troubler ». Mot venu par le mime ou l'atellane.

ardea, -ae f. ; **ardeola**, -ae (-dio-) : héron, cf. CGL V 615, 35, *ardea est auis, i. e. haron*. Attesté depuis Virgile. M. L. 619. On compare v. isl. *arta* « sarcelle » ; gr. ἐραδιός est loin.

ardō, -ēs ; **ardor**, -ōris : v. *arēō*.

arduus, -a, -um adj. (comparatif et superlatif peu usités, quoique Caton ait *arduior*, -uissimus, cf. Prisc., GLK II 87, 10) : qui se dresse en hauteur (glose *erectus*), en pente raide, escarpé, ardu (sens physique et moral). — Ancien et usuel, mais, à partir de l'Empire, surtout fréquent chez les poètes.

Dérivés rares : *arduē* (St^e Jér., Cassiod.) ; *arduiūs* (un exemple de Varr., R. R. 2, 10, 3).

Cf. sans doute irl. *ard* « haut », gaul. *Arduenna*, nom d'une montagne. D'autres langues présentent des mots à **dh-* intérieur qui ne sauraient être rapprochés, car on aurait lat. *b* ; du reste, le sens de gr. ὄρθος « droit » (de φορβός) et même du skr. *ūrdhvāh* « droit » est un peu différent. Av. *ərədāwō* « droit » est ambigu.

ārea, -ae (*āria* à basse époque) f. : rattaché à *arēō* par Varron, L. L. 5, 6, 38, *ubi frumenta secta ; ut terantur, [et] arcescunt, areā*. Le mot ne désigne pas seulement « l'aire » de la grange, mais tout espace dépourvu de construction, la place devant le temple ou l'autel, la cour au milieu de l'atrium (P. F. 12, 17), etc. ; cf. Flor., Dig. 50, 16, 211, *locus... sine aedificio in urbe arēd, rure ager appellatur* ; et la spécialisation dans le sens de « aire » est peut-être secondaire. — Ancien, usuel. Panroman. M. L. 626 ; B. W. s. u. — Le diminutif *arēola* désigne une petite cour, une planche de jardin, un parterre ; M. L. 632. Adj. *arēālis* : relatif à l'aire. M. L. 627 ; *arēator*, -tūra (Colum.).

Pas de rapprochement sûr.

arēna, -ae f. : v. *harēna*.

arēō, -ēs, -uī, -ēro : être sec. — Ancien, usuel.

Dérivés et composés : *aridus* (et *ardus*, cf. Thes. II 565, 16) : sec, desséché (sens physique et moral) ; de là, dans la Bible, *arida* = *ξηρὰ* « la terre » ; *aridum* : terre ferme ; *aridulus* ; *ariditas* et *ariditās* ; *arēsco*, -is : se dessécher (et *arēsco*), *interarēsco* (Cic.) ; *arēfaciō*, -is (*arfaciō* dans les manuscrits de Caton ; Lucr. sépare encore les deux éléments *faciō* ar. 6, 962).

Il n'y a pas de substantif **aror* correspondant à *arēō* (cf. *tepor*, *tepeō*, *tepidus*, etc.). Le substantif correspondant à *aridus* est *ardor*. Mais *ardor* a perdu le sens de « sécheresse », qui est réservé à *ariditas* et ne signifie plus que « chaleur ardente, ardeur (sens physique et moral), éclat (d'un corps en flamme) ». A *ardor* se rattache *arēdō*, -ēs, *arēi* (*arēui*, Acta Fr. Aru.), *arsum* et **assum*, cf. *assus* « brûler, être en feu ; brûler de (avec *ad*, *in*, ou l'infinifit seul) », dont le parfait en -sī et le supin en -sum attestent le caractère récent. *Arēdō* a un inchoatif *arēdēsco* (*exarēdēsco* et *exarēdō*, formé sur *exarēdū*, M. L. 2939 a) ; à *arsum* se rattache *arsūra*.

Les langues romanes ont conservé *ardere* et *ardere*, fr. *ardre*, M. L. 620, *ardor* 624, **ardicare* 622, **ardūra* 625, **arsio* 680, *arsūra* 682, tous mots qui expriment

l'idée de brûler ; *aridus*, M. L. 644, qui est peu représenté en dehors de l'italien et a été concurrencé par une formation plus expressive, *siccus*, panroman. Cf. aussi **arellare*, M. L. 628.

On rapproche tokh. A *asar* « sec », skr. *āsah* « cendre », et, avec des élargissements variés, à dentale ; tch. *ozditi* « sécher », gr. ἄζω « je sèche », ἀζωλέος « sec », ou à gutturale : k (ou g) v. h. a. *asca* « cendre », etc., ou gh : tout *azgo* « cendre », cf. arm. *azazem* « je sèche » (avec z pouvant être issu de *j représentant *zgh). V. *assus*. S'y rattache peut-être *ara*.

arepennis (*arpennis* ; *aripennis* ; *arapennis* d'après *arēre*), -is m. : argent. Mot gaulois ; cf. Colum. 5, 1, 6, *Galli... semitigerum quoque arepennum uocant*. M. L. 634. Sur les diverses formes du mot dans les Gloses et les textes tardifs, v. Sofer, p. 118 sqq., 176.

arepo : mot qui figure dans le « carré magique », CIL XII 202. Sans doute *opera* écrit à rebours.

arferia : — *aqua, quae inferis libabatur dicta a ferendo, siue uas uini quod sacris adhibebatur*, P. F. 10, 23. Terme du rituel, féminin d'un adjectif **arferius* (cf. *ferō*) peut-être d'origine dialectale, cf. Ernout, *Élém. dial.* 111. Le terme latin est *adferial*, qu'on lit CGL II 462, 26 ; 564, 4. Cf. omb. *aferter* « adferter » ; et *inferius*.

argemōnia, -ae f. : plante. Sorte de pavot sauvage. Attesté depuis Celse et Plin. Adaptation du gr. ἀργεμώνη (cf. *argemon*, *argemonion* dans Plin.), soufre corrompue en *agrimonia*, M. L. 295 a, *acrimonia*, *argimonia*. V. André, *Lex.*, s. u.

argentum, -i n. : argent ; argeterie, objet d'argent ; argent (monnaie, déjà dans Plaute) ; *argentum uiuum* = ὄψαργυρος. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 640.

Dérivés : *argenteus* et subst. *argenteus* m. : monnaie d'argent, M. L. 639 ; *argentarius* : relatif à l'argent (monnaie), et *argentaria* : banque, mine d'argent ; *argenteolus* : [monnaie] d'argent ; *argentatus* (et *inargentatus*, Plin., Ital.) : argenté ; d'où est tiré le verbe *arētō*, -ās ; *argentosus* : mêlé d'argent ; *Argentinus* : dieu de l'Argent (Aug., Giu. 4, 21) ; *argentifodina* : mine d'argent (ancien juxtaposé) ; *argentilla* : plante à feuilles argentées ; v. André *Lex.*, s. u.

Le nom est neutre, en face de gr. ἀργυρος, comme tous les noms de métaux latins ; cf. *aurum* en face de χρυσός, etc. ; pour le suffixe, cf. *unguentum* ; et v. Benveniste, *Origines*, p. 12, 151.

argentum est l'un des noms, tirés d'une même racine, par lesquels est désigné l'argent. Le celtique a la même forme : gaul. *arganto* dans *Argentomagus*, litt. « champ de l'argent », irl. *airget*, *arget*, gall. *ariant*. Mais la forme osque aragetud « argetō » ne concorde pas exactement, tandis que fal. *arcentelom* « **argentulum* » est proche du latin. Arm. *arcal* « argent », tokh. A *arkiyant*, av. *ərəzantm* et skr. *rajatām* différent plus encore. Quant à gr. ἀργυρος, c'est un dérivé du thème en -u- qui apparaît dans lat. *arguō* (v. ce mot). On entrevoit donc ici une même manière, déjà indo-européenne, de désigner l'« argent » comme métal « brillant », de même que l'« or » était nommé métal « jaune » (v. le mot *heluos*), cf. gr. ἀργός « clair, brillant » ; mais on ne peut restituer

un nom indo-européen : c'est que l'argent et l'or sont nommés d'après leur aspect, tandis que le nom du « cuivre » (et du « bronze »), lat. *aes*, etc., désigne purement et simplement l'objet et ne se laisse pas analyser. V. Schrader, RL II^e 394; Ipsen, Festschr. Streiberg 228. — La désignation indo-européenne de l'« argent » a été remplacée par un mot emprunté qui offre des formes diverses en germanique, en balte et en slave. — V. *arguō*.

argilla (i, cf. Etmayer Zeits. f. rom. Phil. 30, 524^e, 527), -ae f. : argile. Emprunt au gr. ἀργίλος (ἀργίλλος), déjà dans Caton, Agr. 40, 2; le double l a sans doute pour objet de noter le caractère palatal de la liquide (cf. *mille, stilla*). Panroman, sauf roumain. M. L. 641, et germ. : v. h. a. *argil*.

Dérivés : *argilleus*, M. L. 642; *argillaceus* : d'argile; *argillōsus* : argileux.

Même racine que *argentum*; *argilla* c'est la « terre blanche ». Étymologie populaire dans Isid., Or. 16, 1, 6, *argilla ab Argis uocata, apud quos primum ex ea uasa confecta sunt*. Les anciens y rattachent sans doute avec raison le nom propre *Argiletum*. Cf. Varr., L. L. 5, 157; Serv., Ae. 8, 345.

argūtis, -tidis f. : sorte de vigne qui produit le raisin blanc. Sans doute emprunt à un dérivé du gr. ἀργός, mais le mot grec n'est pas attesté.

argūō (trisyll.), -is, -uī, -ūtum (-uium), -ere : 1^o indiquer, démontrer; 2^o convaincre de (= ἐλέγχω), cf. Ulp., Dig. 50, 16, 197, *indicasse est detulisse; arguisse, accusasse et conuicisse*; le plus souvent a le sens dérivé de « vouloir démontrer, accuser », e. g. Plt., Am. 885, *quae neque facta sunt neque ego... admisi arguit*, et devient synonyme de *accūsō*, ἐγκαλέωμαι, cf. Enn., Trag. 194, *tu delinquis, ego arguor*. — Ancien, classique; appartenait plutôt à la langue écrite. *Arguō* est le dénominatif d'un substantif en -u- **argu(s)*, -ūs « éclat » ou « blanchisseur », dont l'adjectif est *argūtus* (cf. *status, statuō, statūtus; cornū, cornūtus*). L'u de *arguō* apparaît dans les adjectifs grecs ἀργυρος, ἀργυρεος, skr. *ārju-naḥ*, dérivés d'un thème en -u- **argu-* (cf. sous *argentum*). Le sens premier de *argūō* était donc « faire briller, éclaircir, éclairer » (sens physique et moral); sens qui apparaît encore dans *argentum* et *argūtus* « clair, perçant, piquant » (se dit de la voix et du regard, comme *clārus*, puis du goût). L'adjectif a pris ensuite des sens dérivés : « pénétrant, pointu »; « expressif, fin, subtil, rusé »; et finalement « bavard ». En dérivent : *argūtiae* (pluriel comme *ineptiae*) : arguties, subtilités(s), bavardage; *argūtior, (-tō), -ārī*, M. L. 643, et ses dérivés; *argūmentum* : preuve, argument, Cic., Top. 8, *esse... argumentum... rationem quae rei dubiae faciat fidem*; d'où : 1^o justification, raison; 2^o matière, sujet (à expliquer, à traiter) = grec ὑπόθεσις, *Argūmentum* a un dénominatif *argūmentum, -ārī* qui a fourni de nouveaux dérivés. Irl. *argumint*.

De *argūō* : *coarguō* (aspect déterminé) : démontrer, convaincre [d'erreur], d'où « condamner »; *redarguō* : réfuter (joint à *refellere*, Cic., Tusc. 2, 2, 5). Au témoignage de Festus, 384, 28, Scipio Africanus Pauli filius employait la forme à apophonie *rederguō* (cf. *contractō*, etc.).

ariēna (ou *ariera*), -ae f. : banane, fruit de l'arbre indien *pala* (= *tala*). — Mot étranger, cité par Plin. 12, 24.

ariēs, arietis m. (le génitif est toujours trisyllabique dans la poésie dactylique, et la première syllabe compte pour longue, cf. *abiēs, pariēs*, etc.) : 1^o bélier (animal, signe du zodiaque = Κριός, machine de guerre); 2^o sorte de poisson, épaulard? (cf. *mīlus* pour le double sens). — Ancien, usuel. M. L. 645 (*arēte* comme **par(i)ēte*, v. ce mot).

Dérivés : *arietō, -ās* : frapper comme un bélier, ou du bélier, se butter; *arietinus; arietarius*.

Cf. ombr. *erietu* « arietem », gr. ἄριος « petit bouc », irl. *earb* avec un suffixe -*bho-*, et, avec sens général, arm. *aru* « mâle ». Pour cette manière de désigner un mâle particulier, v. lat. *uerres*.

arillātor, -ōris m. = *cōciō* d'après Aulu-Gelle 16, 7; P. F. 19, 1 : courtier. Se trouve aussi dans les gloses. Cf. *arra?*

arinea, -ae f. : sorte de blé, v. André, Lex., s. u. Mot gaulois (ou ligure)? Cf. Plin. 18, 81, [ex *frumentis*] *arinea Galliarum propria, copiosa et Italiae est*.

aringus, -i (ha-) m. : hareng. Transcription, attestée à très basse époque, du v. h. a. *haring*. M. L. 4046.

arista, -ae (les représentants romans remontent à *arista* ou *arēsta*) f. : barbe d'épi et épi [barbelé]; à basse époque, « arête » (de poisson), Aus. 334, 86, *capito* (le chevène)... *faritum congestus aristis*. — Depuis Varron; technique. Panroman, sauf roumain. M. L. 648; B. W. *arēte*.

Dérivés et composés : *aristis, -idis* f. : genre de graminée (orge des murs). Plin. décline le mot comme si c'était un mot grec : **ἀριστις, -ιδος*; cf. N. H. 27, 90 : [*arista holci*] *circa caput alligata uel circa lacertum educit e corpore aristas. Quiddam ob id aristida uocant*. — **aristula*, M. L. 649; *aristātus* : barbelé; *aristōsus* (Ven. Fort.); *aristifer* (Prud.) : fécond en épis.

La finale de *arista/arēsta* rappelle celle de *agresta, genesta/genista, lepista/lepesta*. Il s'agit sans doute d'un emprunt, ou d'un ancien mot indigène.

arithmēticius, -a, -um : emprunt savant au gr. ἀριθμητικός. Depuis Cic., passé dans les langues romanes, avec altérations diverses. M. L. 649 a.

ariuga : v. *aruiga*.

arma, -ōrum (n. pl. collectif; gén. pl. *armum* dans Acc., Trag. 319; à basse époque apparaît un féminin *arma, -ae*, Itin. Ant. Plac. 41, p. 187 Vind., cf. M. L. 650) : armes, spécialement « armes défensives » qui s'ajustent au corps (cf. *armus, arius*), par opposition à *iēla*, e. g. T.-L. 1, 43, 2 : *arma his imperata galea, clipeum, ocreae, lorica... haec ut tegmenta corporis essent, tela in hostem hastaque et gladius*. Désigne souvent seulement le bouclier, cf. Serv. auct., Ae. 4, 495, *hoc est scutum quod Graecis solum δολον dicitur*. Toutefois a le plus souvent le sens d'« armes » en général : *arma capere, poscere, ferre, in armis esse, armis pugnare; arma deponere, adimere*. Le sens de « agrès d'un vaisseau, outils, équipement », poétique et non attesté avant Vg., semble une imitation

du gr. ὄπλα. Par métonymie, *arma* désigne aussi la guerre, les combats ou l'armée. — Ancien, usuel. Panroman, M. L. 650, et emprunté par le celtique : irl. *arm*, britt. *arf*. Dénomatif : *armō, -ās*, M. L. 651 (refait sur *armātus*?), qui à son tour a de nombreux dérivés, dont *armātūra*, M. L. 653, et le composé *exarmō* (époque impériale).

Autres dérivés : *armārium* (d'un adj. *armārius*; le bas-latin a un doublet fém. *armāria*) : a dû signifier d'abord « arsenal », mais, ce sens ayant été réservé à *armāmentum* (= δολοθήκη), *armārium*, dans la langue commune, a pris le sens général d'« armoire, coffre, bibliothèque », et même en bas latin « cercueil ». M. L. 652; B. W. *armoire*; irl. *armaire*.

Armi- est le premier terme d'un certain nombre de composés, pour la plupart imités des composés grecs en ὄπλο-. Un terme rituel est *armilustrium* : purification de l'armée; cf. Varr., L. L. 6, 22.

A *arma* se rattachent : *inermis (-mus)* : sans armes; *sēmi-ermis (-mus)* : à demi désarmé.

L'élément radical est le même que dans *armus*, etc. V. ce mot. Bréal, MSL, 4, 32, envisage *arma* comme ayant été tiré de *armāre*, dérivé lui-même de *armus*, comme *pugna* a été fait sur *pugnāre*, dérivé de *pugnus*.

armeniūs, -a, -um : d'Arménie (*Armenia* = gr. Ἀρμενία) : — *mūs* : hermine; *armeniacum (pōmum)* : abricot (= gr. ἀρμεννακός). M. L. 654-655; B. W. *hermine*.

armētum, -i n. (usité surtout au pluriel *armēta*; de là un féminin *armēta, -ae* déjà dans Enn., A. 603, et Pac., Tr. 349) : mot collectif désignant le troupeau de gros bétail (chevaux, bœufs, non domestiqués, cf. l'opposition établie par Varron, R. R. praef. 4, entre *armētum* et *bēs domitus*). D'après les juristes de l'Empire (cf. Thes. II 611, 25), *armētum* désignerait exclusivement le troupeau de bœufs, le troupeau de chevaux se disant *grez*, et Colum. 2, 14, 4 différence *armēta de iūmentis* comme *ov.*, M. 8, 555, oppose *armēta* à *equi*; mais c'est sans doute en vertu de la doctrine étymologique qui fait dériver *armētum* de *arō*, cf. Varr., L. L. 5, 96, et Colum. 6 praef. 3. Virgile, Ae. 11, 571, applique l'adjectif *armētālis* à *equa* : *armētālis equae mammis et lacte ferino nutribat*, mais dans un cas tout particulier et dont on ne peut rien tirer pour le nom général de *armētum*. Le sens le plus répandu de *armētum* est celui de « troupeau de bœufs », et, dans les dialectes rhéto-romans, le mot a pris le sens de « vache ». — M. L. 658.

Dérivés : *armētālis; armētārius*, M. L. 657; *armēticius; armēticius; armētōsus*.

Sans doute de **ar-mā-to-m*, de la racine qu'on a dans *armus*. Le vocalisme radical n'exclut pas le rapprochement avec germ. **ermana-* attesté par v. isl. *ǫrmuni* « gros bétail » (bœufs, chevaux), got. *Airmana-[reiks]*; ce rapprochement est le seul qu'on aperçoit; l'a-latin aurait le caractère d'une prothèse. V. sous *armus*.

armilausa (-lausia), -ae f. : vêtement militaire, casaque sans manches. Mot de très basse époque; germanique? V. Isidore 19, 22, 8, et Sofer, p. 74.

armillae, armata : v. *armus*.

armillum, -i n. : *uas uinariū in sacris dictum quod*

armo, i. e., uero deportetur, P. F. 2, 12. Rare et archaïque.

Rattaché par certains, comme *armita*, à ombr. *armor* « ritūs » (?), où le groupe *rs* est la notation d'un *d* spirant (*r* en alphabet indigène); v. Vendryes, Rev. celt., 1914, p. 212. Sans doute mot d'emprunt; le rapprochement avec *armus* doit être une étymologie populaire.

armita : v. *armus*. Peut-être mot étranger, comme *armillum*.

armitēs n. pl. ? : mot de glossaire, défini ὄπλαται ὁ ἐν τοῦ ἀρμῆ τῆσει; παράταξις ἐνόπλων. Peut-être n. pl. d'un subst. **armes* formé sur *arma* d'après *pedes, eques*.

armoracea (*armoracia, armoracium* n.), -ae f. : raifort. Plin. 19, 82, donne le mot comme italique : [*raphani genus*] *unum siluestre Graeci cerain uocant... nostri armoracia...;* cf. 20, 22, [*raphanum siluestrem*]... *in Italia et armoraciam uocant*. Cf. Diosc. gr. 2, 112, *it. ramolaccio*, etc. (formes souvent altérées). M. L. 660.

armus, -i m. (à très basse époque, on trouve un pluriel *armora* n.); sur ces pluriels en -*ora*, comme *locora, nidora*, etc. (de *locus, nidus*), qui survivent dans des patois italiens et en roumain, voir Sittl, ALLG, 2, 570 sqq.; Frick, *ibid.* 7, 443 sqq.; Graur, Rev. de Phil., 3^e série, t. XI (1937), p. 265 sqq. : haut du bras (avec l'épaula; cf. P. F. 23, 20, *armillas... quod antiqui ueros cum brachiis armas uocabant*) et spécialement « épaula ». Selon les Latins, *armus* est réservé aux animaux, *umerus* aux hommes, ainsi *ov.*, M. 10, 700, *ex umeris... armi funt* (il s'agit d'Hippomène et d'Atalante changés en lions); mais la distinction n'est pas constante, cf. P. F. 4, 1, *armita dicebatur uirgo sacrificans cui lacinia togae in umerum erat reiecta. Legibus etiam Laurentium sanctum est ne pomum ex alieno legatur in armum, i. e., quod umeri onus sit*. Vg. n'en tient pas compte. Tac. emploie *armus* au sens de « bras », H. 1, 36, 9. Toutefois, le représentant français *ars* ne se dit que du cheval. Attesté depuis Plaute, usuel. M. L. 661.

Dérivés : *armillae* (toujours au pluriel jusqu'à Phèdre, qui est le premier à employer le singulier; remplacé à l'époque impériale par *brāchiālia*, cf. Prisc., GLK II 462, 31, *armillae quae nunc brachiālia uocant*, comme *collāre* remplace *torquēs*) : bracelet, composé de plusieurs tours, ce qui explique le pluriel; et, spécialement, bracelet d'or et d'argent donné comme récompense militaire; cf. P. F. 23, 20; 41, 2. Le sens du mot s'est élargi peu à peu, et il a servi à désigner toute espèce d'anneau destiné à la parure, collier, etc. Il en est de même de *armillātus*; e. g. *a. canis*, Prop. 4, 8, 24. Cf. M. L. 659; bret. *armel* (?). Sur le genre féminin du mot, par opposition à *armus*, et sur l'emploi, pour désigner des vêtements, des parures, etc., de diminutifs de mots désignant la partie du corps correspondante, v. M. Niedermann, *Essais d'étym. et de crit. verb.*, p. 41.

Le mot *armus* pose un problème délicat. Il y a un mot signifiant « articulation de l'épaula », d'où « bras », qui va de l'indo-iranien au germanique; mais l'élément radical y est de la forme **ars-*, **r-*; skr. *irmāḥ* (cf. v. pruss. *irmo* « bras »), av. *arōma-* « bras », serbe *ramo* et *rāme*, tch. *rāmo*, v. h. a. *aram* (got. *arm*); arm. *armukn* « coude » n'enseigne rien sur le vocalisme. — Ceci ne

se concilie pas avec gr. ἀρούς « jointure, épaule », de *ar-smo- (comme ἀρουα « attelage » est issu de *ar-smā; cf. ἀρουήν, ἀρούς). C'est à gr. ἀρούς que ressemble lat. *armus*. — En arménien, l' « épaule (d'animal) » se dit *eri*, à côté de *y-eriwrel* « ajuster ». La racine y est donc de la forme *er-*, et l'on retrouve un procédé analogue à gr. ἀρούς et lat. *armus* (pour une trace de vocalisme *e* en germanique, v. sous *armentum*).

La même racine *er- (ar-) fournit *artus* (avec le dérivé *articulus*) et le gr. ἄρθρον, et *ars* (v. ces mots). C'est celle de gr. ἀραπεῖν « arranger » et de arm. *arari* « j'ai fait » (prés. *arnem* « je fais »), avec tout ce qui s'y rattache. Avec élargissement *ei-, elle apparaît dans lat. *rītus*, irl. *rīm* « compte » (*adrīmi* « il compte »), gall. *rñif* « nombre », v. h. a. *rīm* « rangée, nombre » et gr. ἀριθμός « nombre ».

La forte valeur religieuse de *rītus* n'est pas chose nouvelle. On en a le pendant en indo-iranien : véd. *rītam*, av. *ašəm* sont les termes qui désignent l' « ordre », la « correction religieuse » par excellence. Et le dérivé arm. *ardar* signifie « juste ». Cf., d'autre part, gr. ἀρετή, ἀρετῶν, ἀρετῶν, ἀρετῶν. Cf. peut-être, dès lors, lat. *ardō*, etc.

V. aussi *artus* « étroit ».

arō, -ās, -āni, -ātum, -āre : labourer, puis plus généralement « cultiver ». — Ancien, usuel. Panroman. M. L. 598; B. W. sous *labourer*.

Dérivés et composés : *arātor* : labourer, M. L. 600; *arātum* : araire, charrue, M. L. 602; B. W. *charrue*; *arātō* : labour; *arātōrius* : aratoire, M. L. 601; *arātūra*, M. L. 602 a; *arābilis* : qui peut être labouré (Plt.).

ezarō, -ās : 1° enlever en labourant, creuser, déchausser, d'où « tracer, écrire ». — 2° cultiver; produire en labourant; *ezarātō*.

La racine dissyllabique *ar- désigne la notion de « labourer » dans tout le domaine européen. Le présent était sans doute un présent radical athématique dont le thème était *ar-; il a été remplacé par un présent en *ye/o- dans v. sl. *orj*, lit. *ariū*, got. *arja*, v. irl. *airim*, gall. *arddu* « labourer » et, en grec, par un dérivé ἀρούς. — La forme *ar- de la racine est attestée par arm. *ararr* « charrue » (de *arātō), qui répond à lat. *arātrum*, et par tarent. ἀραρον, dont l'α est probablement long; et de sort le présent lat. *arō, arāre*. — Le nom de la « charrue » est un nom d'instrument dont la formation varie d'une langue à l'autre : le grec a ἀροτρον (créat. ἀρατρον), le lituanien *arklas*, le slave **ordlo* (v. sl. *ralo*, tch. *rādlo*, etc.), supposant *ar-dhlo-; le celtique, irl. *arathar*, gall. *aradar*, etc.

Pour *aruum*, v. ce mot.

arra, -ae f. : arries. Forme populaire syncopée de *arrabō, -ōnis*, emprunté au gr. ἀραβῶν (lui-même emprunté au sémitique) peut-être par un intermédiaire étrusque (cf. *persu* en face de *persōna*); cf. Gell. 17, 2, 21, *nunc arrabo in sordidīs uerbis haberi coeptus est, ac multo uidetur sordidius arra, quamquam arra quoque ueteres saepe dixerint et compluriens Laberius*. Au lieu de *arra*, Plaute crée plaisamment *rabo*, Tru. 688. Autrement, Plaute et Térance ne connaissent que *arrabō*. C'est parce qu'*arrabō* appartenait à l'argot des marchands, et peut-être spécialement des *lénōnēs* (cf. Plt.,

Ru. 44, *ad lenonem deuenit, minis triginta sibi puellam destinat/datque arrabonem*), qu'il a pu être altéré et écourté en *arra*. A l'époque d'Aulu-Gelle, on voit qu'il y a eu réaction des puristes contre l'emploi de la forme, syncopée ou non. En dehors de Labérius, *arra* n'apparaît qu'à partir de Pline; puis il devient fréquent chez les juriconsultes, avec un adjectif *arrālis* (Cud. Inst.), et dans la langue de l'Église. *Arra* est un exemple de mot populaire entré dans la langue écrite et technique. Le terme classique était *pignus*, quoique St Augustin ait essayé de différencier les deux mots par le sens, Sermon. 378, *quando datur pignus, reddidit homo quod accepit; arra autem quando datur, non recipitur, sed super additur, ut impletur*. Sens spécial : *arra... sponsio coniugalis*, cf. Paul., Dig. 23, 2, 38. M. L. 665; B. W. *arhes*. Cf. dans les Glos. *arrare* : *guadiare; arratum* : *desponsatam*.

arrugia, -ae f. : galerie de mine [d'or]; cf. Plin. 33, 70, *cuniculis per magna spatia actis cauantur montes... arrugias id uocant*. Les langues romanes attestent l'ū, cf. M. L. 678. V. *corrugus* et *runcō*. Mais le mot peut être emprunté.

arrūrābiliter : « à la paysanne » (sc. *futuere, paedicāre*), adjectif attesté sur un graffiti de Pompéi, CIL IV, 4126, dérivation plaisante et obscène de *ad + rūrāre*, d'après *irritābiliter, ceuentinābiliter*.

ars, artis f. (ancien thème en -i- **artis*, gén. pl. *artium*) : façon d'être ou d'agir (naturelle ou acquise, bonne ou mauvaise) : *ars rōv μέγαν est, unde male sine epitheto ponitur*, dit Servius, Ae. 1, 657, et le Ps. Probus, GLK IV 47, note *ueteres artem pro uirtute frequenter usurpant*. Cf. Plt., Mer. 892, *temperare istac aetate istis decebat artibus*; Vg., G. 3, 100, *animos aeuomque notabis praecipue; hinc alias artis (= uirtutes, Serv. auct.) prolemque parentum*; T.-L. 1, 53, 4, *minime arte Romana, fraude ac dolo, adgressus est*. Joint à *mōres* par Ov., R. Am. 713, *mores quoque confer et artes*. Cf. le sens de m. h. a. *art* « manière ».

Ars désigne souvent une habileté acquise par l'étude ou par la pratique, une connaissance technique : *ars est rei cuiusque scientia usu uel traditione percepta tendens ad usum aliquem uitae necessarium*, Diom., GLK I 421, d'où « talent; art » (sens abstrait et concret), opposé à *nātūra*, Cic., Bru. 236; à *ingenium*, Ov., Am. 1, 15, 14; Sén., Ep. 90, 44, et, d'autre part, à *scientia* (ἐπιστήμη). Dans ce sens, il peut également prendre une nuance péjorative « artificie, ruse », cf. Vg., Ae. 2, 152, *ille dolis instructus et arte Pelasga*. Du sens de « talent, art », on passe enfin à celui de « métier, profession » : *ars mendāti, ars rhetorica, grammatica; liberālēs, ingenuae artēs* opposé à *sordidae artēs* (d'où *artifex* « artisan, artiste » conservé en italien, M. L. 688, *artificium* et leurs dérivés *artificiosus* (Cic.), -*ciālis* (Quint.), etc.), et même de « travail, œuvre », cf. Vg., Ae. 5, 359, et *clipeum efferrī iussit, Didymaonis artes*, pluriel de sens concret, peut-être calque du grec (cf. τέχνη dans Soph. Oed. Col. 472). *Ars* a pu servir ainsi à traduire τέχνη, dont il a pris la valeur, notamment dans la langue de la rhétorique et de la grammaire, où il a reçu le sens de « traité », cf. ad Herenn. 1, 1, *ars est praecipio quae dat certam uiam rationemque faciendi aliquid*; Cic., De Or. 2,

41, 44; 2, 7, 30 : Ac. 2, 7, 20; et on en a tiré à basse époque un composé hybride *artigraphus*. — Ancien, usuel. Panroman, sauf roumain. M. L. 679.

Ars se rattache aux adjectifs :

iners : cf. Lucil. 386, *ut perhibetur iners, ars in quo non erit ulla*, et Cic., Fin. 2, 115, *lustremus animo has maximas artes, quibus qui carebat inertes a maioribus nominabantur*; « inhabile [à] », *iners dicendi*; d'où « paresseux, inactif, inerte », cf. M. L. 4390, et *inertare*, 4391. De là : *inertia; inarticulus (-a uitis* : sorte de vigne qui donne un vin faible).

sollers : habile, adroit, ingénieux (cf. *sollus*); *sollertia*. Enfin, les gloses signalent un adjectif : *allers, alers, -tis* : *doctus, eruditus, sollers* (non attesté dans les textes; forme douteuse).

Thème en *-ti- de la racine étudiée sous *armus*. L'importance des composés est à noter : c'est sans doute de composés que *ars* a été détaché à date très ancienne. Il n'y a pas de rapport direct avec le mot sanskrit peu ancien et peu employé *ṛi-*.

artemisīa, -ae f. : armoise. Emprunt au gr. ἀρτεμισία (cf. Pline, H. N. 25, 73) passé dans les langues romanes, M. L. 685. V. Wagler, P. W. III, 193; André, *Lex.*, s. u.

artemō, -ōnis m. : « mât d'artimon. Vitruve, 10, 2, 9, donne le mot pour latin : *tertia troclea... eam autem Graeci ἐπάρωντα, nostri artemonem appellant*. Néanmoins, il est probable que *artemō*, comme un grand nombre de termes nautiques, est emprunté au gr. ἀρτέμων, de ἀρτέμα, comme ἡρτέμων de ἡρτέμα.

articulus : v. *artus*.

artopta, -ae f. : tourtière; *artopticius* (Pline). Emprunt oral et populaire au gr. ἀρτόπιος comme l'indique le changement de genre et de déclinaison, cf. *coctea, charta, ballista*, etc.

artūs, -um, m. pl. ; dat. abl. *artibus* pour le différencier de *artibus* dat.-abl. de *ars*; Plt. a un nom. pl. n. *artua*, Men. 856, formé d'après *membra, ossua*, auxquels ils est joint. Dénominaf : *artūs, -ās* « *membra im concidere* » (Firm.), d'où *artuātum* « *membra im concidere* » (Firm.), *deartuō* « découper, démembrer » (Plt.). Le singulier n'est pas employé; les exemples en sont extrêmement rares et de mauvaise latinité : *singulari numero artus non dicimus*, dit Charis, GLK I 45, 6. Le sens et l'étymologie sont indiqués par Festus : *artus ex Graeco appellatur quos illi ἀρθρα uocant, siue artus dicti quod membra membris artentur*, P. F. 19, 8; *artus* est le plus souvent le synonyme poétique de *membrum*, qui est le mot de la prose. Vg. écrit, par exemple, Ae. 5, 422, *magis membrorum artus*, où les deux mots se répètent, sans qu'il y ait entre eux une différence de sens, simplement par effet d'insistance; cf. Lejay, ad loc. Le sens primitif « jointure, articulation » est à peine attesté, cf. Thes. II 720, 20 sqq., et réservé au diminutif.

articulus, -i (artu-) m. : articulation, jointure, qui, en outre, désigne les nœuds des arbres (par suite de leur ressemblance de forme avec la saillie du coude, du genou, etc.), les petits membres, et spécialement les doigts (v. B. W. *orteil*). Par extension, appliqué au temps, désigne le « moment précis » où se fait la jonction entre deux événements : *articulus diei, temporis; in articulo*

mortis. Grâce au sens de « jointure, jonction », *articulus* a pris dans certaines langues techniques (grammaire et rhétorique, droit, etc.) le sens de « division, article »; cf. ad Heren. 4, 26, *articulus dicitur cum singula uerba interuallis distinguuntur caesa oratione, hoc modo* : « *acrimonia, uoce, uoluo aduersarios perturbasti* »; Gaius, Inst. 1, 2, *summa... rerum diuisio in duos articulos deducitur*. En grammaire, traduit gr. ἄρθρον (sens désigné dans Varron); cf. Prisc., GLK II 54, 12, qui distingue *articulos finitos et articulos infinitos* (cf. *pronomem articulare*); désigne aussi l'articulation d'un mot, toujours sur le modèle du grec; enfin, une toute petite partie d'un tout. M. L. 687; irl. *articol*, gall. *erthygl*.

Les dérivés de *articulus* sont pour la plupart calqués sur le grec : *articulō, -ās* = ἀρθρώω, ἐναρθρώω; *articulātus* = ἐναρθρός; *articulāris, -rius* = ἀρθρῆτος; l'adjectif emprunté au grec, *arthriticus*, est passé dans les langues romanes sous des formes savantes, M. L. 686, etc. On trouve à basse époque *articulamentum* (Mulom. Chir.); *coarticulō, -ās* : faire parler distinctement (Arn.); *exarticulō, -lātus* : désarticulé (Ter.).

Pour la racine, v. sous *armus*. La formation en *-*teu-* est ancienne; cf. skr. *ṛtuh* « temps déterminé, saison », arm. *ard* (gén. *ardu*) et *z-ard* (gén. *z-ardu*) « ornement », gr. ἀρτός « union, amitié » et ἀρτώω, ἀρτώω « j'ajuste ». Même vocalisme zéro que dans *portus*; v. ce mot.

artus, -a, -um : étroit, serré. Adjectif en -*to-* dérivé de la racine *ar- qu'on a dans *ars, artus*; sans rapport avec *arceō* : la graphie *arctus* n'a aucune autorité; le sens premier est « bien ajusté », cf. le fr. « juste »; d'où « court », cf. le sens de gr. ἄρτι « récemment », lit. *arti* « près », skr. *ṛtāh* « bien ajusté, convenable ». Substantif *artum*, d'où in *artō* « à l'étroit ». Ancien, usuel.

Dérivés et composés : *artiō, -is* (archaïque et populaire) : faire entrer de force; doublet de *artō, -ās* (et *coartō*) : « serrer fortement; réduire, abréger ». Sur ces doublets en -*ire* et -*are* voir Lindsay-Nohl, *Latin. Spr.*, p. 577. Conservé dans l'esp. *artar* « obliger, forcer ». M. L. 684; *coartō, -are*.

aruiga (haruiga, hariuga, hariga, haruga) ou aruiga, -ae f. : béliet de sacrifice. Archaïque (Accius) et rare; ni le sens ni la forme n'en sont sûrs. Donat, ad Phorm. 4, 4, 28, le rapproche de *haruspex*; Varron, L. L. 5, 98, de *arīs*; aucune de ces étymologies n'est à retenir.

aruīna, -ae (doublet *arbina* dans les gloses et dans les manuscrits de Plt. et Vg. qu'on rapproche de la forme citée par Hésychius : ἀρβίννη κρέας Σικελοί mais les inscriptions où le nom figure comme *cognōmen*, ne donnent que la graphie *Aruīna*) f. : graisse, lard; Serv. Ae. 7, 627, *secundum Suetonium... aruina est durum pingue quod est inter cutem et uiscus*.

Dérivés : *aruilla (arbilla) f.* : *pinguedo corporis*, P. F. 19, 11; cf. M. L. 603, 691; *aruīnula* (Ital., Vulg.).

Étymologie inconnue; la forme sicilienne peut provenir du latin. La finale rappelle les mots étrusques en -*ēna, -in(n)a*.

ārunūs, -ī m. : barbe de chèvre (Plin., H. N. 8, 204). Du gr. ἀρυνός (ἤρου- att.) avec substitution de suffixe.

arundō : v. *harundō*.

aruum (*aruum*), -i n., toujours dissyllabique : champ labouré, employé surtout au pluriel *arua*, -*orum*. Une forme de féminin *arua* est dans Naevius et Pacuvius, cf. Thes., s. u., 731, 36 sqq., et se retrouve en ombrien *arvam-en* « in aruum ». Conservé en logud. *arou*, M. L. 692.

Dérivé de *aruālis* adj., employé seulement dans le groupe *Fratrēs Aruāles « qui sacra publica faciunt propterea ut fruges ferant arua »*, Varr., L. L. 5, 85; et *ambaruālis* : — *hostia quae rei diuinā causa circum arua ducitur*, Macr., Sat. 3, 5, 7.

Aruum est sans doute le neutre d'un adjectif *aruos*, qu'on trouve chez Plaute, Tru. 149 (opposé à *pascuos*; Cic., Rep. 5, 3 (Varr., L. L. 5, 39; cf. Servius ad Geo. 1, proem), appliqué à *ager*. La forme semble inséparable de *arō*, mais n'a pas trace du dissyllabisme de la racine : on partirait de **ar-wo-*. On rapproche gr. *ἄρουρα*, gall. *erw* « guéret ». Avec un autre suffixe, le slave a : v. sl. *raltja* « guéret », r. *rołja*, etc. (avec un *or-* initial à l'intonation douce, excluant un ancien **arō-*).

arx, **arceis** f. : partie la plus élevée d'une ville où est établie la citadelle, comme le gr. *ἀκρόπολις*; « refuge » et par suite « rempart », et aussi « sommet »; dans ce sens, rapproché de *caput*, l'arx de Rome étant le *Capitulum*, e. g. Cic., ND. 2, 140 : *sensus... in capite quasi in arce conlocati sunt*. — Les Latins apparentaient *arx* à *arceō*, cf. Varr. L. L. 5, 151, *arx ab arcendo, quod is locus munitissimus urbis, a quo facillime possit hostis prohiberi*; cette étymologie est généralement admise, v. Ernout-Mellet, 2^e éd., p. 67; Walde-Hofmann, *Lat. etym. Wört.*, s. u. *arceō*. *Arx* serait un mot racine comme *tūx*, *uōx*, *prex*, etc. Mais il n'y a peut-être là qu'une étymologie populaire, et *arx*; comme *urbs*, a toutes chances d'être un mot emprunté. — Ancien (Enn.), usuel; non roman. Composé : *arcubius* : *qui cubat in arce* (Gloss.), issu de **arci-cubus*.

ās (c'est-à-dire *ass*; *assis* à l'époque impériale; gén. pl. *assium*; *assum* (Varron) est fait d'après *aerum*), **assis** m. : proprement unité d'un système duodécimal divisé en douze parts (*uncia*) et qui sert surtout d'étalon monétaire, l'*ās* primitif étant de la valeur d'une livre (*ās librālis*). Le sens premier est conservé dans l'expression juridique *heres ex asse* « héritier unique » (de la totalité), par opposition aux héritiers partiels *ex uncia*, *ex quadrante*, *ex dodrante*, etc.

L'*as* était d'abord une plaque de bronze rectangulaire et non estampée (*as graue, rude*). Le poids en a été diminué à plusieurs reprises, et conséquemment la valeur : *asses unciales*, *a. semiunciales*; d'où proverbialement Caton ap. Sen., Ep. 94, 27, *quod non opus est, asse carum est*; *ad assem* « jusqu'au dernier sou », etc. La forme de l'*as* s'étant modifiée et étant devenue ronde, *ās*, à l'époque impériale, désigne un « rond », Plin. 26, 121, *mandragorae radix secatur in asses ut cucumis*; cf. *inversement fr. populaire* « n'avoir pas le rond ».

Dérivés et composés : *assarius* : Charis., GLK I 76, 3, *assarius dicebatur ab antiquis; nunc as dicimus non assis*; cf. Varr., L. L. 8, 71, *debet... dici... non equum publicum mille assarium esse, sed mille assariorum*; *assipondium* : Varr., L. L. 5, 169, *unum pondus assipondium dicebatur, id ideo quod as erat libra pondus*;

assiforānus, -a, -um, CIL II 6278 (SC. sur la diminution des frais des jeux, an. 176/7) : *itaque censeo ut munera, quae assiforana appellantur, in sua forma maneant*. Cf. *circumforānus*.

As figure comme second terme de composé dans une série de multiples ou de sous-multiples, où, du reste, il a souvent été rendu méconnaissable par des abréviations intentionnelles qui ne relèvent d'aucune règle phonétique : *sēmis* (souvent réduit à *sēs-* en composition), *sēmīssis* les 6/12 de l'as; *bēs*, *bessis* (les 8/12 binae partes *assis*); *tressis*, *quingessis*, *uicēssis*; etc.; *stōkocōva*, *quadrassis*; *dussis*; *quattus*; *octussis*; *nōnussis*; *decussis*; *centussis*; cf. Varr., L. L. 5, 169; Prisc., GLK III, 416, 17. La forme du bas-latin *tremissis* pour *triens* est faite analogiquement sur *sēmīssis*, faussement analysé en *sēmīssis*, d'après *sē-mōdius*.

Comme *libra*, *nummus*, *ās* doit être un mot emprunté. Étant donné qu'il fait partie d'un système duodécimal, on a pensé à une origine étrusque. Cf. Deecke-Müller, *Die Etrusker*, I, p. 296. Semble sans rapport avec *assis*, malgré la forme primitive de l'*as*.

asarum, -i n. (et *asarus*) : asaret (Plin.). Du gr. *ἄσarov*. L'ital. *asero* suppose **aserum*, avec apophonie régulière. M. L. 693.

ascalōnia [*caepa*] : échalote (Col., Plin.). Panroman. M. L. 694; B. W. s. u. Transcription du féminin de l'adjectif grec *Ἀσκαλωνικός* « d'Ascalon », ville de Syrie, dont l'échalote doit être originaire.

ascarii, -ōrum m. pl. : désigne une espèce de soldats (Amm., Not. dign.). Dérivé de *ἀσκάριος* d'après Mommsen = *utricularii*?

ascia (*ascea*), -ae f. : 1^o outil à polir du charpentier ou du lapidaire; doloire, herminette, marteline; 2^o truelle; 3^o houe, pioche. Attesté depuis les XII Tables *rogum ascia* (-*cea*) *ne polito*. Technique. M. L. 696; v. fr. *aisce*.

Dérivés et composés : *asciola*, M. L. 698, v. fr. *aisseau*; *asciō*, -ās : gâcher avec la truelle, aplanir, cf. *asciāta*, M. L. 697; *deasciō* : 1^o aplanir, effacer; 2^o escroquer (cf. *abrādō*); *exasciō* : ébaucher, dégrossir; *asciculū* (et *asciculū*, sous l'influence du groupe de *aciō*?) m. : petit pic; d'où *exasciō* : briser avec la hache.

On rapproche avec quelque vraisemblance gr. *ἀξίη* « hache » et got. *agisi*, qui traduit *ἀξίη*; v. h. a. *acchus* « hache », etc. Mais la métathèse que sousposerait ce rapprochement ne se retrouve pas dans les mots normaux *axis*, *teō*, etc. Toutefois, le rapprochement de lat. *uicus* et de gr. *ἰξός* « gui » semble fournir une métathèse analogue; c'est qu'un mot technique, comme celui-ci, peut avoir une histoire autre que des mots de la langue générale tels que *axis*, *teō*. Cf. le suivant.

ascilla[-*cella*] : v. *axilla* sous *āla*.

ascopa, -ae f. : sacoche, besace; outre en cuir. Adaptation populaire du gr. *ἀσκοπιτήνη* et *ἀσκοπήρα*, cf. Suét., Nero, 45, 2. M. L. 699.

as(se)*er*, *as*(s)*er* : v. *assyri*.

***asia**, -ae (l. *asia*?) f. : nom du seigle chez les Taurini, cf. Plin. 18, 141 : *secale Taurini sub Alpibus asiam* (sa-

asiam?) *uocant*. Mot ligure? S'il faut lire *asia*, serait peut-être à rapprocher de gall. *haidd*, bret. *heiz* « orge » de (**asio-*), cf. Pedersen, V. G. d. k. S., I 69.

***asifolium** (*assefolium*, *assi-*), -i n. : = *grāmen*. Tarif, peut-être mot étranger, rapproché par étymologie populaire de *folium*; cf. Diosc. 4, 30, *ἄσιστος*... *ῥομαίους γράμιν*, et *δὲ ἀσφόδλου*.

assignae : *κρέτα μερικόμενα*, GGL II 24, 6. Sans doute ancien terme de rituel, d'origine dialectale; cf. marr. *assignas*. Analysé souvent en **an-sec-na* (avec un préverbe *an-* usité en osco-ombrien, mais dont l'existence en latin est des plus douteuses, cf. *anhelō*); v. Bréal, MSL 6, 84, 137, et Vetter, *Hdb.*, qui traduit *assignas* non par « prosiciae », mais par « non prosectae ».

asidus, -i m. : taon; correspond au gr. *ἰστρος*. Attesté depuis Virgile. M. L. 702. Mot d'emprunt ou plutôt mot indigène. Usité comme nom propre en étrusque : *Asilus*, *Asilas*, cf. Sil. 14, 149, et Serv. auct. ad Ae. 12, 127. L'animal se dit aussi *tabānus*; v. ce mot.

asinus, -i m. : âne; aussi terme d'injure, Ter., Hau. 677, *quae sunt dicta in stulto, caudez, stipes, asinus, plumbes*. — Ancien, usuel. Panroman. M. L. 704; iirl. *asan*, *asal*; britt. *asyn*.

Dérivés : *asina* (d. abl. pl. *asinābus*) : ânesse. Mot de la langue des éleveurs, sans doute de création artificielle (le gr. dit *ἴ θυός*); *asellus*, *asella*; *asellulus* : ânon. Diminutif familier, de caractère populaire, passé dans les langues romanes (ital.), M. L. 701, où il désigne aussi un poisson, *merlucius cyprinus*, cf. gr. *βύλακος*; et aussi dans les langues germaniques (got. *asilus*, all. *Esel*) et de là en slave; *asinārius* : d'âne; cf. la comédie de Plaute *Asināria*; *asinārius*, M. L. 703; *asellifer*; *aselliō* : ânier; *asināricius* (Ital.); *asinālis* (Apul.); *asininus* : d'âne; *asinastra* (*ficus*) f. : sorte de figue; *asinusca* : sorte de raisin (couleur d'âne? cf. Plin. 14, 42, *contra damnantur etiam uisu cinerea et rabuscula et asinusca, minus tamen caudas uulpium imitata alopecis*; même formation que *étrusca*, *ceruisca*, *labrusca*). — *Asina* sert de cognomen, *Asinius* de gentilibus.

Tandis que le « cheval » est par excellence l'animal du chef indo-européen, l'« âne » est anatolien, méditerranéen. Le nom est nouveau dans chaque langue indo-européenne. *Asinus* est isolé; l'absence de rotacisme indique un mot non latin. M. Benveniste, après Schrader, R. L. I^o 271, a signalé que les formes, divergentes, de *asinus*, de gr. *θυός* et de arm. *էի* (gén. *իծոյ*) doivent s'expliquer par sumérien *anšu* « âne ».

asparagus, -i (et *asparug*, *sparagus*, *isparagus*, etc.; v. Thes. s. u.) m. et f. (tardif) : asperge. Emprunt (sud-italique?) au gr. *ἀσπάραγος*, attesté dès Ennius et Caton, Agr. 6, 3, et passé dans les langues romanes. M. L. 707.

asper, **aspera**, **asperum** (les formes du type *asprē*, *asprētis* sont employées par les poètes dactyliques pour éviter la crétique) : rocailleux, rugueux, rude, âpre (au toucher, au goût, à l'oreille; sens physique et moral). *Aspera artēria* = *τραχηλία ἀρτηρία*. — Ancien, usuel. Panroman. M. L. 708.

Dérivés : *asperūds* : rudesse; *asperō*, -ās : rendre rude ou raboteux (banni de la bonne prose, qui em-

ploie le composé *exasperō* surtout au sens moral); *asperatūō* (Cael. Aur.); *asperūgō*, -inis f. : râpette? Plin., HN 26, 102. Dans la langue médicale et en bas latin apparaissent de nombreux dérivés en *aspr-* : *asprātīlis* (formé comme *saxatīlis*) : qui habite les rochers (se dit des poissons, cf. G. Rudberg, Symb. Osl. XI 61), rude au toucher; *asprātūra*; *asprīō*, -ōnis m. : petite monnaie; *asprēdō* (cf. *dulcēdō*), Celse, langue médicale = *τραχύντης τραχυνμός*; *asprītūdō* = *τραχυνός*, *τραχυνία*; *asprēta*, -ōrum (cf. *dēmētia*) : terrain rocailleux, M. L. 712; *asperōds* (Diosc.), joint à *sarmentōsus*, *lignōsus*; *inaspericō* : s'enrouer (tardif). Cf. aussi M. L. 709, **asperella*. Aucun rapprochement net.

aspis, -idis f. : aspic. Emprunt, attesté depuis Varro, au gr. *ἀσπίς*. La langue de l'Église en a fait un masculin, d'après *anguis*, *dracō*. M. L. 711; iirl. *asp*. *Aspic* est fait sur *basilio*; v. B. W. s. u.

assarātum : v. *assyri*.

assecula m. : cf. *assequor* sous *sequor*.

assefolium : v. *asifolium*.

assentor : v. *centiō*.

asero, -eris (b. lat. *assar*, -*aris*) m. : petite pièce de bois, perche ou poteau fixé dans un mur ou sur quelque chose, cf. Rich. s. u.; usité surtout au pl. *asserēs* : chevrons. — Ancien; technique. M. L. 725. Diminutif : *asserculus* (*asserculum* n. Gaton). M. L. 726; dénomina-tif : *inasserō*, -ās. V. *assis*.

Assidelae mēnsae; **assiduus** : v. *asidedō*, sous *sededō*. **assis**, -is m. : ais; cf. *axis* 2.

Dérivés : *assula* (et *astula* issu sans doute d'une prononciation **assila*, d'où **astila*, *astula*; les formes romanes remontent à **astila*, *ascla*, cf. Cassiod., GLK VII 205, 7 : *tres consonantes tertio loco r habent et aliae l litteram, ut astula et in elisione ascla*; et M. L. 736, britt. *asclavā*, *asclodyn*) f. : copeau, rognure; ais, planche, d'où *assulātum*; *exassulāre*; *astilla* (has lat.) f. : attelle. M. L. 740, B. W. sous *atelier*, etc., iirl. *stiall*; gall. *astell*. — Ancien (Plt.), technique.

Sans étymologie claire; un pareil mot a chance d'être emprunté. On peut se demander si *assis*, *axis*, *asser* ne sont pas trois formes d'un même mot dont la flexion aurait été **assis*, *asseris* (comme *cinis*, -*eris*). Le pluriel plus fréquent *asserēs* aurait amené la formation d'un singulier *asser*; *axis* représenterait un « hyperurbanisme » pour *assis*.

***assisa**, -ae f. : flux. Attesté seulement dans Isidore; tradition douteuse. Lire *accessa*, comme le contraire *recessa*?

assula : v. *assis*.

assus, -a, -um : grillé, cuit sans eau, rôti (= gr. *ἀσπρός*), opposé à *ēlicus*; d'où le neutre subst. *assum* « rôti »; puis « sans eau », d'où « sans liquide » et « sans mélange », « pur » et, enfin, « seul » (cf. *mōrus*). Cette évolution du sens explique les différents emplois de l'adjectif : *assa nutrita*... *quae lac non praestat infantibus*, Schol. Iuv. 14, 108; *quae materiae fiunt de assis, i. e. siccis lapidibus; unde et assae tibiae dicuntur quibus canitur sine chori*

L'adjectif est assez employé, mais semble appartenir surtout à la langue écrite; il est pourtant représenté dans les langues romanes; M. L. 753; fr. *airelle*.

Dérivés : *atrās* : noirci, vêtu de noir; *atrās* : noirceur (Pl.); *atrāmētum* : encre, v. fr. *airement*, M. L. 758, v. h. a. *attarmira*; d'où *atrāmētārium*, *atrāmētāl* « encrier », *atrāmētō*, *āre* (b. lat.) « écrire », *ārusca* : sorte de raisin (cf. *asinusca*); composé tardif et artificiel : *ātribuz* (Aus. gloss.) = *ātris buccis*. Cf. *atrōz*.

Adjectif italique : ombr. *atru*, *adro* « atra », etc. Cf. peut-être irl. *dúh* (gén. *dúho*) f. « fourneau », gall. *odyn* f. « id. », serb. *vātra* « feu », arm. *ayrem* « je brûle » et v. *ātars* « feu ». Le sens serait « noirci par le feu ». Cf. une remarque sous *ātrium*; et v. *atrōz*. — Le mot le plus semblable serait l'ette *ātris* « rapide »; mais le sens en est autre.

Les noms propres, lat. *Atrius*, osq. A adiriis, *Atella*, osq. Aderl. sont sans doute sans rapport avec *āter*.

athannuim : v. *atala*.

**atīnia*, -*ae* f. : sorte d'orme (o. cilié), gaulois (cf. Colum. 5, 6, 2, Plin. 16, 72, etc.). Sans doute mot étranger, féminin d'un adj. dérivé d'*Atina*, ville de Vénétie : *ulmus Atinia*, syn. de u. *Gallica*, v. André, *Lex.*, sous *ulmus*.

atque, atqui : v. *at*.

atriplex (*atriplex* Fest.) m. : arroche. — Sans doute emprunt au gr. ἀτρίπλαξ et ἀντρίπλαξ (d'origine inconnue) attesté depuis Columelle. — Les formes romanes remontent peut-être à une forme plus voisine de l'original grec **atrapex*, **atriplex* (on a *adripicis*, CGL III 616, 15; *adrajax*, III 550, 20), cf. B. W. sous *ar-rôche*, M. L. 759 et Festschr. Louis Gauchat, p. 40, n. 3. Le mot apparaît déformé de plusieurs manières dans les Gloses et l'Oribase latin.

ātrium, -i n. : pièce principale de la maison romaine, salle commune située immédiatement après l'entrée et le vestibule et caractérisée par sa forme carrée et par son toit percé d'une ouverture au centre (*compluuium*), à laquelle correspondait un bassin (*impluuium*) dans le plancher. Le nom d'*ātrium* a été également donné à certains monuments publics : *ā. Libertātis*, *ātria Licinia*, etc.; dans la langue de l'Église, traduit αὐτὴ la « cour » du roi, ou désigne les abords de la basilique, et parfois la basilique elle-même; d'où fr. *atré*, v. B. W. sous *ātre*. — Ancien, usuel. Conservé dans le port. *adro*, M. L. 760. Dérivés : *ātrīolum*; *ātrīensis* (*ātrēnsis*, etc.), le plus souvent substantivé : (esclave), concierge, intendant.

Les anciens en donnent différentes étymologies : *ab āter*; cf. Serv., Ae. 1, 726, *ibi et culina erat, unde atrium dictum est; atrum enim erat ex fumo* (mais la cuisine ne figurait pas dans l'*ātrium*); *ab Atria*, ville d'Etrurie (Varr., L. L. 5, 161, *atrium ab Atriatibus Tuscis; illinc enim exemplum sumptum*). On a rapproché aussi gr. ἀτρίων (avec *ā* = *α* comme dans *crāpula*?). Il est probable que le mot est d'origine étrusque : *a. tuscanicum*.

Si l'*ātrium* n'est pas étrusque, ce serait un souvenir de l'ancienne maison où la fumée du foyer s'échappait par une ouverture ménagée dans le toit (v. *acētes*); et y

aurait ici soit un dérivé d'un ancien nom du « feu », soit un dérivé de *āter*.

atrōx, -*ōcis* adj. : à l'aspect noir, c'est-à-dire « affreux », e. g. Naeu., Carm. fr. 41, *simul atrocita procerent ezia minustatores*; d'où « terrible, cruel, atroce »; seul sens attesté pour *atrōciās* et *atrōciēs*. — Ancien, usuel; mais appartient surtout à la langue écrite. Terme plus littéraire que populaire. Non roman.

L'a de *atrōx* est bref et alterne avec l'ā de *āter*; cf. *ācer/ācerbus*; vocalisme radical réduit dans l'élément radical d'un dérivé. Le second élément -*ōx*, -*ōcis* est peut-être, comme l'a supposé J. Schmidt, *Plurabild*, 388 sqq., un mot racine voulant dire « visage, aspect », cf. *oculus* et gr. ὄψ, par exemple dans *ὄψασις*; même formation que *ferōx*. Le second terme du composé dont l'origine et le sens se seraient effacés serait devenu un morphème qui aurait servi à former des adjectifs de sens analogue aux adjectifs en -*ōx*: cf. *uēlōz* comme *capōz*; cf., toutefois, Ernout, *Philologica*, I, p. 156, et Brugmann, *Grdr.* II 1, p. 501, § 383.

ārusca : v. *āter*.

atta, -*ae* m. : grand-père, ou plutôt « grand-papa », *Attam pro reverentia seni cuiuslibet dicimus, quasi eum aui nomine appellemus*, P. F. 11, 20. Mot du langage enfantin, qu'on retrouve sans doute dans *ataus*.

L'un des noms familiers du « père » (*pater* était un nom solennel, à forte valeur juridique et religieuse). Cf. gr. ἄττα, got. *atta* (dérivé en *-*en*-), v. sl. *otci* (dérivé en *-*iko*-), alb. *at*. — Cf. le groupe de lat. *tata* et, pour le type, lat. *amma*, *acca*.

attāe : *appellatur qui propter uitium crurum aut pedum plantis insistent et adtingunt terram magis quam ambulans, quod cognomen Quintio poetae adhaesit*, P. F. 11, 17. Mot de type populaire à vocalisme et désinence en *a* (cf. *uaticā*, *parāsa*), et qui a une consonne géminée comme beaucoup d'adjectifs marquant une difformité. N'est attesté que comme *cognōmen*; cf. *Attus*, *Attius*.

attāgēna, -*ae* f. : gélinotte des bois. Forme latinisée de ἀτταγήνη, tirée de l'accusatif grec. Horace, *Epod.* 2, 54, emploie *attagen*.

attāminō : v. *contāminō*.

attānus : v. *atala*.

attat (*attū*, Plt., Au. 712, sans doute avec allongement « emphatique », cf. Hofmann, *Lat. Umgangspr.*, p. 11) : interjection marquant l'étonnement à l'aspect d'une chose dont on s'aperçoit. Diom., *GLK* I 419, 1, *ex improvisu aliquid deprehendentem (significat interiectio)*. Le grec a des formes ἀττατᾶ, ἀττατᾶτᾶ (*ἀττατᾶτᾶ*) que la comédie latine a empruntées : *attatae*, *attatatae*.

L'existence de la forme rencontrée en grec donne à supposer que *attat* doit être, lui aussi, emprunté. Mais il ne semble pas que *attat* soit attesté. En tout cas, l'explication de L. Havet, *Manuel*, § 296, qui voit dans *attat* le redoublement de *at*(t), ne concorde pas avec le sens de l'interjection et n'explique pas les formes *attatae*, *attatatae*.

attēgia, -*ae* f. : hutte, cabane. Premier exemple dans

Juvénal, Sat. 14, 196, qui le joint à *Maurorum*. En dehors de Juvénal, le mot ne se retrouve que dans une inscription gauloise, CIL XIII 6054, et semble être d'origine gauloise; cf. les noms propres *Adtegia*, *Adteia*(e), *Atēgiolae*. Passé en gr. moderne ἀττέγια, ἀττέγιον, en basque *thegi* « hangar » et en tyrol. *thei* « chalet alpin ». Cf. M. M. 8616 a, *tegia*?

atēgrāre : *est unum in sacrificiis augere. Integrare enim et atēgrare minus factum est in statum redigere*, P. F. 11, 6. Formé d'après *integer*, *integrāre*. Cf. *attamīnō*. Sans exemple dans les textes.

atticēssō, -*ēs* : verbe plautinien (Men. 11) formé sur ἀττικῶ.

attillō, -*ēs* : chatouiller. "A. λ. de Jul. Val.; cf. *ūtillō*.

attīllus, -i m. : gros poisson du Pô (l'esturgeon?), Plin. 9, 44. Mot non latin, représenté dans quelques dialectes de l'Italie du Nord, cf. M. L. 766.

attinae, -*arum* f. pl. : sorte de mur en pierres sèches fait pour limiter un champ; cf. Sic. Flacc., *Grom.*, p. 142, 26, *aut congeries lapidum aceruatim congestae, quos scorpionis appellant, aut in effigie maceriarum, quae attinae appellantur*. Sans doute à rapprocher de *attinet*.

au : interjection marquant l'émotion et l'étonnement. Les comiques la réservent aux femmes, e. g. Tér., *Ad.* 336, *au, au, mi homo, sanusne es?* Du grec αὐ.

au- : préverbe marquant l'éloignement, la séparation, employé comme substitut de *ab* devant les verbes qui commencent par *f* : *auferō*, *aufugio*, pour éviter des confusions entre *ad-* et *ab-*.

V. sous *ab*.

auārus, -*a*, -*um* : φιλάργυρος, d'où 1^o cupide, πλεονέκτης, ou 2^o avare, σκνιφόρ. La langue a spécialisé *auārus* dans le sens de « qui aime l'argent »; le sens général de « avide » a été réservé à *avidus* et n'est attesté pour *auārus* que rarement, et seulement chez les poètes de l'époque impériale.

Dérivés : *auāritia* (-*tiēs*) : Cic., *Inu.* 1, 42, *genus est... cupiditas... pars est... auaritia*. Toujours employé seul, sans complément d'objet; *auāritier*. — Ancien, usuel. Panroman, sauf roumain. M. L. 814 et 813 a; B. W. s. u.

Le lien avec *auēd* semble évident; mais la formation n'est pas expliquée. Cf. *amārus*.

***aububulcus** : *pastor bouum (uel -uium)*, CGL V 346, 39. Contamination de *aubulcus*, qui voudrait dire *pastor ouium*, et de *bubulcus*? Mais le texte de la glose est peut-être corrompu.

auca, **auceps** : v. *auis*.

auctor, **auctōritās** : v. *augeō*.

auēdō, -*ēs*, **ausus sus**, **audēre** (un ancien optatif *ausim* est attesté à l'époque archaïque; quelques traces d'un parfait *ausi*) : dénominatif de *audis*; le sens premier « être désireux de, vouloir bien » est attesté dans quelques emplois, e. g. Plt., *Tru.* 425, *non ausus aliquid mihi dare munusculum*; Vg., *Ae.* 8, 364, *auēd (= veuille) hospes contemnere opes*, et dans la formule de politesse *si ausēs* réduit à *sōēs* « si tu le désires, s'il te plaît » (cf. *is, sultis*). De là on est passé au sens usuel et classique

de « avoir, avoir l'audace de »; cf. *audāx* « audacieux », et souvent avec un sens péjoratif « effronté, impudent, que rien n'arrête », et *inaudāx* (Hor., *Od.* 3, 20, 2) fait sur ἀβολος; *audācia* (avec pour doublets poétiques *audēns* et *audentia*; représentants rares et douteux en roman, M. L. 777 a); *audāculus*, diminutif familier (Pétr., A. G.); *ausus*, -*ūs* (latinité impériale); *ausum* n. : acte d'audace, et *inausus* « non osé » (Vg.); d'où, à basse époque, un dénominatif *auēdō*, -*ās*, qui a éliminé le semi-déponant anormal et auquel remontent les formes romanes, ital. *osare*, fr. *oser*, esp. *osar*; cf. M. L. 801. D'autres formes supposent **ausicāre*, id. 804, et **audi-cāre*, 778. Le participe *ausus* a fourni l'it. *oso*, le v. fr. *os*, id. 809.

V. sous *auēd*.

audiō, -*is*, -*iul* (-*īl*), -*ītum*, -*īre* : entendre; d'où « prêter l'oreille à, écouter ». De ce sens dérivent les sens de « comprendre », « obéir » (avec le datif : *dictō audiēns esse* et cf. le composé *oboediō*), et finalement, en parlant des dieux, « entendre la prière de, exaucer » (sens réservé surtout au composé d'aspect déterminé *exaudiō*). Enfin, *audiō*, comme son équivalent gr. ἀκούω, peut s'employer absolument avec un adverbe *bene*, *male* « s'entendre bien ou mal traiter », c'est-à-dire « avoir bonne ou mauvaise réputation » (cf. *clueō*). — Ancien, usuel. Panroman. M. L. 779; vieilli en français, v. B. W. sous *ouir* et *entendre*.

Les dérivés de *audiō*, *auditis*, M. L. 780, -*tor*, -*tiō*, 778 b, -*ītorium*, -*entia* et les composés *ex-* (à valeur augmentative « exaucer »), *in-audiō* (et *ind-audiō*, Plt.); *inauditus* « inouï », n'offrent rien de remarquable, ni pour le sens, ni pour la forme, sauf *oboediō*, q. u.

Verbe nouveau qui remplace dans ses emplois les formes de l'ancien **kleu-* (v. *clueō*, *inclitus*), dénué de présent en indo-européen et, par suite, sujet à s'éliminer partout. On rapproche gr. ἴω « j'entends » (sans doute ancien **afīo*), ἔκ-ἀτορος, ἀλοδῶμαι, et skr. *āvīh* « évidemment », gāth. *āvīṣya* « évident », v. sl. *avē* « manifestation ». Mais la formation du mot latin est obscure, ainsi que la forme *oboediō*. Les conditions où s'est produit *oboediō* sont inconnues. L'absence d'altération de *au* dans *exaudiō*, *inaudiō* (*inaudiō*) montre que ces combinaisons, qui n'ont pas abouti à des sens spécialisés, ne seraient pas bien anciennes; cf. le fait que les formes à préverbes au sens de « voir » n'appartiennent pas à *uideō*, mais à *aspiciō*. Le fréquentatif *auscultāre* (v. ce mot) n'appartient pas non plus au groupe de *audire*; le rapport avec *auris*, souvent proposé, n'est pas plus clair.

auē, **hauē** (et, à l'époque impériale, *auē*, *hauē*, cf. *Thes.* II 1300, 48) : formule de salutation des arrivants, correspondant au gr. χαίρε (cf. S^t Jér. in *Math.* 10, 11, *quod graece dicitur χαίρε et latine « ave »*), qui fait pendant à *uale*, formule de ceux qui prennent congé (cf. *Pétr.*, Sat. 74). Employée également sur les tombeaux, pour forcer le passant qui lisait l'inscription à voix haute, à saluer le mort; cf. *Thes.* II 1301, 60 sqq.; 1302, 53 sqq. Quelquefois joint à *uale*, e. g. *Catul.* 101, 1, *ave atque uale*.

Les graphies les plus anciennes n'ont pas *h*, cf. *Thes.* II 1300, 40 sqq., mais, à l'époque impériale, la prononciation courante était *hauē*, et, d'après Quintilien I 6, 21,

auē était une prononciation savante et artificielle : *multum enim litteratus, qui sine adspiratione et producta secunda syllaba salutarū (auēre est enim) et calefacere dixerit potius quam quod dicimus...* Les formes *auēre*, *auēto* (déjà dans Sall., Cat. 35, 5), *auēre tē uolo*, et à basse époque *auēas*, *auērem*, *auēbō*, montrent que dans le sentiment latin *auē* était l'impératif de *auēre*, correspondant à *ualere* (l'abrégement en *auē* s'expliquant par l'effet de la loi des mots iambiques) et de sens analogue ; cf. Paneg. 11, 29, cité dans Thes. II 1301, 11 sqq.

Toutefois, il peut s'agir là d'une création analogique. On trouve, en effet, dans Plaute, Poe. 924, 998, 1001, une formule punique de salutation *auo* « uine » (qui sert à la fois de singulier et de pluriel, et non pas seulement de pluriel, comme l'affirme Thurneysen et Walde), et il est possible que *auē*, qui n'est pas attesté avant la fin de l'époque républicaine (Cic., Cat., Sall.), soit une adaptation du mot punique d'après *ualē*, *saluē*. Dans Plaute, ce sont des formes de *saluus*, *saluēre* qui servent à saluer, e. g. Ru. 263, *iubemus te saluere, mater*. — *saluete, puellae*; Tri. 48, *o amice saluē*... — *et tu edepol saluē*; Tru. 123, *salua sis*. — *et tu*; Mo. 448, *ere, saluē, saluē te aduenisse gaudeo*, etc.

« Les formules de salut sont souvent empruntées. Dans la Suisse alémanique, on dit couramment *salut*; les Croates dalmates disent *addio* (qu'ils accentuent *addio*); en Autriche, on dit *Tschau* (c'est-à-dire *ciao*, mot vénitien continuant *scavus* rapporté jadis par des officiers autrichiens ayant fait du service en Vénétie); et les étudiants allemands emploient *seruus*, etc. » (n. de Niedermann).

auēna, -ae f. : avoine et « folle avoine ». Considérée généralement comme une mauvaise herbe, dont le nom est souvent uni à *lolium*; cf. Serv., B. 5, 37, *steriles... secundum Italiae, nam in Thracia fructuosae sunt*. Elle est bonne à faire du fourrage; cf. Colum. 2, 10, 32, *caeditur in fenum uel pabulum dum adhuc uiret*; les Germains en font de la bouillie (Plin. 18, 149). Cf. Serv., G. 1, 154; B. 5, 37. Sens dérivés : paille d'avoine, châlumeau. Panroman, sauf roumain. M. L. 818; B. W. s. u.; germ. : v. h. a. *evina*.

Dérivés : *auēnarius*, M. L. 819; *auēnāceus* : d'avoine. Cf. lit. *auizā*, lett. *duza*, v. pruss. *wyse*, v. sl. *ovsū*; le rapprochement semble évident; mais même les formes baltes ne se laissent pas ramener à un original commun, et la nature du rapport est indéterminable. Sans doute non indo-européen.

auēō, -ēs, -ēre : désirer vivement, être avide de (sans autre sens attesté dans les textes); d'après les glossateurs, *auēre* serait aussi synonyme de *gaudēre*; cf. P. F. 13, 17, *auere nihil aliud est quam cupere*. *Argumento est audium et auditatem, ex quibus praecipua cupiditas intellegitur, cum significet et gaudere*; cf. aussi Thes. II 1313, 46 sqq. Toutefois, ce sens de *gaudēre* a peut-être été inventé par les glossateurs pour expliquer *auē*, qu'ils assimilaient pour le sens au gr. *χαίρει*. D'après Aulugelle 19, 7, 9, le poète Laevius, contemporain de Cicéron, avait employé *auēns* avec le sens de *perfectum*; il appartient surtout à la langue poétique (cf. Thes. II 1313, 48 sqq.); et même Vg. ne l'emploie pas. En somme, verbe rare, non populaire. Il n'y a pas de subst. **aur*.

A *auēō* correspondent les adjectifs *avidus* : avide [de], d'où gall. *awydd*, d'où *auidiās*, et *auūrus*, qui sont usuels. De *avidus* dérive *auēō*, issu de **auideō*, q. u. La langue archaïque connaît un nom *auentia* f. (Claud. Quadrig.) qui n'a pas subsisté.

Nulle part, hors de l'italo-celtique, il n'y a de correspondance nette. En celtique, on signale, d'une part, un substantif brittonique : gall. *ewylls*, corn. *awell* « volonté », v. bret. *a-iul* « ultrō », etc., que Pedersen ne rapproche pas, de l'autre le groupe de v. irl. *con-di* « il rapproche », m. gall. *ry-m-awry* « que me protège » (V. Pedersen, V. G. II, p. 586 sqq., et J. Loth, R. Celt. 40, 354). Le groupe de skr. *avati* « il se réjouit, il aide » et de *ūtih* « aide », *ōma* « favorable » est loin, pour le sens, et du groupe latin et du groupe celtique. Étymologie peu claire.

auerrunēō : cf. *uerrunō*.

auerūta, -ae f. : porte-manteau, valise. Mot de basse époque (Diocletien, Théodose). Emprunt, peut-être, au macédonien *αορτή*, *ἀεορτή* (Suidas). Conservé dans quelques dialectes italiens. M. L. 822.

Dérivés : *auerūrius*, -i m. : porteur de valise.

augeō, -ēs, **auxī**, **augmentum**, **augēre** : emploi transitif et absolu (comme *αὔξω*, *αὔξωμαι*); 1° faire croître, accroître; augmenter; amplifier; 2° s'accroître. — Ancien, usuel. Cf. *augmen* : accroissement, terme archaïque et poétique remplacé en prose par *augmentum*, terme de la langue commune comme des langues techniques (droit, grammaire et rhétorique, religion, cf. *αὔξωμαι*), d'où est issu en bas latin le dénominatif *augmentō*, -ās; cf. M. L. 783, 783 a.

Ce sens général de « [s']accroître » apparaît dans un grand nombre de dérivés ou de composés de *augeō*, l'inchaoatif *augēscō*, -ere (et *adaugēscō*), le composé *adaugēō* glosé exactement *ἐπαύξω*, *προπαύξω*, M. L. 149 (*adaugēre*); les substantifs *auctus*, -ūs m. (et *adauctus*) : accroissement, crue d'un fleuve; *auctūrium* (archaïque) : bon poids, bonne mesure; les intensifs *exaugeō* et *auctō*, -ās (Plaute) et *auctiō* (Tacite); l'adjectif grammatical *auctiuus* (*coniunctiō auctiua*) ou *adauctiuus*; les composés archaïques *augifcō*, -āre, *auctifer*, *auctificus*, -ficō. D'autres, au contraire, en passant dans les langues techniques, ont pris des sens spéciaux tels que la parenté avec *augeō* n'est souvent plus sensible. Tels sont *augur*, *auctor*, *auctōriās*, *auctōrō*, *auctiō* et *auxilia*.

augur, -uris m. : augure (prêtre) est un ancien nom du type *fulgur*/*fulguris* ou *fulgeris*. Une trace de la flexion alternante (*augur*, *augeris*) apparaît encore dans Prisc., GLK II 27, 17, *antiqui auger et augeratus pro augur et auguratus dicebant*. Le dérivé *augustus* atteste, à côté du thème en -r, l'existence d'un thème neutre en -s, **augos-*. Le sens du mot devait être à l'origine « accroissement accordé par les dieux à une entreprise », d'où « présage favorable », ou, s'il s'agit d'un ancien masculin, « celui qui donne l'accroissement », d'où « celui qui donne les présages favorables »; sur les deux possibilités, cf. MSL 22, 234, 238 (v. aussi Flinck, *Aurguria* u. *Verwandtes*, 1921). *Augeō* est encore conservé dans le vocabulaire religieux, cf. la prière rapportée par T.-L. 29, 27, *Diui diuaque... uos precor quaeque uita quae in meo imperio gesta sunt, geruntur, postque geren-*

tur, ea... bonis auctibus auxiliis. Le rapport entre *augeō*, *auctōriās* et *augur* apparaît dans cette phrase de Cicéron, De har. resp. 18, *rerum bene gerendarum auctoritates augurio... contineri*, dont s'est souvenu Valère Maxime, 1, 1 : *maiores statos sollempnes caerimonias pontificum scientia, bene gerendarum rerum auctoritas augurum obseruatione, Apollinis praedictiones uatum libris, portentorum depulsiones Etrusca disciplina explicari uoluerunt*; le rapport entre *augur*, *augurium* et *augustus* est lumineusement marqué dans les vers d'Ovide, F. 1, 609 sqq. :

Sancta uocant augusta patres, augusta uocantur

Templa sacerdotum rite dicata manu.

Huius et augurium repetit origine uerbi.

Et quodcumque sua Iuppiter augeat ope.

De même, Servius glose l'expression *augusta moenia* de Vg., Ae. 7, 133, par *augurio consecrata*; et Ennius, A. 424, emploie la figura étymologica *augustum augurium*.

Ainsi donc, *augur* désigne celui qui donne les présages assurant l'accroissement d'une entreprise. L'adjectif dérivé est *augustus* : consacré par les augures, ou « entrepris sous des augures favorables ». L'adjectif ne s'applique qu'à des choses pendant toute la période républicaine; ce n'est qu'en l'année 727 de Rome qu'on le voit appliqué à Octave, avec le sens du grec *Σεβαστός*. *Augurium* est le « présage » [favorable] dans le sens le plus large du mot; c'est un terme beaucoup plus compréhensif que *auspicium*, qui désigne simplement l'observation des oiseaux; et l'époque archaïque distingue nettement les deux termes, cf. Thes. II 1371, 51, 55, 73, 80; 1372, 3 sqq., 70 sqq.; 1373, 64 sqq. et passim. Mais l'identité phonétique de la syllabe initiale et aussi le fait que le présage le plus facile à prendre et le plus répandu était fourni par l'observation du vol des oiseaux ont amené des confusions de sens — du reste partielles — entre *augur*, *augurium* et *ausper*, *auspicium*. Il est à noter que jamais *ausper* n'a été employé pour désigner la qualité d'*augur*. *Augur* est un titre officiel; l'*augur* est un prêtre-magistrat, faisant partie d'un collège, et dont l'action est soumise à des règles.

De *augur* est également tiré le dénominatif *augurō*, -ās (*auguror*); le déponent n'apparaît pas avant Cicéron; prendre les augures; augurer; prédire; d'où *inaugurō* (ancien, classique) et son contraire *exaugurō* « rendre profane ». A l'époque impériale apparaissent les formes dissimilées *agurium*, *agustus*, cf. Thes. II 1371, 12 sqq.; 1379, 32 sqq.; et M. L. 784, *a(u)gurāre*; 785, *a(u)gurium*; 786, *a(u)gustus*, ce dernier, passé en germanique : got. *agustus*, devenu nom d'un mois d'été (v. B. W. aōt), a pris beaucoup de sens nouveaux en roman; celtique : irl. *auguis*, britt. *awst*. — Sur *augustus*, voir F. Muller, « *Augustus* », dans Meded. d. Kon. Akad. v. Wet., Afd. Letterkunde, 63, A 11; Amsterdam, 1927.]

auctor c. (*auctor communis erat generis apud antiquos*, P. F. 26, 13) : sens premier « celui qui fait croître, ou qui fait pousser », e. g. Vg., G. 1, 27, *auctorem frugum tempestatunquae potentem*. Dans des expressions comme *auctor gentis*, *generis*, le mot signifiait à la fois « celui qui accroit » et « celui qui fonde », « fondateur, auteur », qui a fini par prendre toutes les acceptions que le fran-

çais donne à « auteur ». En dehors de ce sens, le mot semble avoir appartenu dès la période italique commune aux langues de la religion et du droit. L'ombrien a la forme *uhtur* « auctor », titre d'un magistrat des *fratres Attiedii* analogue au *κορυφαίος* grec; on peut rapprocher l'emploi, dans la langue officielle latine, de *auctor* « qui in senatu primus sententiam dicit », e. g. Cic., Pis. 35, *senatus decreuit Cn. Pompeio auctore et eius sententiae princeps*. De là le sens dérivé de « instigateur, conseiller ». En droit, *auctor* désigne le « garant », cf. Cic., Gaec. 72, *quod mulier sine tutore, auctore promiserit deberi*. Enfin, comme la vente aux enchères se dit *auctiō*, *auctor* a pris le sens de « vendeur (aux enchères) » par opposition à *emptor*, et de là celui de « possesseur ». Sur ces développements, v. M. Leumann, Gnomon, 13 (1937), p. 32. Celt. : irl. *awdur*, gall. *awdur*, *awdurod*.

auctōriās : fait d'être *auctor*, avec tous les sens du mot. Le sens premier est rare, mais non sans exemple : ainsi, Cic., Inu. 1, 28, 43, *eius facti qui sint principes et inuentores, qui denique auctōriatūs eius* (abstrait correspondant à *principes*) et *inuentōnis probatores*; « instigation, autorité » (avec tous les sens que le mot a gardés en français, abstrait et concret); « garantie »; « avis prononcé le premier; avis prédominant »; d'où *auctōriatūs senātūs* = *senātūs cōsultum*.

Du sens de *auctor* « vendeur » dérive celui de *auctōriatūs* « qualité de vendeur », d'où « possession » (le vendeur d'une chose étant généralement celui qui la possède), et par là « droit de [revendication en] propriété ». Ainsi s'explique le sens du mot dans l'axiome de la loi des XII Tables cité par Cic., Off. 1, 37, *aduersus hostem aeterna auctoritas* (« vis-à-vis de l'étranger, le droit de [revendication en] propriété demeure imprescriptible »).

auctōrō, -ās (et *auctōror*) : a deux sens qui proviennent de deux valeurs différentes de *auctor* : « garant » et « vendeur ». Il y a là, en réalité, deux verbes : 1° *garantir* (terme technique du droit, cf. Thes. II 1234, 70 sqq.); 2° dans la langue des gladiateurs, qui se louaient au plus offrant : vendre ou louer moyennant salaire (*se auctōrāre*); *auctōrātus*; *auctōrātō*, cf. Scol. Hor. Sat. 2, 7, 59, *qui se uendunt ludo, auctōrati dicuntur*; *auctoratio enim dicitur uenditio gladiatorum*; *auctōrāmentum* : solde; salaire (généralement en mauvaise part). De *auctōrō* la langue militaire a tiré *exauctōrō*, -ās : mettre en congé (proprement « priver de solde ») et qui a souvent une valeur infamante; cf. **auctōricāre*, M. L. 775.

auctiō : vente aux enchères, seul sens attesté à bonne époque; le sens de « accroissement » *αὔξωμαι* étant réservé à *auctus*, -ūs, et n'apparaissant pour *auctiō* qu'à basse époque et chez des auteurs peu corrects. C'est de *auctiō* que *auctor* a tiré le sens de « vendeur » qu'on a signalé, et c'est sur *auctor* pris dans cette acception qu'a été bâti *auctōrō*, qui s'est spécialisé, tandis que le dérivé de *auctiō*, *auctōnōr*, -āris, gardait le sens général de « vendre aux enchères ».

auxilium : secours; proprement « accroissement de forces, renfort », *ferre auxilium*, etc. Le rapport avec *augeō* est déjà indiqué par Varron, L. L. 5, 90, *auxilium appellatum ab aucto, cum accesserant ei qui adiumento essent alienigenae*; toutefois, la dérivation s'explique difficilement. M. Kretschmer, Glotta 6, 31 sqq., a supposé qu'il fallait partir du pluriel *auxilia* (scil. *agmina*)

« troupes de renfort », nominatif pluriel d'un adjectif **auxilis* (sur l's de **auxilium*, v. plus bas); de ce pluriel neutre on aurait tiré abusivement un substantif *auxilium* (cf. *ingerum* reformé sur le pluriel *ingera*). Irl. *azal*.

Dérivés : *auxilior*, *-aris*; *auxiliaris*, etc.

augeō la formation en *-eō* qui se trouve souvent là où il n'y avait pas de présent indo-européen susceptible de se maintenir; le type thématique de got. *aukan*, v. isl. *auka* « augmenter » ne prouve pas l'antiquité de ce présent : le verbe germanique occidental, v. angl. *æcian*, v. h. a. *ouhōn*, est de type faible; lit. *dugu* a *au-* intoné rude qui indique une ancienne diphtongue **au*. Hors du germanique et du balte, il n'y a aucun présent de cette sorte. Pedersen rapproche irl. *uagim* « je couds »; mais le sens est si éloigné qu'on ne peut faire état du rapprochement (*uagim* peut d'ailleurs sortir d'une racine **peug-* « piquer »). — L'indo-iranien a le substantif skr. *ōjah* « force », av. *aojō*, et l'adjectif skr. *ugrah* « fort », av. gāth. *ugrō*. Rien ne prouve que la diphtongue qui est dans skr. *ōjah*, etc., soit un ancien **au-*. Mais il faut rapprocher lat. *augustus*, etc. — En face existe une forme **weg-* de la racine dans le dérivé skr. *ōjah* « force, prise de combat », got. *wōkrs* « produit, intérêt ».

Racine à formes variées **aweg-*, **āug-*, **ug-* et avec élargissement *-s* (à valeur anciennement désidérative) : gr. ἀ(φ)έξω, αἰξω, αἰξέμεν; got. *wahsan* et v. h. a. *wahsan* « croître »; lit. *dukūtas* « haut »; skr. *ūkṛati* « il croît », avec parfait *vavṛkṣa* et causatif *vakṛtyati*; gāth. *uzāṣat* « il va croître »; av. *uzāyati* « il croît », *vazāyēiti* « il fait croître ». Le substantif *auxilium* en porte trace en latin; cf. *anzius* en face de *angō*; *alsius* et *algeō*.

auis, *-ae* f. : plante indéterminée, dont le nom rappelle *auis* « grand'mère » comme « seneçon » représente *seneo*. Représentants romans douteux. M. L. 824?

**auillus*, *-i* m. : mot de glossaire : *agnus recentis partus*. Trace de l'ancienne labio-vélaire passée à *g* dans *agnus* (v. ce mot)?

auis, *-is* f. : oiseau. — Usité de tout temps.

Dérivés : *auīarius* : d'oiseau; subst. *auīarius* : oiseleur; *auīarium* : volière; *auītium* (Apul.) : race des oiseaux; cf. *equitium*.

Auis est peu représenté dans les langues romanes, cf. M. L. 831. Il a tendu en latin même à être remplacé par des formes plus pleines de diminutifs : *auicula*, *aucula* (Inscr.) et *aucella*, *aucellus*, cf. Varr., L. L. 8, 79, *minima in quibusdam non sunt ui auis, auicula, aucella* (et aussi par *passer*). Apicius emploie *aucella*, et les gloses ont *aucellus* : oiseau, moineau; *aucellātor* : oiseleur. Cf. M. I. 827-828; B. W. *oiseau*; noter aussi les cognomina *Aucella*, *Ocellidō*. — *Auis* subsiste en tant que nom générique joint au nom de l'espèce, e. g. *auis merula*, *a. sangualis*, *a. noctua*, etc.; certains de ces juxtaposés ont passé dans les langues romanes, *auis struthius* > *autruche* (forme savante), M. L. 933, et *auis tarda* (Polem. Silu.) > *ou(s)tarde*, M. L. 832; B. W. s. u.

Sur le modèle de *θρως*, qui dans le grec hellénistique ne désigne plus que la poule, *auis* apparaît avec le sens de « poule » dans Columelle 8, 5, 3 et 8, 5, 4; cf. Niedermann, *Mnemosyne*, 3^e sér., 3 (1936), p. 275.

Sur le diminutif *aucella* a sans doute été construit *auca* (une graphie *oc[c]a* dans CGL V 615, 40) : oie, pro-

prement « l'oiseau » (de basse-cour), substitué de (*h*)*anser*, attesté dans Avien (rv^e-v^e siècles) et dans les gloses, et qui n'est peut-être pas proprement latin. De *auca* il y a un dérivé en *-iō* : *auciō* m. attesté comme nom propre sur un vase de terre gaulois, CIL XIII 10010, 218; cf. fr. *osson*, *oison*, M. L. 826; B. W. oie.

Auis figure comme premier terme de composé dans *au-ceps*, *aucupis* m. : oiseleur; d'où « homme à l'affût de », de **aui-cap-s*.

Dérivés : *aucupium* : chasse aux oiseaux (*acupio*, CGL V 5607) et « piège à oiseaux »; *Aucupius* nom propre (et *Acupius*, Thes. II 1238, 67); *aucupor*, *-aris* et *aucupō* : chasser aux oiseaux, et au figuré « guetter », avec ses dérivés, M. L. 776-777.

auspez : 1^o qui examine le vol des oiseaux = gr. οἰσοδοτός. Comme le soin d'examiner le vol des oiseaux (*auspicium*) est réservé au chef d'une entreprise (cōsul, praetor, imperator, etc.), *auspez* prend le sens dérivé de « chef, guide », de même que *auspicium* arrive à se confondre avec *ductus*, *imperium*, auquel il est souvent joint, e. g. CIL I 541, *ductu auspicio imperioque eius Achaia capti*; Plt., Am. 196. Dans un mariage, *auspez* désigne aussi le paranymphe. 2^o en parlant des dieux, celui qui fournit les auspices sous lesquels une chose est entreprise; et de ce chef il acquiert une valeur adjectivale avec le sens de « favorable » (non attesté avant Vg., e. g. Ae. 3, 20; 4, 45, *dis equidem auspicibus et Iunone secunda*).

auspicium : 1^o fait de prendre les auspices; 2^o auspice, signe fourni par l'observation du vol des oiseaux. À l'époque de Cicéron, l'*auspicium* n'est plus observé; cf. N. D. 2, 9; Thes. II 1543, 48; aussi *auspicium* désigne-t-il toute espèce de présages : Diu. 2, 43, *fulmen, quod idem omnibus rebus optimum auspicium habemus, si sinistrum fuit...*; mais l'abus est peut-être plus ancien, cf. les *pedestria auspicia*, *piacularia auspicia*, *pestifera auspicia* dans P. F. 287, 1 sqq. Dans la langue commune, *auspicium* est devenu synonyme de *ezordium*, *iniūm*, comme le verbe *auspicor*, *-aris* (*auspicō*) « je prends les augures », a signifié « commencer ». Composés : *ezauspicō* et *redauspicō* (-cor?, Plt., Cap. 767).

Ombr. avef, *auif* « auis » (acc. plur.), etc., et aviekatē « auspicātae »; cf., sans voyelle initiale, les formes indo-iraniennes : véd. *vēh* « oiseau » (nom. plur. *vāyāh*, instr. plur. *vīdhīh*, etc.), av. *vayō* (nom. plur.) et gr. αἰώς « grand oiseau, présage, augure » (de **afyowos*), αἰετός « aigle » (αἰετός αἰετός Περγαῖοι Hés.); l' « aigle » est l'oiseau par excellence (v. sl. *orlū*, lit. *erlis*, « aigle »), en face de gr. θρως « oiseau ». L'arménien a aussi *haw* « oiseau », où *h* doit être sans valeur étymologique. V. *duum*.

aula, *-ae* f. : emprunt au gr. αὐλή « cour », *atrium*, parc à bestiaux et en particulier « cour du palais royal ». Attesté depuis Cic., Fam. 15, 4, 5. Surtout fréquent en poésie. Dans la langue de l'Église, désigne le temple, comme *atrium*.

Dérivé : *aulicus* = αὐλαϊκός.

aulaeum (-*lūm*, *-lium*), *-i* n. (*aul(a)ea* f. tardif) : tapisserie, rideau de scène. Emprunt au gr. αὐλαία, αὐλαϊά, depuis Lucilius. Synonyme de *cortina*. Technique, usuel.

auliō, *-ōnis* m. : flûtiste (CGL II 26, 35), αὐλητής. De αὐλός.

Dérivé : *aulicus* (tardif).

aula, *-ae* (*aula*) f. : forme populaire avec réduction de la diphtongue : *olla* et même un exemple de *ollum*, Thes. II 1453, 22); P. F. 21, 30, *aulas antiqui dicebant quas nos dicimus ollas quia nullam litteram geminabant. Itaque aulicocia* (l. *-cocia*) *exia quae in ollis coquebantur, dicebant, i. e. elicia* : pot, marmite, et en particulier : vase à recueillir les cendres des morts de pauvre condition (*olla*).

Dérivés et composés : *aulula* (*öllula*); *aululārius*, conservé dans le titre de la comédie de Plaute; *aulilla* : *olla parvula*, P. F. 23, 8; *aulicocostus*, Act. Aru. 1, 21 (CIL VI a 87), cf. P. F. plus haut, et *öllicoquus*, Varr., L. L. 5, 104.

Les langues romanes attestent *olla*, panroman, passé aussi en germanique : v. h. a. *ōla*; *öllārius*, M. L. 6059 et 6060; B. W. sous *olla* *-podrida*. Cf. skr. *ukhā* « marmite » (et *ukhāh*), got. *auhns* de **uknos*, v. suéd. *ugn* « poêle », etc. Le suffixe latin serait *-slā* avec *s* conservé dans *ausilla*. Terme populaire dont la forme primitive ne peut être exactement définie. — L'osq. *ūlam* est douteux, v. Vetter, *Hdb.*, p. 33.

aura, *-ae* f. : air en mouvement, souffle, brise; effluve. Emprunt au gr. αἶρα, d'abord réservé à la langue littéraire et poétique (Ennius); la langue des comiques l'ignore. A pénétré ensuite dans les langues techniques (Colum., Pline), puis dans la langue courante (Vulg.). S'emploie au propre comme au figuré (*a. populāris*), au singulier comme au pluriel. Bien représenté dans les langues romanes, sous la forme du simple (ital. *ora*), de dérivés (type fr. *orage*), M. L. 788, et **auridiāre*, 794, ou de composés : **ezaurāre* « essorer », M. L. 2941; B. W. s. u.

Dérivés : *aurārius* « fauteur, faiseur »; *aurōsus* (Orib.); *aurula*, tous rares et tardifs.

aurichalcum, *-i* (*orichalcum*) n. Emprunt au gr. ὀρείχαλκος, transformé par l'étymologie populaire sous l'influence de *aurum* (avec lequel il forme un jeu de mots, dans Plt., Cu. 202; Cic., Off. 3, 23, 92) et passé au neutre comme les noms de matière en latin, cf. *marmor*, *plumbum*, etc. Les dactyliques reviennent à *ōrichalcum*, cf. Vg., Ae. 12, 87. L't correspondant à la diphtongue *ai* du grec est dû sans doute à l'influence des composés en *aur-* (*auricolor*, etc.). On trouve aussi *aurochalcum*, *aurochalcinus* dans le latin vulgaire. Désigne en grec et dans la langue poétique un métal précieux (alliage) dont la composition n'est pas autrement connue; à partir du m^e siècle, un alliage de cuivre et de zinc; cf. fr. *archal*, M. L. 792, B. W. s. u.; v. h. a. *ōrchalc*.

auriga, *-ae* (*ōriga* dans le manuscrit des R. R. de Varron et dans le Schol. de Juvénal 6, 345) m. : cocher, conducteur de char; au sens figuré : pilote, conducteur. Attesté depuis Varron, technique. Mot de formation populaire en *-a*.

Dérivés : *aurigō*, *-ās* (*-gor* Varr.); *aurigātō*, *-gātōr*, *-gārius* (ces trois derniers de l'époque impériale). L'abrégié de Festus, P. F. 8, 5, a une glose obscure,

auraeas : *auriga*. *Aureas enim dicebatur* (l. *dicebant*) *frenum quod ad aures equorum religabatur, orias* (l. *oreas*) *quo ora cohercebantur*. La distinction établie par Festus entre *aureas* et *oreas* est artificielle et n'est établie que pour justifier la double graphie *au-* et *ō-*. La forme *auriga* peut être due à un faux rapprochement avec *aurēs*, et l'on n'en saurait tirer une preuve de l'existence en latin d'un forme en *au-* de *ōs*, *ōris* (v. ce mot).

Auriga est expliqué ordinairement comme un composé formé de **aurē* (ou **ōre-*?) + *aga* « celui qui conduit le mors » (cf. de Saussure, *Mél. Huet*, p. 468; Muller, *Altlat. Wört.* s. u. *aus-*); mais le sens est bizarre, et l'i fait difficulté : on attendrait **auriga* (*ōriga*). Influence de *quadriga*? La forme *aureas* n'est pas plus claire. Cf. *proriga*?

auris, *-is* f. : oreille. Usité surtout au pluriel, sauf quand il s'agit d'une seule oreille nommément désignée. La prononciation *ōris* est attestée pour l'époque impériale par l'allitération de Tac., Ann. 1, 41, *aures oraque aduertere*. Ancien, usuel et classique. Mais remplacé dans la langue populaire par le diminutif *auricula* > *ōricla* que blâme l'app. Probi : *auris non auricla*. *-Auricula* (noté *oricula*, *oricla* dans une *tabella defixionis* antérieure à l'ère chrétienne, cf. Ernout, *Textes arch.*, n° 140, l. 24) est déjà dans Plaute et dans Varron; il est très répandu dans la langue de l'Église; cf. le développement de *ōrtov*, *ōrtārtov* en grec. Le suffixe de *oculus* (*oculus* sur une *tabella defix.*, Audoulet 135 b, 12) a pu influencer sur le développement de *oricula*. L'adjectif se rapportant à l'oreille est, du reste, dérivé du diminutif : *auriculāris*, *auriculārius*. *Auris* est à peine attesté dans les langues romanes, qui ont toutes des représentants de *auricula*; cf. M. L. 793, 797; v. aussi 798, *auris maris*; 2942 a, *ezauriculāre* « essorer », attesté seulement dans le *Querolus* : *ezauriculātus*.)

ōric(u)la asinīna synonyme de *herba dracontea* (Ps. Ap. 14, l. 12 adn.), *ōriclāria* : pariétaire (id. 82. l. 6 adn.), leçon douteuse; cf. *urceolāria*.

auritus : aux grandes oreilles. *inaūrēs*, *-ium* f. pl. : pendants d'oreille. Depuis Plaute. M. L. 4337. Sans doute calque de gr. ἐνώριον, ἐνώριον. *inauridō*, *-is* (-*rior*) « auscultō », trad. de ἐνωρίωμα (Ital., Aug., Psalt), *inauricula*.

auris est d'origine indo-européenne, mais la forme résulte d'un arrangement latin. Le nom de l' « oreille », organe non actif, est le plus souvent neutre. L'*Avesta* a un nominatif-accusatif duel *uši* (seule trace du mot en indo-iranien, où le vieux nom de l'oreille a été remplacé par un mot nouveau, de genre masculin); le vieux slave a *uši* « les (deux) oreilles », indiquant un ancien thème racine neutre; c'est sans doute sur une forme telle que **aušt* (duel) que le lituanien a construit son nominatif-accusatif féminin (le génitif pluriel lit. *ausų* indique l'existence du thème **aus-*); le féminin est ancien en balte, comme en latin; car le vieux prussien a déjà l'accusatif pluriel *ausins* dans le Vocabulaire (*ausins*, Ench.), et le lette connaît aussi *ausu* à côté de *ausu*. Quand le duel est sorti d'usage, l'ancien **aušt* a été remplacé en latin par une flexion plurielle du thème en *-i-*, soit nom. *aurēs*, acc. *auris*, gén. *aurium*. Le singulier *auris* a pu sortir de là. — Sans doute y a-t-il trace d'un ancien **aus-* neutre dans *aus-culture* et dans **ausulāre* sup-

posé par quelques formes de parlars italiens, M. L. 808. — Le latin n'a trace ni de l'élargissement *-es-* qui figure dans v. sl. *uxo* (gén. *ušese*) « oreille », dans v. irl. *au* (d), gén. *ave*, et, sans doute, dans att. οὐς de **ousos*, ni de de l'élargissement **-en-* qui (parti sans doute de cas autres que le nominatif-accusatif) apparaît dans got. *auso*, gén. *ausins* et dans le gén. sg. hom. οὐρατος (att. ὄρατς). L'arm. *unkn* repose sur une forme en *-en-* influencée par le nom. *akn* de l' « œil ». — Le latin n'a pas non plus l'ο que supposent dor. ὄς, de **du-* (plur. ὄφατα chez Aleman) et alb. *oesh*. — En dehors de av. *uši* et de arm. *unkn*, toutes les formes attestées commencent par une diphtongue de la grec a **ou-* à côté de **au-* dans δάνθη ελδος ἐνωστου παρὰ Ἀλκυῶν. Hes., l'italique et le celtique **au-*; le germanique, le balte et le slave sont ambigus et admettent **ou-* ou **au-*.

aurōra, -*ae* f. : aurore. Les anciens dérivent le mot de *ab aurō*, cf. Varr., L. L. 7, 83, *aurora dicitur ante solis ortum, ab eo quod ab igni solis tum aureo aer aurescit*. Ancien, poétique : l'Aurore est souvent personnifiée et défilée. — Les représentants romans sont sans doute de la langue savante; M. L. 799.

Dérivés : *aurōrō*, -*ās* (Varr.); *aurōrēsco* (Ruf., Ps. Arn.).

Nom indo-européen, thème en **-es-*, de genre animé (féminin), à valeur religieuse, conservé en indo-iranien : skr. *uṣāh* (gén. sg. *uṣāsah*), et avec diphtongue initiale **āu-*, en grec : ἑὸλ. αὖως, hom. ἦώς, att. ἔως (de **hāōs*). En latin, ce thème apparaît élargi par **ā*, d'où *aurōra*, comme *Flōra* sur *flos*, cf. W. Schulze, Berlin, Sitzb. 1916, 1329 (on n'a pas le moyen de décider si l'*au-* initial repose sur *āu* ou sur *au-*). Une trace de la forme non élargie apparaît peut-être dans le nom propre *Aurelia* (gens) *ex Sabiniis oriunda a Sole dicta*, P. F. 22, 5, dérivé de **ausel-*, contamination de **ausōs* et de **sāuel*, v. *sōl*? — Le latin n'a rien conservé du dérivé en *-r-* qu'on a dans véd. *uṣar-bhūṣ* « qui s'éveille à l'aurore », *usrā* « du matin » — lit. *aurā* « aurore » (avec le même type en *-ā* qu'offre lat. *aurōra*); gr. ἄρχαυρος « qui est près du matin », ἀριον « demain » (lit. « le matin » : cf. *māne*); v. h. a. *ōstar* « au levant ». Il n'est conservé de formes verbales que dans les dialectes orientaux, ainsi skr. *ucchāti* « le jour vient, la lumière vient » et lit. *aušta* « le jour vient ».

auram, -*i* n. (ancien **ausom* d'après P. F. 8, 14 : *quod illi* (sc. *Sabini*) *ausum dicebant*; sur la prononciation *ōrum*, v. *auricalcum*, et plus bas la note relative à *aurāta*/*ōrāta*) : or (métal); or, travaillé ou monnayé; richesse. — Ancien, usuel. Panroman, M. L. 800, et celtique : irl. *or*, gall. *aur*, alb. *ār*.

Dérivés et composés : *aurculus* : d'or, M. L. 791, d'où v. isl. *eyrir*, suéd. *öre*, fr. *loriot*; *aurārius* et subst. *aurārius* m. : orfèvre (= *aurifer*); *aurāria* f. : mine d'or (= *aurifodina*); *aurūgō* (tardif, d'après *ferrūgō*), *aurigō*; *aurēsco*, -*is*; *aurō*, -*ās* (technique et rare) : dorer, peut-être refait sur *aurātus* « doré », cf. *aurāta* (*ōrāta*) : dorade (= gr. χρυσόστροφος). *Orata genus piscis a colore auri quod rustici orum dicebant, ut aurículas oriculus*, Fest. 196, 26; M. L. 789, et **ezaurātus*, 2942. *Aurō* a de nombreux dérivés, dont *aurātūra*, cf. M. L. 790, et composés de- (B. W. *dorer*), in-, sub-*aurārc*.

Composés en *auri-*, les uns proprement latins comme *auri-fex*, M. L. 795 (cf. aussi 796, *aurigabulus*), d'autres artificiels et poétiques, imités de composés grecs en χρυσο- : *auricomus* = χρυσόκομος, etc.

Le sabin *ausom* attesté par Festus montre que *-r-* de *aurum* est issu de *s*. En effet, le vieux prussien a *ausis* « or » (cf. lit. *duksas*, avec une *k* énigmatique) et tokharien A *vās* « or ». La différence de genre entre lat. *aurum* et v. pruss. *ausis* (masculin, et non neutre) est de même ordre que celle entre lat. *argentum* et gr. ἄργυρος, par exemple; neutres dans la plupart des langues indo-européennes, les noms de métaux sont masculins en grec et en balte. — Il y avait en indo-européen une autre manière de désigner l' « or », par des formations diverses d'une racine signifiant « jaune », de skr. *hīraṅyam* à got. *gulþ*. — Gr. χρυσός est un mot emprunté au sémitique.

auscultō, -*ās*, -*āul*, -*ātum*, -*āre* (*auscultor*, Charis., GLK I 293, 24) : prêter l'oreille à, écouter. Opposé à *audiō* par Pacuvius, Trag. 85, *nam isti qui linguam auium intellegunt... magis audiendum quam auscultandum censeo*; cf. Caec., Com. 196; Com. pall. inc. 74; Cat., Or. fr. 40, 1 (Gell. 1, 15, 8). Appartient surtout à la langue parlée ou populaire. Cicéron n'en a qu'un exemple dans un discours de jeunesse, pro. S. Rosc. 104. A basse époque, *auscultō* aboutit par dissimilation à *ascultō* (cf. *augurium* > *agurium*) attesté par Caper, GLK VII 108, 6; et panroman, cf. M. L. 802; B. W. *écouter*. Cette prononciation entraîne la graphie *abscultāre*, constante, par exemple, chez Grégoire de Tours, tandis que les « puristes », par réaction contre la prononciation populaire, préféreraient écrire *obscultāre*, ainsi CIL IV 2360, etc., d'après les autres mots qui commencent par le préfixe *obs-*.

Dérivés (rares) : *auscultatiō*, -*tor*, -*tus*.

Cf. aussi *proscultō*?

Pour le premier élément de ce verbe, qui a l'air d'un juxtaposé, comme gr. ἄρ-ακουστέω, v. *auris*; quant à *-cultō*, l'origine en est inconnue; l'hypothèse d'un dénominateur **cultō*, issu par métathèse de **clutus* (v. *clueō*), est arbitraire et peu vraisemblable.

auspex : v. *ausis*.

auster, -*trī* m. : 1° auster, vent du Midi, le νότος des Grecs, qualifié d'*imbricus* par Plt., Mer. 876. Vent venant d'Afrique, qui amène la pluie et la tempête; pendant de l'aquilon. Pline, 2, 127, néanmoins, distingue un *auster siccus*, *serēnus* d'un *auster umidus*; 2° la région d'où souffle ce vent, le Midi, *ad austrum* = πρὸς νότον, s'opposant à *ad aquilonem*, *ab borea partēs* (= *ad septentrionēs*, -*nem*); de là *austrālis* : austral; *austrinālis*, -*nātiō* (Ital); *austrorāfricus*; *austrerālis* (sc. *herba*, Ps. Ap. 106, 8, interp.) : bergamote. Les représentants du mot dans les langues romanes sont de la langue savante; cf. M. L. 807. Les choses ont un verbe *austrāre* expliqué par *humejacere*, cf. Thes. s. u.

Le rapprochement avec v. h. a. *ōstar* « de l'Est » (v. sous *aurōra*), séduisant pour la forme, ne va pas pour le sens. On peut imaginer que le mot, séparé de son groupe, ait désigné un vent de sens différent de celui qu'il désignait d'abord. Mais on ne voit pas comment se serait fixé le sens latin : peut-être par suite d'une fausse

orientation, cf. E. Oberhammer, Festschr. d. 57 Phil. Vers., Salzburg, 1929, 156. Étymologie obscure. — Les noms latins des vents sont en général d'origine étrangère, grecs pour la plupart; mais le grec n'explique pas celui-ci.

austērus, -*a*, -*um* : emprunt au gr. αὐστηρός « rude, âpre » (se dit de toute saveur ou odeur, en opposition à *dulcis*, et aussi avec un sens moral). De là : *austēriās*, non attesté avant Sénèque et Pline.

aut : ou, ou bien. — Usité de tout temps. Panroman. M. L. 810. Conjonction disjonctive qui sert à distinguer deux objets ou deux idées dont l'un exclut l'autre. La différence de sens avec *uel* est bien marquée par Festus, P. F. 507, 20 : « *uel* » *conligatio quidem est disiunctiua, sed non [ex] earum rerum, quae natura disiuncta sunt in quibus « aut » coniunctione rectius utitur, ut : aut dies est aut nox, sed earum, quae non sunt contra, e quibus quae eligatur nihil interest, ut Ennius* (Var. 4) : « *Vel tu dictator, uel eorum equitumque magister | Esto, uel consul.* » Il y a un sens fort de *aut* « ou sinon, ou sans cela » fréquent dans l'expression *aut... aut*. Du reste, *aut* se rencontre là où *uel* serait légitime; et les deux particules sont souvent employées conjointement : mélange de *aut* et de *uel* dans Cic., De Or. 1, 53; Cat. mai. 57 (cf. Thes. II 1570, 59 sqq.); de *aut* et *ue*, Vg., G. 1, 93, etc. (Thes. ibid., 75 sqq.). Cf. Hor., C. 1, 41; cf. encore Thes. II 1571, 21 sqq.). De ce sens affaibli, *aut*, seul ou redoublé, est passé, comme *uel*, à un sens voisin de *et*, v. Löfstedt, *Philol. Kommentar. z. Pereg. Aeth.*, p. 197.

Aut a remplacé *an* dans la langue populaire pour introduire le second membre d'une interrogation double : le premier exemple sûr est dans Varr., L. L. 7, 32, *dubitatur... in hoc, utrum primum una canis aut canes sit appellata*. Fréquent dans l'Itala sous la forme *aut non* pour traduire ἢ οὐ; cf. déjà dans Tér., Ad. 396, *sinerem illum? aut non sex totis mensibus | Prius olfecissem quam ille quicquam cooperet*. De là, à basse époque, remplace *an* dans l'interrogation simple et passe dans certaines langues romanes. *Aut* est souvent renforcé par d'autres adverbess : *a. adeō*, *a. certē*, *a. etiam*, *a. omninō*, *a. uērō*, *a. contrā*, *a. potius*, *a. fortasse*, *a. dēnique*, *a. postrēmō*, *a. summum*.

Renforcé de la particule *-em* (cf. *ita, item*), il a donné *autem* : d'autre part, or. Conjonction qui se place généralement après le premier mot de la phrase et qui correspond pour le sens au gr. δέ. Cicéron se sert de *quidem... autem* pour rendre l'opposition μέν... δέ. S'emploie aussi, dans la langue parlée, pour reprendre, sur le ton interrogatif, une affirmation contre laquelle on proteste, cf. Tér., Ad. 940, *Fac : promisi ego illis. — Promisti autem?* Le rapport avec *aut* est encore sensible, e. g. dans Tér., Haut. 38, *neque semper seruos currens, iratus senex, | audax parasitus, sycophanta autem impudens, | auarus leno adsidue agendi sint mihi*. Noter les groupes *sed autem, uerum autem, at autem*, etc. V. *autumāre*.

Lat. *aut* est un mot italique dont la forme ancienne était **auti* : osq. *auti* « ou », *aut* « autem » (distingué de *auti* sur la Table de Bantia), omb. *ute*, *ote* « ou ». La particule enclitique *ue*, trop peu expressive, a été en grande partie remplacée par des procédés nouveaux (v. aussi *uel*). Il y a ici une particule **u*, **au*, largement

représentée partout : indo-iran. *u*, gr. αὐ, etc. Cette particule a été souvent élargie par d'autres éléments, d'où, par exemple : gr. αὐ-τε, αὐ-τε, αὐ-γε « de nouveau », αὐ-τ-άπ, etc., et got. *au-k* « aussi » qui, pour la forme, répond à gr. αὐ-γε.

Dans *autem*, la finale *-em* doit être une particule, ajoutée à **auti*, comme dans *id-em, quidem* et *en-im* (cf. *nem-pe* et omb. *en-em*). Le sens ancien y est demeuré, tandis que **auti* prenait une valeur spéciale.

***authēpa**, -*ae* f. : sorte de samovar, contenant à la fois réchaud et bouilloire; cf. Cic., S. Rosc. 133 et schol. D'un gr. **αὐθηπέης* non attesté.

Autumnus, -*i* m. : Automne, personnifié et divinisé (comme *Vertumnus*), cf. Ov., M. 2, 29; Hor., Ep. 2, 18, et les représentations figurées du dieu Automne dans les mosaïques. Ancien (Enn.). Panroman (formes en partie savantes). M. L. 812.

autumnus, -*a*, -*um* : figure aussi comme adjectif cf. Caton, Agr. 5, 8, *post imbrem autumnum, d'où autumnum* (sc. *tempus*) n. : automne, e. g. ap. Varr. cité par Non., 71, 15, *autumnum uentusum fuerat*.

Dérivés : *autumnūās* (Varr., Cat.), substantif de *autumnus* comme *noūtās* de *nouus*, créé peut-être d'après *aestās*; *autumnālis* (attesté dès Varron) créé quand *autumnus* eut cessé d'être usité comme adjectif; *autumnō*, -*ās* : cf. *uernō*, -*ās*, M. L. 811; *autumnāscō*.

Il est difficile de dire si l'emploi adjectif est le plus ancien. Les anciens rapprochent *autumnus* de *augēre, autō*; ainsi P. F. 21, 27, *autumnum quidam dictum existimant quod tunc maxime augeantur hominum opes, coactis agrorum fructibus*; de là la graphie *autumnus* qu'on trouve parfois dans les manuscrits, cf. Thes. II 1603, 20. Étymologie populaire favorisée par l'amuissement de l'explosive devant *t* : *-pt*-*-ct* > *-t(t)*; Sans doute d'origine étrusque, comme *Vertumnus*.

autumō, -*ās*, -*āre* : affirmer, prétendre. Archaïque et poétique : Quint. 8, 3, 26, le range parmi les mots *augēre dignitatem dat antiquitas*. Repris à l'époque impériale et dans la basse latinité (langue de l'Église) par affectation d'archaïsme, avec le sens de « croire, penser », sans doute sous l'influence de *aestumō*, v. Ernout, *Latomus* I, p. 75.

Étymologie incertaine; peut-être dérivé de *autem* comme *negō* de *neg-*. Sur *autumō* a été bâti *negumō* signalé par Festus, mais non attesté dans la littérature.

auunculus, -*i* (*auunc(u)lus*, *auonc(u)lus*) m. : oncle (frère de la mère; le frère du père est *paterius*; a pour correspondant féminin *mātertera*). Diminutif familier (cf. Serv. auct. ad Ae. 3, 343, *quidam « auunculus » humiliter in heroico carmine dictum accipiunt*) de *auus* (*quod aut locum optineat et proximitate tuetur sororis filiam*, P. F. 13, 6; cf. *amita* et *amma*). De là : *auunculus māgnus*, ou *maior* « grand-oncle »; *auunculus maximus* (= *abauunculus*). — Cf. *amita*, M. L. 838; B. W. sous *oncle*.

V. *auus*.

auus (*auos*) : forme vulgaire *aus* blâmée par l'app. Probi; cf. *auunculus*), -*i* m. : grand-père, paternel ou maternel; pour préciser, on ajoute *paternus* ou *māternus*.

Ancien. M. L. 839; *auulus*, 837, et **auula*, 836 a?; **autiolus*, 830; B. W. *ateul*.

Dérivés et composés : *auia* (et *aua*, Ven. Fortun., M. L. 823 et 813) : grand'mère (sur lequel a été fait sporadiquement *auius*, comme *aua* sur *auus*); *auitus* (dont la dérivation est obscure; cf. *maritus*, *patritus*) : de grand-père, M. L. 834; *auitaticus* adj., et subst. « oncle » : M. L. 825; *pro-*, *ab-*, *at-*, *trit-auus* : aïeul, bis-aïeul, etc.; cf. Dig. 38, 10, 10, 16 : *ataus est abau uel abauiae pater... huius appellatio personas complectitur sedecim appellatione facta per mares...*, *pater, auus, proauus, ataus, ataus*; Isid., Or. 9, 6, 23 : *patris mei abauus mihi ataus est, ego illi trinepos*, P. F. 13, 1, qui explique *ataus* par *atta au*; cf. *amita*. V. *tritaus*. — Quelques représentants de *ataua* en roman, M. L. 752. *At* de *ataus* est sans doute à rapprocher de *atta*, *tritaus* rappelle *ἄτατος*, cf. *trinepos*. **Bisauus* est supposé par it. *bisavolo*, M. L. 9647. Pour *stritaus*, v. ce mot.

aus, comme *anus*, n'était pas d'abord l'un des noms de parenté indiquant une situation nettement définie. C'est originairement un nom familial désignant un « ancien » du groupe. L'islandais a *æ* au sens de « grand-père », et l'arménien *haw* « grand-père » (avec *h*, comme *han*; v. sous *anus*), le hittite *huphaš*. Des dérivés latins, *aua* et *auia*, désignent la « grand'mère », de même que le dérivé gotique *awo*. Désignant un « ancien » qui n'est pas le père, ce mot, avec ses dérivés, s'est prêté à désigner l'« oncle maternel »; c'est ce que l'on observe dans v. pruss. *awis*, lit. *awinas*, v. sl. *uji*; v. irl. *au* « petit-fils » semble dérivé de **aua*. En italo-celtique, un dérivé en *-*en-*, élargi de façons différentes en latin et en celtique, a le sens de « oncle » : gall. *ewythr*, bret. *contr*, lat. *auonculus*; le thème en -*en-* se voit aussi dans le composé germanique représenté par v. h. a. *ðheim*, v. angl. *éam* « oncle ». Lat. *abauus* « trisaïeul » est, pour la forme, à *auus* ce que v. perse *apanyāka* « arrière-grand-père » est à *nyāka* « grand-père ». L'emploi du préfixe *pro-* dans *proauus* se retrouve dans d'autres langues : skr. *prapitamahā*, gr. *πρόπαππος*, *πρόπάτωρ*, sl. *pradēv*.

auxilium : v. *augeō*.

auxilla : v. *auilla*.

axāmenta, *axāre* : v. *aiō*.

axēdō, -*ōnis* : v. *axis*.

axilla, -*ae* : v. *ala*.

axiō, -*ōnis* m. : hibou (Plin. 10, 68; 29, 117). — M. L. 843.

1. *axis*, -*is* m. (avec *ā* d'après les grammairiens) : essieu, axe; et en poésie « axe du monde, pôle » (à l'imitation du gr. *ἄξων*), d'où « ciel, climat; orbe d'une voilure ». — Ancien (Caton), technique. M. L. 845.

Dérivés : *axiculus* : essieu, et *axicularius*; *axearius* (Inscr.); *axēdō* f. : cheville, clavette d'essieu (Mar-

cell., Gloss.). Cf. aussi M. L. : **axālis*, 840; **axiis*, 841. B. W. *essieu*.

Premier terme de composé dans *ax-ungia* : graisse pour essieu; et simplement « graisse de porc ». À basse époque, le premier terme du composé n'apparaissant plus, *ax-* a été assimilé à un préfixe, d'où *absungia*, *assungia* (Mul. Chir., Diosc.), *ezungia* (Theod. Prisc. II 19; Mul. Chir.), etc. M. L. 846; irl. *usca*.

Cf. peut-être *amb-axium*, attesté seulement dans la glose de Paul. Fest. 26 : *ambaxioque circumeuntes : cateruatim*.

Lit. *ašis*, v. pruss. *assis*, v. sl. *ost*. Irl. *aiss* « voiture » qu'on lit dans un dictionnaire moderne n'a guère d'intérêt. Le thème **aks-* « essieu » est l'élargissement par -*i-* d'un nom **aks-* del' « essieu », dont la forme ancienne n'est pas attestée. Mais ce thème est supposé par les autres formes élargies : un élargissement par *-*en-* dans v. h. a. *ahsa* et gr. *ἄξων* (tandis que le dérivé gr. *ἄξων* « chariot » [littéralement « voiture à un seul essieu »] est tiré de **aks-* et non de **aks-en-*); un élargissement par -*o-* dans la forme indo-iranienne attestée par skr. *ākṣa*, av. *aša*. En latin même, le dérivé *āla* (de **aks-lā*) est tiré de **aks-*; et le brittonique a aussi un dérivé en -*l-*. gall. *echel* « essieu ». V. *ala*.

2. *axis*, -*is* m. : ais, planche. Peut-être autre graphie de *assis*, cf. *asser*. Le diminutif *azula* doit de même se lire *assula*.

3. **axis*, -*is* m. : sorte de bœuf sauvage, originaire de l'Inde d'après Plin. 8, 76.

**axitia* (*axicia*, *acicia*?) f. ou n. pl. : objet de toilette féminin : *A. λ. de Plt., Cu. 578. Forme et sens obscurs. V. E. Leumann, Glotta 11, 188, et 12, 148.

**axitiōsus*, -*a*, -*um* : adjectif attesté seulement dans deux fragments de comédies attribuées à Plaute (Astr. 2, Sitel. 1) où il est appliqué aux femmes. Sens incertain; cf. Varr., L. L. 7, 66 : *Claudius scribit axitiosas demonstrari consupplicatrices, ab agendo axitiosas. Vt ab una faciendo, factiosae, sic ab una agendo actiosae (axitiosae A. Spengel) dictae*; et P. F. 3, 6.

Les gloses ont un substantif *axitiō* glosé *factiō*, cf. CGL V 6, 32. Le rapport avec *agō* (*axim*) a peut-être été imaginé par les grammairiens pour expliquer un terme désuet, de sens oublié. Dérivé de *axitia* « aimant les bijoux »?

axungia : v. *axis* 1.

azaniae, -*arum* f. pl. : Plin. 16, 107, *quae (nucēs) se in arbore ipsa diuisere, azaniae uocantur, laedunisque ceteras nisi detrahantur*. De *ἀζανω*, *ἀζανωμαι*.

azymus, -*a*, -*um* : sans levain. Emprunt au gr. *ἄζυμος*, particulier à la langue médicale et à la langue de l'Église. Une prononciation *aximus* est attestée par les graphies des gloses. Les poètes latins scandent le mot avec la seconde syllabe brève, sans doute pour conserver l'accent grec sur l'initiale. Les formes romanes remontent soit à *azimus*, soit à *aximus*. M. L. 850.

La sonore simple *b* était à peu près inusitée à l'initiale d'un mot indo-européen normal. Tous les *b* initiaux résultent donc de phénomènes postérieurs à l'époque indo-européenne.

Quelques-uns proviennent d'innovations phonétiques : **dw-* a passé à *b-* au cours de la période historique du latin (v. *bonus*); ailleurs, il y eut des assimilations, ainsi dans *bibō* et *barba*.

La plupart des mots à *b* initial n'ont pénétré que secondairement, dans des onomatopées ou tout au plus dans des mots populaires expressifs tels que *balbus*, *bacca*, *broccus*, ou par emprunt, ainsi *bāca*, *buzus*, ou sont d'origine dialectale, comme *bōs*, etc. D'autres enfin ne sont que des transcriptions de mots étrangers, sans existence réelle en latin.

Dans ces conditions, la lettre *b* ne contient presque pas de verbes et peu de substantifs ou d'adjectifs de la langue noble.

babae : exclamation de la langue comique; = *βαβαί*, comme *papae* = *παπαί*; cf. fr. *bah*, M. L. 851.

babaealus, -*i* m.? Origine et sens inconnus; terme d'injure, adressé à des esclaves par un interlocuteur du banquet de Trimalcion dans Pétrone, se retrouve dans Arnobe appliqué à des jeunes gens frivoles et débauchés. De *βαβαί καλός* (ou *καλός*, suivant A. H. Salonius, Comment. in honorem I. A. Heikel, p. 132) « oh le beau »?

babbae? Plin. 15, 15, *quae regiae uocantur* (scil. *oliuae*) *ab aliis maiorinae ab aliis babbae* (var. *bambiae*). Mot osque? Le nom propre *Babbius* est fréquent dans les régions de langue osque.

babū : γαυριζή (Gloss.). Cf. *babiger* = « stultus », *babo* « interiectio iridentis », *babulus* (cf. ital. *babbio* « stultus »), *baburrus* « stultus », *baudus* = *babōsus*?, Vitae patrum 5, 14, 4, et les articles *bab*, **baba* dans M. L. 852, 853; fr. *babil*, *babiller*. Formations onomatopéiques, cf. *βαβάζειν*, dans Hézychius, et **babbus*, M. L. 857, nom enfantin du père, ital. *babbo*, etc. Le type à redoublement *baba-* se trouve dans beaucoup de langues pour désigner le « papa » ou la « maman », soit le « bébé ». Cf. *bambalō*.

bāca, -*ae* f. : 1° baie (d'un arbre; cf. CGL V 559, 54, *bacas omnis fructus agrestium arborum*). En ce sens, ancien, usuel et classique; 2° par image, « objet en forme de baie, boule », et surtout « perle » (poétique). — Panroman, sauf roumain. M. L. 859. Celt. : irl. *bagaid*, britt. *bagad*.

Dérivés et composés : *bācula* : petite baie, M. L. 873; *bācālis*; *bācālia*, -*ae* f. : laurier à baies; *bācātus* : perlé; *bācifer*. Sur la forme *bacca*, v. Thes. II 1657, 14 sqq.

B

Les mots qui se rapportent à la culture de la vigne et au vin (v. sous *uinum*) sont d'origine méditerranéenne. Le rapprochement avec Βάκχος, divinité thrace, est séduisant. D'autre part, Varron dit, L. L. VII, 87, que *uinum* in Hispania *bacca*. V. aussi *bacar*.

bacalusiae, -*arum* f. pl.? mot de Pétr. de sens incertain « folle supposition »? Bücheler rapproche βαυκάλημα, καρταβαινάλημα.

**bacar*? : *uas uinarium simile bacroni*, P. F. 28, 3. Cf. dans les gloses *bacario* « urceoli genus », *bacarium* « uās uinarium »; *bachia* (et *bacca*) : — *primum a Bacco, quod est uinum, nominata; postea in usus aquarios transiit*, Isid., Or. 20, 5, 4 (le mot est considéré, sans raisons suffisantes, comme celtique par Sofer, p. 165, n. 1); *bacriō*, dans P. F. 28, 1, *bacriōnem dicebant genus uasis longioris manubrii. Hoc alii trullam appellant*. — Mots non attestés dans les textes, mais demeurés partiellement dans les langues romanes, cf. M. L. 860, 862, 863 b, 866, *bacar*, **bacca*, **baccu*, *bacce*, *baccinum*, et en germ. : has all. *back*, v. h. a. *bekkin*. Cf. Delgado, Emerita 14, 123 sqq.

V. *baca*.

baccar, -*ris* n. (et *baccaris*, -*is* f.) : plante mal déterminée, nard sauvage (Pline 12, 45; 21, 29), digitale, cyclamen?, employée pour conjurer le mauvais sort. Emprunt au gr. *βάκκαρον*, *βάκκαρις*, attesté depuis Vg. Les graphies *bachar*, *bachcharis* sont tardives. M. L. 863 a; irl. *bachar*.

bacchor, -*aris*, -*ātus sum*, -*ārī* : fêter Bacchus; par suite « être en état d'ivresse ou d'exaltation, s'agiter furieusement ou sans frein », etc. Dénominaif proprement latin tiré de l'emprunt ancien au gr. *Bacchus*, *Baccha* f. (= Βάκχος, Βάκχη); *Bacchas* m. (écrit *bacas* dans le SCGB), passe en irl. *bach*. Peut s'employer, comme le gr. *βουχχέουσαι*, au passif, surtout en poésie : l'adjectif *bacchātus* est fréquent dans ce sens. Le verbe est attesté dans tout le cours de la latinité, en prose, comme en poésie. Conservé dans un parler italien? M. L. 865 a.

Dérivés : *bacchābundus*, sans doute archaïsme repris à l'époque impériale; *bacchātio* : états bachiques; et *Bacchānālia* n. pl. (formé sans doute d'après *Volcānālia*, *Sātūrnālia*; de *baccha* on attendrait **bacchālia*) : bacchanales; d'où le singulier *bacchānal*, comme *lupānar*. — A pris un sens péjoratif qui est resté dans l'italien *baccano*, cf. M. L. 865. Composé : *debacchor* (rare). Les autres formes, *bacchicus*, *bacchius*, sont grecques.

baccibalum, -*ina* : mot d'argot employé par un des convives du banquet de Trimalcion dans Pétr. 61. Il est joint l'épithète *pulcherrimum*, et l'expression désigne